Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Charles Louis de Secondat Montesquieu de

Oeuvres Complètes De Monsieur De Montesquieu

Tome Huitieme : Contenant L'Essai sur le Goût, les Oeuvres posthumes, & les Lettres familieres, &c.

Nouvelle Édition. Revue, corrigée & considérablement augmentée, A Sarrebruck: Chez La Société Typographique, M. DCC. LXXXXII

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039

Band (Druck) Freier Zugang



BIBLIOTHÈQUE DE Mr DE THELIN.

Co-5130/1 (7/8)

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0002
DFG

BIBLIOTHEQUE DE Mr DE THELIN.

Universitäts Bibliothek Rostock

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn863121039/phys_0003
DFG

OEUVRES
COMPLÈTES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée, & considérablement augmentée.

TOME HUITIEME.

CONTENANT

L'Essai sur le Goût, les Oeuvres posthumes, & les Lettres familieres, &c.

A SARREBRUCK.

Chez la Société Typographique,

M. DCC. LXXXXII.

1942.3126.

ESSAI
SUR LE GOUT,
FRAGMENT.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0007
DFG

ESSAI
SUR LE GOUT,
FRAGMENT.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0008
DFG

ESSAI
SUR LE GOUT
DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART.
FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, &c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons

qu'elle eſt bonne ; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités poſitives toutes les qualités relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raiſonner Socrate, ces dialogues ſi admirés des anciens, ſont aujourd'hui inſoutenables, parce qu'ils ſont fondés ſur une philoſophie fauſſe : car tous ces raiſonnemens tirés ſur le bon, le beau, le parfait, le ſage, le fou, le dur, le mou, le ſec, l'humide, traités comme des choſes poſitives, ne ſignifient plus rien.

Les ſources du beau, du bon, de l'agréable, &c. ſont donc dans nous-mêmes ; & en chercher les raiſons, c'eſt chercher les cauſes des plaiſirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ſes actions & dans ſes paſſions, cherchons-la dans ſes plaiſirs ; c'eſt-là où elle ſe manifeſte davantage. La poéſie, la peinture, la ſculpture, l'architecture, la muſique, la danſe, les différentes ſortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaiſir : voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent ; rendons raiſon de nos ſentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'eſt autre choſe que l'avantage de découvrir avec fineſſe & avec promptitude la meſure du plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0010
DFG

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres: tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense, & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût: ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels; & de la même maniere & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure: la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à

mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entiérement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture différente des mêmes organes, auroit fait encore une autre poésie: par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes, si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture: si notre vue avoit été plus distincte, & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens: si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je

fais bien que les rapports que les choſes ont entre-elles auroient ſubſiſté; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choſes qui dans l'état préſent ſont un certain effet ſur nous, ne le feroient plus: & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puiſqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaiſir.

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie; c'eſt une application prompte & exquiſe des regles mêmes que l'on ne connoît pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle nous ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis; c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe

s'appliquer aux choſes intellectuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame, qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens; elle reçoit des plaiſirs par ces idées & par ces ſentimens: car quoique nous oppoſions l'idée au ſentiment, cependant, lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles qu'elle ne voye ou qu'elle ne croye voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces, le génie, le bon ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir les organes bien conſtitués relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaiſir délicat des gens du monde, il ſe nomme goût; ſi la choſe particuliere eſt unique chez un peuple, le talent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les Sauvages, &c.

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire, pour appercevoir: or un tel être doit avoir

de la curiosité: car comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; & si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet, qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes? notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes? elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la na-

ture, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux: mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont pour ainsi dire créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de Le Nostre; parce que la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que dans la peinture nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal: " Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, il aima mieux en jouir „ *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: " Ce fut vaincre que d'y entrer; *introisse victoria fuit.* „

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse: " C'est le „ Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique „; *hic erit Scipio qui in exitium Africæ crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la

grandeur du peuple Romain, lorsqu'il dit: „ „Annibal fugitif cherchoit au peuple Romain „ un ennemi par tout l'univers "; *qui, profugus ex Africâ, hostem populo Romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

Il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre: car pour lors nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration: mais dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'Auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles, mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS s'il faut de l'ordre dans les choſes, il faut auſſi de la variété: ſans cela l'ame languit; car les choſes ſemblables lui paroiſſent les mêmes; & ſi une partie d'un tableau qu'on nous découvre reſſembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet ſeroit nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaiſirs; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle n'a pas vues; il faut que le ſentiment qu'on lui donne ſoit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'eſt ainſi que les hiſtoires nous plaiſent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des paſſions, & que ceux qui ſavent inſtruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Petersbourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en deſcendra dégoûté des ſituations les

plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir: il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très variées.

L'architecture gothique paroît très variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter: de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment de l'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme; mais comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voye précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voye assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses ayent de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes, qui sont au-dessus

& au-dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions & de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y regne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau; elle imite la nature, une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe pour ainsi dire l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une regle générale: par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; car notre

notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles au contraire que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie: ainsi comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé; & l'ame qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie; il faut une espece de pondération ou de balancement: & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court,

DES CONTRASTES.

L'AME aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes; ceci demande bien des explications. Par exemple:

Si la nature demande, des peintres & des sculpteurs, qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures; elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme une autre, un membre qui va comme un autre, sont insup-

portables : la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi ; & comme elles nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes ; & ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſurtout dans les ouvrages de ſculpture, qui naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques écrivains, qui dans chaque phraſe mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin, par des antithèſes continuelles, tels que St. Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme St. Evremont. Le tour de phraſe, toujours le même & toujours uniforme, déplaît extrêmement ; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſ-

que vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre: vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés, de la même maniere; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à-côté: cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la nature qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvemens.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée, il faut que les eſprits coulent dans les nerfs: or il y a là deux choſes, une laſſitude dans les nerfs, une ceſſation de la part des eſprits qui ne coulent plus, ou qui ſe diſſipent des lieux où ils ont coulé.

Ainſi tout nous fatigue à la longue, & ſurtout les grands plaiſirs: on les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on les a pris; car les fibres qui en ont été les organes, ont beſoin de repos; il faut en employer d'autres plus propres à nous ſervir, & diſtribuer, pour ainſi dire, le travail.

Notre ame eſt laſſe de ſentir: mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement

qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications; elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action: car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue; & dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus: c'est par-là que les jeux de société nous plaisent; ils sont encore une suite d'événemens imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe aux hasard.

C'est encore par-là que les pieces de théâtre nous plaisent: elles se développent par degrès, cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité

des conversations presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir: car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est dans une chose l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout-à-coup, & dit: l'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna: *tale monstrum per quatuordecim annos perpessus, terram orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises; nous sommes surpris du changement de style de l'Auteur, de la découverte de sa différente maniere de penser, de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée: ainsi l'ame trouve un très grand nombre de sentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

DES DIVERSES CAUSES

qui peuvent produire un ſentiment.

IL faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſavoir frapper pluſieurs organes à la fois; & ſi l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage, ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confuſion d'arbres: 1°. parce que notre vue qui ſeroit arrêtée, ne l'eſt pas: 2°. chaque allée eſt une & forme une grande choſe; au lieu que dans la confuſion chaque arbre eſt une choſe & une petite choſe: 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir: 4°. nous ſavons bon gré de la peine que l'on a priſe: 5°. nous admirons le ſoin que l'on a de combattre ſans ceſſe la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui eſt ſi vrai, qu'un jardin négligé nous eſt inſupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'eſt la facilité; & comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépenſe du maître, nous voyons quelquefois avec plaiſir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu

de dépense & de travail. Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus: il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur: il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle; enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne; mais surtout elle plait par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards: par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir: 1°. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons: 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté: 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent long-temps un air de jeunesse, & de plus, parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur

eſt particuliere. Ainſi chaque choſe nous donne un ſentiment, qui eſt compoſé de beaucoup d'autres, leſquels s'affoibliſſent & ſe choquent quelquefois.

Souvent notre ame ſe compoſe elle-même des raiſons de plaiſir, & elle y réuſſit ſurtout par les liaiſons qu'elle met aux choſes. Ainſi une choſe qui nous a plu nous plaît encore, par la ſeule raiſon qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainſi une actrice qui nous a plu ſur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; ſa voix, ſa déclamation, le ſouvenir de l'avoir vue admirer, que dis je? l'idée de la Princeſſe jointe à la ſienne, tout cela fait une eſpece de mêlange qui forme & produit un plaiſir.

Nous ſommes tous pleins d'idées acceſſoires. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention ſur leur naiſſance ou leurs biens, les honneurs ou l'eſtime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gens délicats ſont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts acceſſoires. Les gens groſſiers n'ont qu'une ſenſation; leur ame ne ſait compoſer ni décompoſer, ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plupart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius

portoient

portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se font fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SAIS QUOI.

Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en ayent. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal: mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a. Nous ad-

mirons la majesté des draperies de Paul Véronese ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véronese promet beaucoup, & paye ce qu'il promet : Raphaël & le Correge promettent peu & payent beaucoup, & cela nous plaît davandage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien : mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres ; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens créer des supriſes : en un mot, une femme ne peut guere être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces sont plus particulierement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace : & telle est la sageſſe de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou fa-

cilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il sembloit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins : car l'éducation qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or, nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait perdre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas de graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi, les graces ne s'acquierent point ; pour en avoir il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or, cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon ; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une crainte opposée à l'ingénuité des graces. Elle ne

pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas: car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mene ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bisarre, d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse Eglise de Saint Pierre, fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur: si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil qui croyoit d'abord les me-

surer, découvre des montagnes derriere les montagnes & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir, lorsqu'elle à un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: le dôme de saint Pierre est immense; on sait que Michel-Ange voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modèle le dôme de saint Pierre: mais il fit les pilliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considère. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sait, & elle reste surprise de voir une masse en même temps si énorme & si légere.

DES BEAUTÉS

qui résultent d'un certain embarras de l'ame;

Souvent la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce con-

traste romanesque, de rappeller avec plaisir les merveilles des Romains, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les Fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relèvent toutes les deux: ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antitheses & figures pareilles. Quand Florus dit: " Sore & Algide, qui le croiroit! „ nous ont été formidables; Satrique & Corni- „ cule étoient des Provinces: nous rougissons „ des Boriliens & des Véruliens, mais nous „ en avons triomphé: enfin, Tibur notre faux- „ bourg, Préneste, où sont nos maisons de „ plaisance, étoient le sujet des vœux que nous „ allions faire au Capitole „; cet auteur, dis-je, nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antitheses d'idées, d'avec les antitheses d'expression. L'antithese d'expression n'est pas cachée; celle d'idées l'est: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut: l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être: de même lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme par exemple un très grand nez, nous rions à cause que nous voyons que ce contraste, avec les autres traits du visage, ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relèvent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié: si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise; & si au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que dans un ouvrage on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper: la raison en est qu'il est précisé-

ment entre le noble & le bas; il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement, eſt la plus difficile à compoſer: preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui, & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'aggrandiſſent, cela nous paroît noble: cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate: mais il faut bien ſe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle ſe le ſeroit caché, ſi elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choſes ſimples, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une choſe à une choſe, comme un héros à un lion, une femme à un aſtre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange eſt le maître pour donner de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux

Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandre, qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un Dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes; mais il lui donne ſi bien la gayeté de l'yvreſſe, & le plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

Dans la paſſion qui eſt dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout, qui regarde ſon fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là, lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque choſe de noble. On trouve du grand dans ſes ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des géans à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroye, fait voir tous les Dieux effrayés: mais Junon eſt auprès de Jupiter; elle lui montre d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres Dieux: plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés: & cela eſt bien naturel; car dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage.....

FIN.

LETTRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0039
DFG

LETTRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn863121039/phys_0040
DFG

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

DANS un voyage que je fis, il y a quelques années, en Italie, je me liai avec des personnes qui avoient eu une correspondance réglée avec l'illustre M. de Montesquieu, & on me fit voir quelques-unes de ses lettres : cela me fit naître l'idée d'en faire un recueil. On applaudit à mon projet ; quelques personnes voulant en faciliter l'exécution, m'ont procuré celles qu'elles avoient entre les mains ; d'autres m'ont remis celles que ce grand homme leur avoit écrites ; je les donne aujourd'hui au Public, persuadé qu'il me saura gré du présent que je lui fais.

Je sais que quand M. de Montesquieu écrivoit ces lettres, il ne supposoit pas qu'on les conserveroit, & qu'elles deviendroient un jour publiques. Je sais encore que ces lettres n'ajoutent rien à la réputation de cet Auteur célebre ; mais elles sont propres à faire connoître quelques circonstances de sa vie, ses

liaisons étrangeres, la bonté de son cœur envers ses amis, & l'estime qu'il avoit pour eux, titres trop précieux pour ceux-ci, pour ne pas rendre très légitime leur amour-propre & leur empressement à faire connoître les monumens de leur correspondance avec un ami aussi respectable. *Si jamais je me trouvois dans le cas de devoir faire mon apologie*, me disoit un de ceux-ci, qui a été lié particuliérement avec lui, *je ne dirois autre chose, sinon que je fus l'ami de Montesquieu, & que j'en fus estimé; & je croirois en avoir dit assez.*

Quoique ce ne soient ici que des lettres familieres, on y trouve souvent des choses intéressantes, de anecdotes curieuses, de ces traits de lumiere, cette légéreté & ces saillies, qui sont le caractere des ouvrages de ce grand homme. Quelques-unes de ces lettres étant écrites d'un caractere peu lisible, d'autres étant mal conservées, il se sera peut-être glissé quelques inexactitudes dans la copie que j'en ai fait faire; mais je puis assurer que cela n'est pas arrivé souvent, & n'a occasionné aucune altération essentielle, d'ailleurs dans des écrits de cette espece, on ne doit point être choqué de certaines négligences qui sont inévitables; comme on n'est point choqué de voir dans son négligé

une belle femme, qu'on n'a vue que dans sa parure. Il n'est peut-être pas indifférent à l'histoire de l'esprit humain de connoître les différentes nuances que présentent même les génies ; & il est utile de voir ceux-ci, ainsi que les héros, dans leur façon & maniere d'être familiere. Je voudrois bien que cet exemple encourageât ceux qui, en France, auront des lettres de cet illustre Ecrivain, à les faire aussi connoître, persuadé que son ame & son esprit s'y trouvent également ; car on le voit dans ses lettres tel qu'il étoit dans la conversation. Si un amas de petites anecdotes, d'entretiens particuliers, de bons mots, de quolibets, de sentimens & de saillies d'un des plus beaux esprits du siecle, dont un des Quarante de l'Académie Françoise a entretenu très diffusément & pendant long-temps le Public dans les Mercures de France, en a rendu la lecture intéressante ; combien, à plus forte raison, les monumens d'amitié de la tête, à bien des égards, la mieux pensante de notre siecle, de l'homme qui, selon l'expression d'un Ecrivain connu, a fait le code du genre humain, & qui est regardé comme Législateur de toutes les nations, doivent-ils être recherchés & conservés, quand ce ne seroit que comme des mémoires littéraires ?

Je me flatte, au reste, qu'on ne désapprouvera pas les notes que j'ai faites sur quelques endroits de ces lettres. Elles ont paru utiles pour l'intelligence du texte, & nécessaires pour donner une connoissance des personnes & des faits dont il est question, surtout en Italie, où cette collection a été desirée.

LETTRE

LETTRE PREMIERE

AU PERE CERATI. (1),

De la Congrégation de l'Oratoire de S. Philippe, à Rome.

De Londres, le 21 Décembre 1729.

J'EUS l'honneur de vous écrire par le courrier passé, M. R. P. je vous écris encore par celui-ci. Je prends du plaisir à faire tout ce qui peut vous

(1) M. de Montesquieu s'étoit lié avec lui dans la maison de M. le Cardinal de Polignac, Ambassadeur de France à Rome, lors de son voyage en Italie. M. Cerati est natif d'une maison noble de Parme, & étoit fort aimé du Cardinal, qui le regardoit comme un des hommes les plus éclairés d'Italie.

Jean Gaston, dernier Grand Duc de Toscane, qui n'étendoit point le sans souci jusqu'au choix des grands hommes pour remplir les places, l'attira dans son pays, & le nomma Prélat de l'ordre de S. Etienne de Toscane, & Provéditeur de l'Université de Pise.

Nous avons vu ce docte Prélat en France, estimé des savans les plus éclairés, d'où il passa en Angle-

rappeller une amitié qui m'eſt ſi chere. J'ajoute à ce que je vous mandois ſur l'affaire... que, ſi Mgr. Fouquet (2) exige au-delà de la ſomme que j'ai paru vous fixer, vous pouvez vous étendre & donner plus, & faire par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne ſera pas viſiblement déraiſonnable. Je connois ici le Chevalier Lambert, Banquier fameux, qui m'a dit être en correſpondance avec Belloni. Je ferai remettre ſur le champ par lui l'argent dont vous ſerez convenu; car il me paroît que les volontés de M. Fouquet ſont ſi ambulatoires (3), qu'il ne vaut pas la peine de rien faire, avant quelles ſoient fixées.

Je ſuis ici dans un pays, qui ne reſſemble guere au reſte de l'Europe. Nous n'avons pas

---

terre & en Allemagne, obtenant également par-tout l'eſtime générale des premiers hommes de l'Europe. Ce fut lui qui donna le conſeil à M. Muratori de compoſer ſes diſſertations ſur l'hiſtoire du moyen Age, & d'entreprendre l'ouvrage des Annales d'Italie.

(2) Jéſuite revenu de la Chine avec M. Mezzabarba. Ce miſſionnaire s'étoit déclaré contre les rites Chinois, & en avoit parlé au Pape ſelon ſa conſcience. Comme, après cette déclaration, il fit ſentir à Sa Sainteté que l'air du collège ne lui convenoit plus, Benoît XIII le fit Evêque *in partibus*, & le logea en *Propaganda*. M. de Monteſquieu l'avoit beaucoup connu chez M. le Cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui une négociation pour la réſignation en faveur de l'Abbé Duval ſon ſecrétaire, d'un bénéfice que ce Prélat avoit en Bretagne.

(3) Les difficultés que M. Fouquet faiſoit naître coup ſur coup au ſujet de la penſion, qui devoit être ſtipulée, faiſoient dire à M. de Monteſquie, que l'on voyoit bien que Monſeigneur n'avoit pas encore ſecoué la pouſſiere.

encore su le contenu du Traité d'Espagne; on croit simplement qu'il ne change rien à la quadruple alliance, si ce n'est que les six mille hommes, qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos, seront Espagnols, & non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous savez, toutes sortes de papiers très libres & très indiscrets. Il y en avoit un, il y a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colere. Il disoit que M. le Cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne, avec grand soin pour l'usage de ses diocésains, une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dés, les mêler, les pousser, sans qu'ils recussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illicite, flatter ou brusquer les dés selon l'occasion; ce qui établissoit la friponnerie dans des choses qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & Janséniste (4) pour faire de ces mauvaises plaisanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage, qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire savoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse & d'amitié.

---

(4) Ce qui avoit donné lieu à cette mauvaise plaisanterie des Anglois, étoit de voir autant d'empressement dans M. le Cardinal de Rohan à procurer tous les amusemens imaginables, pendant qu'il résidoit dans son diocèse à Saverne, où il figuroit comme Prince, que de zèle pour la religion à Paris, où il se piquoit de figurer comme chef des Anti-Jansénistes, & défenseur de la bonne doctrine.

LETTRE II.

AU MÉME.

De Londres, le 1 Mars 1730.

PERE CERATI, vous êtes comme Orphée, vous faites suivre les rochers. Je mande à l'Abbé Duval (1) que je n'entends pas qu'il abuse de l'honnêteté de M. Fouquet, mais qu'il poursuive, & que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre Monseigneur & lui.

Enfin Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, & les rênes du Pontificat ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumieres où ils sont nés, entretenir leurs parens de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui que son argent, sa goute & sa vérole. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent: *Vox in rama audita est, Rachel plorans filios suos noluit consolari, quia non sunt.*

(1) Il avoit été secrétaire de l'Auteur; ce fut lui qui porta le manuscrit des Lettres Persanes en Hollande, & l'y fit imprimer; ce qui coûta à leur auteur beaucoup de frais sans aucun profit. Il obtint en sa faveur la résignation d'un bénéfice que M. Fouquet avoit obtenu de la Cour de Rome, en Bretagne, & il s'agissoit ici de la pension que M. Duval devoit payer à ce Prélat.

Donnez-nous un Pape qui ait un glaive comme Saint Paul, non pas un Rosaire comme Saint Dominique, ou une besace comme Saint François. Sortez de votre léthargie, *Exoriare aliquis*. N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de Saint Pierre avec le dos rompu, & pleine de vermoulure? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre où sont tant de richesses spirituelles, comme une boîte d'Orviétan ou de Mithridate? En vérité, vous faites un bel usage de votre infaillibilité! vous vous en servez pour prouver que le Livre de Quesnel ne vaut rien, & vous ne vous en servez pas pour décider que les prétentions de l'Empereur sur Parme & Plaisance sont mauvaises. Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettoit César pour empêcher qu'on ne vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à M. le Cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, Membre de la Société Royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Dhisam à son frere, qui demandoit le sentiment de la Société sur les découvertes astronomiques de M. Bianchini. Embrassez, s'il vous plaît, de ma part, l'Abbé, le cher Abbé Niccolini. Je vous salue, cher pere, de tout mon cœur.

LETTRE III.

A L'ABBÉ VENUTI (1),

A CLERAC.

De Paris, ce 17 Mars 1739.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que je n'aurois cru, parce que je ne savois pas que M. l'Abbé de Clérac, que j'honorois déjà beaucoup, fût le frere de M. le Chevalier Venuti (2), avec qui j'ai eu l'honneur de

(1) Ce savant Italien, d'une maison de condition de Cortone, avoit été envoyé en France par le chapitre de S. Jean de Latran, comme Vicaire-Général de l'Abbaye de Clérac, que Henri IV conféra à ce chapitre après son absolution. Pendant nombre d'années qu'il séjourna en France, il travailla à plusieurs dissertations sur l'histoire du pays pour l'Académie de Bordeaux, à laquelle il fut aggrégé, & à des poésies, entr'autres au *Triomphe de la France littéraire*, & à la traduction du *Poëme de la Religion* de M. Racine. Il mérita par-là une gratification du Roi, en quittant la France pour passer à la prévôté de Livourne, que l'Empereur lui conféra, comme Grand Duc de Toscane.

(2) Il fut le premier qui nous donna une relation de la découverte d'Herculanum, avec un détail des antiquités qu'on avoit trouvées de son temps. Il a eu aussi la plus grande part à l'établissement de l'Académie Etrusque de Cortone, qui nous a donné sept volumes in-4°. d'excellens mémoires sur des sujets d'histoire & d'antiquités.

contracter amitié à Florence, & qui ma procuré l'honneur d'une place dans l'Académie de Cortone. Je vous ſupplie, Monſieur, d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'a eues M. votre frere. M. Campagne m'a écrit que vous lui aviez remis pour moi un beau préſent dont je vous ſuis infiniment obligé. M. Baritaut m'avoit déjà fait lire une partie de cet ouvrage, & ce qui m'a touché dans vos diſſertations, c'eſt qu'on y voit un ſavant qui a de l'eſprit, ce qui ne ſe trouve pas toujours.

Vous êtes câuſe, Monſieur, que l'Académie de Bordeaux me preſſe, l'épée dans les reins, pour obtenir un Arrêt du Conſeil pour la création de vingt Aſſociés, au lieu de vingt Elèves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part que toutes les places d'Aſſociés ſont remplies, fait qu'elle deſire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de M. le Cardinal de Polignac, & d'autres font que cet Arrêt n'eſt pas encore obtenu. J'écris à nos Meſſieurs, que cela ne doit pas empêcher, & que vous méritez, ſi la porte eſt fermée, que l'on faſſe une brèche pour vous faire entrer. J'eſpere, Monſieur, que l'année prochaine, ſi je vais en province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clérac, & de vous inviter à venir à Bordeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire & augmenter notre connoiſſance; perſonne n'eſt au monde plus que moi, & avec plus de reſpect.

P. S. Quand vous écrirez à M. le Chevalier Venuti, ayez la bonté, Monſieur, de lui dire mille choſes de ma part; ſes belles qualités me ſont encore préſentes.

LETTRE IV.

A L'ABBÉ MARQUIS NICCOLINI,

A FLORENCE.

De Bordeaux, le 6 Mars 1740.

J'AI reçu, cher & illuſtre Abbé (1) avec une véritable joie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappent une cervelle de leur ſouvenir. Mon cœur, mon eſprit ſont tout à vous, mon cher Abbé.

Vous m'apprenez deux choſes bien agréables; l'une que nous verrons Monſeig. le Comte en France, l'autre que Madame la Marquiſe Ferroni ſe ſouvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié que je voudrois tant mériter. Une des choſes dont

(1) L'Abbé Marquis Niccolini, un des plus chers & des plus illuſtres amis que l'auteur ait eus en Italie, ſe lia avec lui à Florence. Après avoir demeuré long-temps à Rome ſous le pontificat du Pape Corſini, dont il étoit parent, il s'eſt retiré dans ſa patrie, uniquement occupé des lettres, de la philoſophie & des vues du bien public. Il a voyagé dans les pays étrangers, & y a été lié avec les plus grands hommes. Lorſque, ſous le miniſtere Lorrain, dont il étoit médiocre admirateur, il eut ordre de ne point rentrer en Toſcane, M. de Monteſquieu s'écria en apprenant cette nouvelle: *Oh! il faut que mon ami Niccolini ait dit quelque grande vérité.*

je

je prétends me vanter, c'eſt que moi, habitant d'au-delà des Alpes, aye été auſſi enchanté d'elle (2) que vous tous.

Je ſuis à Bordeaux depuis un mois, & j'y dois reſter trois ou quatre mois encore. Je ſerois inconſolable ſi cela me faiſoit perdre le plaiſir de voir le cher Cerati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vint me voir à Bordeaux. Il verroit ſon ami, mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris & les provinces éloignées qui ſoient quelque choſe, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, & verroit les belles provinces qui ſont voiſines de l'Océan, & celles qui le ſont de la Méditerranée.

Que dites-vous des Anglois? Voyez comme ils couvrent toutes les mers. C'eſt une grande baleine: *Et latum ſub pectore poſſidet æquor.* La Reine d'Eſpagne a appris à l'Europe un grand ſecret: c'eſt que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Eſpagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher & illuſtre Abbé; accordez-moi les ſentimens que j'ai pour vous. Je ſuis avec toute ſorte de reſpect.

---

[2] C'étoit la Dame de Florence qui brilloit le plus par ſon eſprit & ſa beauté. La meilleure ſociété s'aſſembloit chez elle. L'auteur lui fut fort attaché pendant ſon ſéjour à Florence: à mon paſſage dans cette ville, elle vivoit encore, mais dans un état d'infirmité.

✲

LETTRE V.

A MONSEIGNEUR CERATI.

A PISE.

J'AI reçu votre lettre bien tard, Monseigneur, car elle est datée du 10 Janvier, & je ne l'ai reçue que le 5 de Mai à Bordeaux, où je suis depuis un mois, & où je resterai trois ou quatre autres. Promettez-moi, protestez-moi & jurez-moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bordeaux, & vous prendrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de la diagonale, & vous verrez la France; au lieu que si vous traversez par le milieu du royaume vous ne verrez que Paris, & vous ne verrez pas votre ami; mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vous y serez, je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois ou que je n'y sois pas, & je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre, mandez-le-moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin j'espere que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adresse est à Bordeaux, ou à Paris, rue St. Dominique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des finances, si je suis à Paris, je serai votre Mentor. Vous y trouverez à pied une in-

finité de gens de mérite, & la plupart des carrosses pleins de faquins. M. le Cardinal de Polignac a fort bien fait de n'aller pas au Conclave, & de laisser cette affaire à d'autres. Il se porte très bien, & c'est la plus grande de ses affaires. Vous le trouverez aussi aimable, quoiqu'il ne soit pas à la mode. Adieu Monseigneur, j'ai & j'aurai pour vous toute ma vie les sentimens du monde les plus tendres: autant que tout le monde vous estime, autant moi je vous aime; & en quelque lieu du monde que vous soyez, vous serez toujours présent à mon esprit. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de respect & de tendresse.

LETTRE VI.

A L'ABBÉ VENUTI.

A CLERAC.

De Paris, ce 17 Avril 1742.

Je n'ai que le temps de vous écrire un mot, Monsieur. Quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à Madame de Tencin, sur des lettres que l'on écrit contre vous (1). Comme je

(1) A peine M. l'abbé Venuti eut-il pris l'administration de l'abbaye de Clérac, qu'il s'éleva, à Rome, un parti contre lui dans le Chapitre qui l'avoit envoyé travaillant à le faire rappeller, & se servant pour cet effet du canal de M. le Cardinal de Tencin pour le desservir. Le principal grief qu'on avoit contre lui,

ne sais rien de tout ceci, & que j'ignore si ce sont les premieres lettres, ou de nouvelles, je vous prie de m'éclaircir sur ce que je dois dire au Cardinal qui doit arriver, & de croire que personne ne prend plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de respect.

LETTRE VII.

A L'ABBÉ DE GUASCO,

A TURIN.

De Paris, 1742.

JE suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre Ambassadeur, vous ait procuré quelques agrémens à Turin, & un peu dédommagé des duretés (1) du Marquis

étoit que les remises des revenus de l'Abbaye n'étoient pas assez abondantes, faute qu'on mettoit sur son compte, & qui provenoit des grosses décimes dont l'Abbaye étoit chargée, des frais de réparations & des procès, auxquels une partie des revenus devoit être employée. Outre ces raisons, il n'étoit pas regardé de bon œil par les missionnaires Jésuites chargés, dès le temps d'Henri IV, de prêcher, toutes les fêtes & dimanches, dans l'église abbatiale de cette ville, qui, malgré cela, a continué d'être presqu'entiérement habitée par les Protestans, sans qu'on puisse citer d'exemple de la conversion d'un seul huguenot.

[1] Cet ami de M. de Montesquieu avoit passé quelques années à Paris, où il étoit allé pour une maladie des yeux. Son pere étant mort, il fut obligé de

d'Orméa. J'étois bien sûr que M. & Mde. de Senectere se feroient un plaisir de vous connoître, & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevroient à bras ouverts. Je vous charge de leur témoigner combien je suis sensible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec M. le Comte d'Egmond; il est effectivement de mes amis, & un des Seigneurs pour lequel j'ai le plus d'estime. J'accepte l'appointement de souper chez lui avec vous, à son retour de Naples; mais je crains bien que, si la guerre continue, je ne sois forcé d'aller planter des choux à la Brede. Notre commerce de Guyenne sera bientôt aux abois; nos vins nous resteront sur les bras, & vous savez que c'est toute notre richesse. Je prévois que le Traité provisionnel de la Cour de Turin avec celle de Vienne, nous enlevera le Commandeur de Solar, & en ce cas je regretterai moins Paris. Dites mille choses pour moi à M. le Marquis de Breil. L'humanité lui devra beaucoup: pour la bonne éducation qu'il a donnée à M. le Duc de Savoie, dont j'entends dire de très belles choses. J'avoue je me sens un peu de vanité, de voir

---

retourner à Turin pour l'arrangement de ses affaires domestiques. En passant par cette ville, j'ai ouï dire qu'ayant besoin de l'intervention du ministere pour arranger quelqu'intérêt, il ne put jamais obtenir audience de M. le Marquis d'Orméa, par une suite d'une ancienne inimitié de ce ministre contre son pere. C'est aussi par une suite de cette inimitié que ses deux freres avoient pris la résolution de se transplanter dans les pays étrangers, se vouant au service de la maison d'Autriche, où ils n'ont pas eu lieu de se repentir du parti qu'ils avoient pris.

que je formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fussiez de retour à Paris avant que je parte, & je me réserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide (2). Tâchez d'arranger vos intérêts domestiques le mieux que vous pourrez, & abandonnez à un avenir plus favorable la réparation des torts du Ministere contre votre maison. C'est dans vos principes, vos occupations & votre conduite, que vous devez chercher, quant à présent, des armes, des consolations & des ressources. Le Marquis d'Orméa n'est pas un homme à reculer, & dans les circonstances où l'on se trouve à votre Cour, on fera peu d'attention à vos représentations. L'ambassadeur vous salue; il commence à ouvrir les yeux sur son amie, j'y ai un peu contribué, & je m'en félicite, parce qu'elle lui faisoit faire mauvaise figure. Adieu.

---

[2] Il lui avoit fait présent de cet ouvrage lorsqu'il prit congé de lui, en partant de Turin, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui disant que c'étoit une idée à laquelle la société de Madame de Clermont, Princesse du sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, sans d'autre but que de faire une peinture poétique de la volupté.

LETTRE VIII.

AU COMTE DE GUASCO (1),

COLONEL D'INFANTERIE.

A Francfort : en 1742.

J'AI été enchanté, M. le comte, de recevoir une marque de votre souvenir, par la lettre que m'a envoyé M. votre frere. Madame de Tencin (2)

---

(1) Il s'étoit fort lié avec lui dans le voyage que le Comte de Guasco fit à Paris en 1742, à son retour de Russie.

(2) Madame de Tencin, sœur du trop célébre Cardinal de Tencin, qui lui devoit, disoit-on, sa fortune & son chapeau, figura beaucoup dans Paris par les charmes de sa beauté & de son esprit. Elle fut pendant cinq ans religieuse dans le couvent de Montfleury en Dauphiné; mais elle rentra dans le monde, en réclamant contre ses vœux. Après bien des aventures, elle parvint, sans être jamais fort riche, à voir dans Paris une maison de la meilleure compagnie. Il étoit du bon ton d'être admis dans sa société; les Seigneurs de la Cour, les gens de lettres & les étrangers les plus distingués, briguoient également pour y être introduits. Comme ceux qui faisoient le fond ordinaire de cette société étoient les beaux-esprits & les savans les plus connus de France, Madame de Tencin les appelloit par ironie ses *Bêtes*. Elle étoit souvent consultée par eux sur les ouvrages d'agrément qu'on vouloit publier, & s'intéressoit avec chaleur pour ses amis. M. de Montesquieu, qui étoit un de ceux qu'elle

& les autres personnes, auxquelles j'ai fait vos complimens, me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité & leur reconnoissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, touchant les ouvrages de notre amie. C'est un secret (3) que j'ai promis de ne point révéler.

La confiance dont vous m'honorez exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à M. le Commandeur de Solar, qui est de vos amis, & nous nous sommes trouvés d'accord que les offres que vous fait M. de Belle-Isle, pour vous attacher vous & M. votre frere (4) au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de M. de la Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir, en vous proposant des grades au-dessous de ceux que vous avez. Je ne sais sur quoi il fonde que l'on ne considere pas tout-à-fait en France les grades du service étranger, comme ceux de nos troupes. Cette maxime

---

considéroit le plus, en avoit procuré la connoissance au Comte de Guasco, homme également doué des connoissances littéraires & de la science militaire.

[3] Le jour de la mort de Madame de Tencin, en sortant de son antichambre, il dit au frere du Comte de Guasco qui étoit avec lui: „ A présent vous pouvez mander à votre frere que Madame de Tencin est l'auteur du *Comte de Comminge* & du *Siége de Calais*, ouvrages qui ont été crus jusqu'ici de M. de Pontvel, son neveu “. Je crois qu'il n'y a que M. de Fontenelle & moi qui sachions ce secret.

[4] Actuellement Lieutenant-Général, & ci-devant Commandant de Dresde pendant la derniere guerre.

ne seroit ni juste, ni obligeante, & nous priveroit de fort bons Officiers. Je pense que vous avez très bien fait de ne point vous engager dans son expédition, avant d'avoir de bonnes assurances de la Cour sur les conditions qui vous conviennent; mais puisqu'il paroît que vous êtes déja décidé pour le refus, il est inutile de vous présenter ici d'autres réflexions.

Les propositions du ministre du Prusse, pour la levée d'un régiment étranger, méritent sans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent se combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir: quelle assurance, qu'à la paix, le régiment ne soit point réformé? & en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous seriez obligé de faire? En matiere d'intérêt il faut bien stipuler avec cette Cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'esprit du service Prussien. J'aurois bien des choses à vous dire là-dessus, mais vous êtes trop clairvoyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au service du nouvel Empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur solidité, & trop sage pour vous laisser éblouir. Pour moi, qui ne suis pas encore bien persuadé de la stabilité du nouveau systême politique d'Allemagne, je ne fonderois pas mes espérances sur une fortune précaire, & peut-être passagere. Par ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous sentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagemens pour le service d'Autriche. Outre que c'est là votre premiere inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'est le service naturel de votre nation. Quels que soient les revers actuels de la Cour de Vienne, je ne les regarde

que comme des disgraces passageres : car une grande & ancienne Puissance, qui a des forces naturelles & intrinséques, ne sauroit tomber tout-à-coup; en supposant même quelques échecs, le service y sera toujours plus solide que celui d'une Puissance naissante. Il y a tout à parier que la Cour de Turin, dans la guerre présente, fera cause commune avec celle de Vienne; par conséquent les raisons qui vous détournerent, en quittant le Piémont, de passer au service Autrichien, cessent dans les circonstances présentes; (5) je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du Marquis d'Orméa, que de servir une Cour alliée, dans laquelle, en considérant ce qui s'est passé (6) autrefois, il ne doit pas

---

[5] Comme, durant la guerre qui venoit de se terminer entre les Cours de Vienne & de Turin, les Comtes de Guasco avoient fait toutes les campagnes au service de la derniere, en quittant ce service, ils crurent ne devoir pas fournir au Marquis d'Orméa l'occasion de noircir cette démarche, en entrant alors au service de la Cour de Vienne, de peur d'attirer par-là de nouveaux chagrins à leur pere, qui vivoit encore. Ils prirent, en conséquence, la résolution de passer en Russie, puissance sous laquelle ils ne se trouveroient jamais dans le cas de porter les armes contre leur Souverain, & qui, en ce temps-là, offroit beaucoup d'avantages aux étrangers qui voudroient entrer à son service. Mais la dureté du climat, & les révolutions dont ils furent témoins, les déterminerent à profiter de la guerre survenue en Allemagne, à la suite de la mort de l'Empereur Charles VI, pour suivre leur premiere inclination pour le service de la Maison d'Autriche.

[6] Sous son ministere, la Cour de Turin, dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la Cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France.

avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent & sage ; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures auxquelles le desir sincere de vos avantages a peut-être autant de part que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vous aurez pris, & j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

LETTRE IX.

A L'ABBÉ DE GUASCO (1).

De Bordeaux, le 1 Août 1744.

L'ABBE' VENUTI m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que vous a causée la mort de votre ami le Prince de Cantimir, & du projet

On prétend que le Marquis d'Ormea avoit proposé pour prix d'une négociation avec la Cour de Vienne, qu'il passeroit à son service, & qu'il y auroit une charge considérable ; de quoi l'Empereur Charles VI avertit le Roi de Sardaigne, en envoyant, sous d'autres prétextes, à Turin le Prince T.... qui devoit faire connoître la chose au Roi, sans que le ministre se doutât de sa commission.

(1) Après avoir passé un an à Turin, il étoit revenu à Paris, & s'étoit voué aux fonctions de son état ; mais voyant qu'elles ne seroient que l'exposer au fanatisme, qui regnoit alors en France, à cause des disputes théologiques, il y renonça, se livrant uniquement à la culture des lettres & à la société des savans, dans la vue d'obtenir une place à l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, où il fut reçu depuis en qualité d'un des quatre honoraires étrangers.

que vous avez formé de faire un voyage dans nos provinces méridionales, pour rétablir votre santé. Vous trouverez par-tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais la Russie ne remplacera pas si aisément un Ambassadeur (2) du mérite du Prince de Cantimir. Or je me joins à l'Abbé Venuti, pour vous presser d'exécuter votre projet; l'air, les raisins, le vin des bords de la Garonne, & l'humeur des Gascons, sont d'excellens antidodes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brede, où vous trouverez un château, gothique à la vérité, mais orné de dehors charmans, dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût, je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déja fait; mais je vous consulterai surtout sur mon grand ouvrage, qui avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus dissipé par les dîners & les soupers de Paris. Mon estomac s'en trouve aussi mieux, & j'espere que la sobriété avec laquelle vous vivrez chez moi, sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne, très empressé de vous embrasser.

---

[2] On peut voir ce qui en est dit dans sa vie, qui est à la tête de la traduction en François de ses satyres Russes, par un anonyme, que l'on croit être l'ami à qui M. de Montesquieu écrit cette lettre.

LETTRE X.

AU MÉME.

De Bordeaux, le 30 Septembre 1744.

Nous partirons Lundi, docte Abbé, & je compte sur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste, parce que je mene Mad. de Montesquieu; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un qui sera comme un bateau sur un canal tranquille, & comme un gondole de Venise, & comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très bonne pour la poitrine. Monsieur Sydenham la conseille surtout, & nous avons eu ici un grand Médecin, qui prétendoit que c'étoit un si bon remède, qu'il est mort à cheval. Nous sejournerons à la Brede jusqu'à la Saint-Martin; nous y étudierons, nous nous promenerons, nous planterons des bois & ferons des prairies. Adieu, mon cher Abbé, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XI.

AU MÉME.

De la Brede, le 10 *Février* 1745.

Je ſerai en ville après demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé, pour vendredi; vous êtes invité chez le Préſident Barbot. Il faudra y être arrivé à 10 heures préciſes du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (1) que vous ſavez. On lira auſſi après dîner; il n'y aura que vous avec le Préſident & mon fils. Vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (2).

Je viens d'envoyer votre Anacréontique (3) à ma fille; c'eſt une piece charmante, dont elle ſera fort flattée. J'ai auſſi lu votre étrenne ou épître Pétrarqueſque, à Madame de Pontac (4),

(1) L'Eſprit des Lois.

(2) L'un de ceux qui aſſiſtoient à cette lecture, m'a dit que, dès qu'on relevoit quelque choſe, il ne faiſoit pas la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(3) Il s'agit ici d'une petite piece de poéſie, envoyée pour étrenne de la nouvelle année à Mlle. de Monteſquieu. Cette Poéſie a été imprimée dans le Mercure de Janvier 1745, avec la traduction en françois, faite par M. le Franc de Pompignan.

(4) Comme il eſt ſouvent parlé dans ces lettres de Mad. la C. de Pontac, il eſt bon de remarquer ici que c'eſt une des Dames de Bordeaux qui brille autant par ſon eſprit & par ſes liaiſons avec les gens de lettres,

elle eſt pleine d'idées agréables. L'Abbe, vous êtes poëte, & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

LETTRE XII.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Bordeaux, le 16 Juin 1745.

J'APPRENDS, Monſeigneur, par votre lettre que vous êtes arrivé heureuſement à Piſe. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'eſpere qu'ils ſe ſeront fortifiés. Je le ſouhaite bien, & que vous puiſſiez jouir agréablement de la vie pour vous & pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier... je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui payent les chevaux de poſte; mais il y a peu de voyageurs, & il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'Abbé Niccolini, qu'il nous doit un voyage en France, & je vous prie de l'aſſurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la terre de Brede, & là y avoir de ces converſations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à M. l'Abbé Venuti que ſes médailles étoient vendues. Nous avons ici l'Abbé

qu'elle a brillé par ſa beauté. Il eſt parlé d'elle dans quelques poéſies de l'Abbé Venuti.

de Guasco, qui me tient fidelle compagnie à la Brede. Il me charge de vous faire bien des complimens. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont se le disputer. Pour notre Guyenne, ce ne sont que des armées de gens d'affaires qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le Comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sous la grande perruque du Marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un sou pour aller dans cette ville qui dévore les provinces, & que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez; mais ma vie avance & l'ouvrage recule, à cause de son immensité; vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles. On m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.

LETTRE XIII.

A L'ABBÉ DE GUASCO.

A CLÉRAC.

De Paris, en 1746.

Vous avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage de trois mois, de sorte que, si vous êtes ici au mois d'Avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que

que nous avons fait. Je fais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points je vous en donnerai vingt-six. Or, pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le Pere Desmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un Libraire pour votre manuscrit des Satyres (1), mais que personne ne veut de votre savante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satyres, & très peu des dissertations savantes. Votre censeur est mort, mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de Mlle. Mimi, ni sur mes vendanges de Clérac, qui ne seront sûrement pas si bonnes qu'elles l'auroient été, par la consommation de raisins que vous avez faite dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de Milord Morton (2) soient aussi mauvaises qu'on l'a cru dans le public aigri par la guerre contre les Anglois. Le Pere Desmolets n'a point eu de tracasseries dans sa Congrégation, d'autant plus qu'il ne porte point de perruque (3); mais il dit que vous lui donnez trop de com-

(1) Il y a apparence qu'il est ici question des satyres Russes du Prince Cantimir, avec la vie de l'auteur imprimée en Hollande & à Paris, tom 1. in-12.

(2) Ce Seigneur étant venu à Paris durant la guerre, on l'avoit mis à la Bastille.

(3) Dans le chapitre général, tenu par la congrégation de l'Oratoire, on déclara la guerre à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, & aux perruques de poil de chevre dont quelques-uns se servoient, au lieu de grandes calottes. Plusieurs membres quitterent plutôt que de se soumettre à ces duretés. Le P. Desmolets étoit Bibliothécaire de la maison de S. Honoré, & un des

missions. Je vous donne la devise du porc-épi. *Cominus, eminus.* Le P. Desmolets dit que vous avez plus d'affaires que si vous alliez faire la conquête de la Provence... Remarquez que c'est le P. Desmolets qui dit cela. Pendant que vous serez à Clérac, prenez bien garde à trois choses, à vos yeux, aux galanteries de M. de la Mire, & aux citations de St Augustin dans vos disputes de controverse. J'envie à Mad. de Montesquieu le plaisir qu'elle aura de vous revoir. Adieu, je vous embrasse.

LETTRE XIV.

AU MÉME.

De Paris, en Août 1746.

Je ne sais quel tour a fait la lettre que vous m'avez écrite de Barege, elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très scandalisé de la tracasserie de M. le Chevalier d'Apecher: c'est un plaisant homme que ce prétendu Gouverneur de Barege; il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander si vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ses gazettes. J'ai conté ici la querelle d'Allemand qu'il

plus anciens amis de l'auteur, qui lui ayant montré son manuscrit des Lettres Persanes, pour savoir si cela seroit débité, lui répondit: „Président, cela sera vendu comme du pain.„

vous a faite, faisant bien remarquer qu'il est fort singulier qu'un homme, né dans les états du Roi de Sardaigne, soit inquiet de la petite vérole de ce Monarque, & que, tenant par deux freres à la Cour de Vienne, il montre d'être fâché de ses échecs. Sachez, mon cher ami, qu'il y a des Seigneurs avec qui il ne faut jamais disputer après dîné. Vous avez agi très prudemment en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vous, & je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé le jour de S. Louis d'un de nos Lieutenans Généraux, sans que personne vous ait aidé.

Mandez-moi si vous accompagnerez Madame de Montesquieu à Clérac : car mon ouvrage avance, & si vous prenez la route opposée, il faut que je sache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pic de midi soit plus heureux que la chasse d'amiante & la pêche des truites du lac des Pyrénées. Mon ami, je vois que les choses difficiles ont de grands attraits pour vous, & que vous suivez plus votre curiosité que vous ne consultez vos forces. Souvenez-vous que vos yeux ne valent guere mieux que les miens; laissez que mon fils qui en a de bons, grimpe sur les montagnes, & y aille faire des recherches sur l'histoire naturelle, mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parce que vous aimez à lire les gazettes, vous courez risque que l'on vous fasse passer pour un sorcier, si vous allez grimpant sur des rochers escarpés. Adieu.

LETTRE XV.

AU MÊME.

De Paris, en 1746.

J'ai lu, docte Abbé, votre dissertation avec plaisir, & je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier (1) de mon jardin, si vous êtes à la Brede, comme je l'espere, lorsqu'il vous aura été décerné par l'Académie. Le sujet est beau, vaste, intéressant, & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aise de vous voir chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation, que je voudrois que vous éclaircissiez; la premiere, c'est qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage après la seconde guerre Punique, au rang des villes *Autonomes*, soumises à l'Empire Romain. Vous savez qu'elle continua d'être un Etat libre, & absolument indépendant; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il mériteroit

[1] Ayant appris de Paris que l'Académie avoit décerné le prix à la dissertation, M. de Montesquieu fit faire une couronne de laurier, & pendant qu'on étoit à table, il la fit mettre par Mlle. sa fille sur la tête du vainqueur, qui ne s'attendoit point à cette surprise.

d'être éclairci; vous savez qu'on dispute là-dessus, & que des savans prétendent que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose, & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation. J'ai fait faire une Berline, afin que je vous mene plus commodément à Clérac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure (2), & vous gagnerez deux heures par jour. Mes prés ont besoin de vous. L'Eveillé (3) ne cesse de dire: *Oh si M. l'Abbat étoit ici!* Je vous promets qu'il sera docile à vos instructions. Il fera tant de rigoles (4) que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me flatter que vous prendrez la route de la Garonne, parce que dans ce cas je profiterai d'une occasion qui se présente, pour envoyer directement mon manuscrit à l'Imprimeur. Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole; aussi bien l'impression ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui est une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon. Il n'en est pas de même des Piémontois; car, il s'en faut bien que nous soyons en guerre

---

[2] Ce correspondant de M. de Montesquieu avoit composé autrefois un traité sur l'usure, suivant le système des Théologiens, système contraire à celui de l'auteur de l'Esprit des lois, & impraticable dans les pays de commerce.

[3] Chef des manœuvres de la campagne de M. de Montesquieu.

[4] Il avoit eu bien de la peine à persuader à ces paysans de faire aller l'eau dans un pré attenant au château de la Brede, qu'il avoit entrepris d'améliorer; les paysans s'y opposant par la grande raison bannale, que ce n'étoit pas la coutume dans leur pays.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0073
DFG

avec eux; ce n'eſt que par maniere d'acquit que nous aſſiégeons leurs places, & qu'ils prennent priſonniers tant de nos bataillons (5); vous n'avez donc point de raiſons de nous quitter, vous ſerez toujours reçu comme ami en Guyenne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Séréniſſimo*, très flatté qu'il ſe ſoit ſouvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modene. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclairciſſemens (6) peu éclairciſſans que vous envoye le Chapitre de Cominges. L'Abbé, vous êtes bien ſimple de vous figurer que des gens de Chapitre ſe donnent la peine de faire des recherches littéraires; ce n'eſt pas moi, c'eſt mon frere qui eſt Doyen d'un Chapitre qui vous dit de vous mieux adreſſer. Que cela ne vous faſſe cependant pas ſuſpendre votre hiſtoire de Clément V. (7) Vous l'avez promiſe à votre Académie; revenez, & vous y travaillerez plus à l'aiſe ſur le tombeau (8) de ce Pape. Je pré-

---

(5) Il s'agit ici de l'affaire d'Aſti, où neuf bataillons François furent faits priſonniers par le Roi de Sardaigne.

(6) Ils regardoient l'hiſtoire de Clément Goût, qui fut Evêque de Cominges, Archevêque de Bordeaux, & enſuite Pape.

(7) Cette hiſtoire n'a pas encore paru, & on croit que le mauvais état où ſe trouve depuis long-temps la vue de l'auteur, ne lui permettra pas de l'achever; on a ſu qu'il en lut le premier livre dans une des aſſemblées de l'Académie des Inſcriptions & belles-Lettres en 1747, & que cette lecture fit ſouhaiter de voir l'ouvrage achevé.

(8) Le tombeau de ce Pape eſt dans la collégiale

tends que vous ne laissiez pas l'article de Bruniſſende (9), car je crains que vous ne ſoyez trop timoré pour nous en parler; je ne vous demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des ſavans, & un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le ſont pas. J'ai envoyé votre médaille à Bordeaux, avec ordre de la remettre à M. de Turni, pour la remettre à M. l'Intendant de Languedoc. Mon cher Abbé, il y a deux choſes difficiles, d'attraper la médaille, & que la médaille vous attrape. Adieu, Je vous attends, je vous déſire & vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

De Paris, le 6 Décembre 1746.

Mon cher Abbé, je vous ai dit juſqu'ici des choſes vagues, & en voici de préciſes. Je déſire de donner mon ouvrage le plutôt qu'il ſe pourra. Je commencerai demain à donner la derniere main au premier volume, c'eſt-à-dire,

---

d'Uceſte, près de Bazas, où il fut enterré dans une Seigneurie de la maiſon de Goût.

[9] Quelques hiſtoriens ont avancé que Bruniſſende, comteſſe de Périgord, étoit la maîtreſſe de Clément, lorſqu'il étoit Archevêque de Bordeaux, & qu'il continua de la diſtinguer durant ſon pontificat.

aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à six semaines. Comme j'ai des raisons très fortes pour ne point tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire si vous comtez toujours de faire le tour de la Suisse avant le voyage des deux autres pays. En ce cas, il faut que vous quittiez sur le champ les délices du Languedoc, & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre passage. Je vous laisse le choix entre Genève, Soleure & Basle. Pendant que vous feriez le voyage & que l'on commenceroit à travailler sur le premier volume, je travaillerai au second, & j'aurai soin de vous le faire tenir aussi-tôt que vous me le marqueriez; celui-ci sera de dix livres, & le troisieme de sept, ce feront des volumes *in-quarto*. J'attends votre réponse là-dessus, & si je puis compter que vous partirez sur le champ sans vous arrêter ni à droite ni à gauche. Je souhaite ardemment que mon ouvrage ayt un Parrain tel que vous. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

LETTRE

LETTRE XVII.

AU MÊME.

De Paris, le 24 Décembre 1746.

MA Lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois; elle vous a fait partir, & moi je comptois qu'elle vous feroit reſter juſqu'à ce que vous euſſiez reçu des nouvelles du départ de mon manuſcrit; au moins étoit-ce le ſens littéral & ſpirituel de ma Lettre. Depuis ce temps, ayant appris le paſſage du Var, je fis réflexion que vous étiez Piémontois, & qu'il étoit déſagréable pour un homme qui ne ſonge qu'à ſes études & à ſes livres, & point aux affaires des Princes, de ſe trouver dans un pays étranger, dans des conjonctures pareilles à celle-ci; de ſorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays, ſurtout s'il eſt vrai que votre bon ami le Marquis d'Orméa eſt mort, ou n'a plus de crédit, (1) comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la ſituation déſagréable dans laquelle cela vous mettoit, & il penſe comme moi. Mais nous eſpérons qu'à la paix vous

(1) L'un & l'autre étoit vrai: lorſque je paſſai à Turin, on me dit que ce Miniſtre s'appercevant que ſon crédit étoit fort baiſſé, tomba dans une maladie lente, & qu'il mourut au milieu des douleurs & des rugiſſemens.

pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je porté mes scrupules trop loin; sur cela vous êtes prudent & sage.

Du reste, dans la situation présente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer, d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez. Si vous croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, & que vous ne travailliez à une autre dissertation pour remporter encore un prix à l'Académie des Inscriptions. Vous imiterez en cela l'Abbé. Le Bœuf [2], mais vous ne ferez pas si bœuf que lui. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

AU MÊME.

De Paris, le 30 *Février* 1747.

Vous m'avez bien envoyé l'extrait de ma Lettre, mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que, quand vous

(2) L'Abbé Le Bœuf, chanoine d'Auxerre, & depuis membre de l'Académie des Inscriptions & belles-Lettres, remporta deux ou trois prix à cette Académie; ses dissertations sont pleines d'utiles recherches, mais fort pesamment écrites.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0078
DFG

l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là-dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempsycose, vous renaîtrez pour faire la profession de voyageur; je vous conseille de commencer à vous faire dérater; mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici, vous recevrez quinze ou vingt livres qui n'ont besoin que d'être relus & recopiés; c'est-à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois, qui feront le premier volume, & après cela je travaillerai au second, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courses littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de Confesseur de Mlle. de Montesquieu, ou celui de pénitent de M. l'Evêque d'Adgen.

Quoi qu'il en soit, en quelque endroit que vous me marquiez, je vous enverrai à la fin d'Avril le premier volume. Si vous croyez avoir besoin d'un passeport de la Cour, je ferai votre pis-aller, croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M. le Nain ou M. de Tournai; ce que je ne dis point du tout pour me dispenser de faire la chose, mais parce que les Intendans ont plus de crédit qu'un Ex-Président. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

De Paris, le 1 Mars 1747.

J'AI parlé à M. de Boze, il m'a renvoyé assez rudement & assez maussadement, & m'a dit qu'il ne se mêloit pas de ces choses là ; qu'il falloit s'adresser à M. Freret (1), & à M. le Comte de Maurepas ; que c'étoit la chimere de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les recevroit d'abord à l'Académie. Je ne sais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vue. Je parlai le même jour à M. Duclos qui me paroît d'assez bonne volonté, mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir M. de Maurepas, que par la Duchesse d'Aiguillon votre muse (2) favorite. Vous savez que je suis brouillé avec M. Freret, vous ferez donc bien d'écrire à Mad. d'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr & très sûr qu'elle n'on fera rien ; mais si vous lui écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela applanira les difficultés. Le P. Desmolets m'a dit

(1) Alors Secrétaire perpétuel de l'Académie.

(2) C'est à elle qu'il avoit dédié la traduction des Satyres Russes du Prince de Cantimir sous le nom de Mad.... parce qu'elle étoit fort liée avec le Prince de Cantimir, & que c'est à sa requisition que l'on avoit fait la traduction Françoise de ses Satyres.

que vous travaillez ; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit.

Le Chevalier Caldwel m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte ; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confreres les Momies. Son aventure (3) de Toulouse est bien risible ; il paroît que dans cette ville-là on est aussi fanatique en fait de politique qu'en fait de religion.

Faites, je vous prie, mes respectueux complimens à M. le premier Président Bon (4). La

---

(3) Le chevalier Caldwel, Irlandois, s'étant arrêté à Toulouse, s'amusoit à aller prendre de petits oiseaux hors de la ville. Comme on le voyoit sortir tous les matins de bonne heure, & roder, tous les matins autour de la ville, avec un petit garçon, tenant souvent du papier & un crayon en main, les Capitouls soupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un temps où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conséquence ; & comme en fouillant dans ses poches on lui trouva un dessin, qui étoit celui de la machine avec laquelle il apprenoit à prendre les oiseaux, & plusieurs cartes avec un catalogue de mots, qui étoient les noms des oiseaux, qu'on n'entendoit pas parce qu'ils étoient écrits en Anglois, on ne douta pas que tout cela n'eût rapport à l'entreprise supposée, & on le mit aux arrêts jusqu'à ce qu'il eût fait connoître son innocence, la bêtise du soupçon, & jusqu'à ce que quelqu'un eût répondu de lui. *Nota* que Toulouse n'est point fortifiée.

(4) Premier Président de la Cour des Aides de Montpellier, Conseiller d'Etat, & de l'Académie des Sciences, qui trouva le secret de faire filer des toiles d'araignée, d'en faire des bas, & d'en extraire des goutes égales à celles d'Angleterre contre l'apoplexie. Il découvrit aussi le moyen de rendre utiles les marrons d'Inde pour en nourrir les pour-

premiere chose physique que j'ai vue en ma vie, c'est un écrit sur les araignées fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus savans personnages de France; il m'a toujours donné de l'émulation, quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoissances de son métier avec tant de lumieres sur le métier des autres; remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de connoître M. le Nain (5) à la Rochelle, où j'étois allé voir M. le Comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire de mon respect. On dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, & que nous lui devons l'huile de Provence. Votre Lettre de change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé M. Jude à perte d'haleine, pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

ceaux, & en faire de la poudre. Il avoit un cabinet d'antiquité fort curieux.

(5) Intendant du Languedoc.

LETTRE XX.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris, le 31 Mars 1747.

J'Ai reçu, M. mon illuſtre ami, étant à Paris, la Lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre ſanté, & je voudrois en avoir pour garant quelque choſe de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre Lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui eſt que vous deſireriez ven r paſſer deux ans à Paris, & que vous pourriez de-là aller juſqu'à Bordeaux; voilà des idées bien agréables: & moi je forme le projet d'aller quelque jour à Piſe, pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugemens plus ſains? La guerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de paſſer trois ans & demi dans mes terres; de-là je ſuis venu à Paris, & ſi la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille juſqu'à la paix. Il me ſemble que tous les Princes de l'Europe demandent cette paix; ils ſont donc pacifiques? non, car il n'y a de Princes pacifiques, que ceux qui font des ſacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui cède de ſes intérêts, ni d'homme charitable que celui qui ſait donner. Diſcuter ſes intérêts avec une grande rigidité, eſt l'éponge de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux, les miens ſont préciſément

dans la situation où vous les avez laissés. Enfin j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil, & mon *Fabius Maximus*, M. Gendron, me dit qu'elle est de bonne qualité, & qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hiver. Du reste notre excellent homme, M. Gendron, se porte bien. Avez-vous reçu des nouvelles de M. Cerati ? nous disons-nous toujours. Il est aussi gai que vous l'avez vu, & fait d'aussi bons raisonnemens. A propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivré de la présence du fou le plus incommode & du fléau le plus terrible que j'aye vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris, & je ne le vis que la veille de mon départ, pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du Marquis de Loc-Maria dont je veux parler, qui ennuie & excède à présent ceux qui sont en Enfer, en Purgatoire ou en Paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq volumes. Il y en aura quelque jour un sixieme de supplément; dès qu'il en sera question, vous en aurez des nouvelles. Je suis accablé de lassitude. Je compte me reposer le reste de mes jours. Adieu, Monseigneur, je vous prie de me conserver toujours votre souvenir, je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec tout le respect possible.

LETTRE XXI.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

A AIX.

De Paris, le 4 Mai 1747.

JE vous donne avis, victorieux Abbé, que vous avez remporté un second triomphe (1) à l'Académie. Je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bordeaux comme un éclair; elle n'est occupée que du *Franc-aleu*, tout doit céder à cela, même ses amis.

Je vous donne aussi avis qu'au commencement du mois prochain l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi d'avis de le mettre *in-12*; ce que je vous enverrai formera cinq volumes distingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je compte recevoir votre réponse avant que l'on ait fini: ainsi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire & à me mander où vous serez tout le mois de Juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure; votre esquinancie m'a alarmé. Adieu, mon cher ami.

---

(1) Le sujet du prix proposé par l'Académie, étoit d'expliquer en quoi consistoit la nature & l'étendue de l'*Autonomie*, dont jouissoient les villes soumises à une Puissance étrangere.

LETTRE XXII.

AU MÉME.

De Paris, le 30 Mai 1747.

ETANT auſſi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adreſſe ma Lettre à M. le Nain. Je ne me ſuis pas bien expliqué ſans doute dans ma Lettre. Je lui ai dit qu'il y avoit toutes les apparences que vous ſeriez de l'Académie, & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place, en vous préſentant à Paris après cette ſeconde victoire. Je crois vous avoir déja mandé que j'avois remis votre ſeconde médaille à M. Dalnet de Bordeaux. Comme M. Dalnet a deux ou trois millions de bien, j'ai cru ne pouvoir pas choiſir mieux pour confier votre tréſor. Votre Lettre m'ayant totalement déſorienté, vous voyant des entrepriſes pour un ſiècle, & ne ſachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez, voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adreſſer pour l'impreſſion à cauſe de la guerre, vous ne trouveriez pas vos convenances, je me ſuis ſervi d'une occaſion (1) que

(1) Ce fut M. Saraſin, Réſident de Genève, qui s'en retournoit dans ſon pays, dont l'auteur profita pour envoyer le manuſcrit de l'Eſprit des Lois au ſieur

j'ai trouvée sous ma main, & j'ai cru que cela vous convenoit plus que de déranger la suite de vos voyages.

Je souhaite plutôt que vous preniez la route de Bordeaux. Si vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain, je vous y verrai avec un grand plaisir, & j'entends que vous preniez une chambre dans mon hôtel; mais je ne traiterai pas si familierement un homme qui a remporté deux triomphes à l'Académie. Adieu, mon cher Abbé, je vous embrasse mille fois.

LETTRE XXIII.

AU MÉME.

De Paris, le 17 Juillet 1747.

J'AI eu l'honneur de vous mander, mon cher Abbé, que votre Lettre ne me disant rien que de très vrai, & ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, & d'un nombre infini de voyages commencés, projetés ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très favorable qui s'est offerte, & qui vous délivre d'une grande peine.

Barillot, Imprimeur de cette ville. M. le Professeur Vernet fut chargé de présider à l'édition, dans laquelle il se crut permis de changer quelques mots qu'il ne croyoit pas françois, parce qu'ils n'étoient pas en françois de Genève, ce dont l'auteur fut fort piqué; & il les fit corriger dans l'édition de Paris.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retraucher, quant à préſent, le chapitre du Stadhoudérat: dans les circonſtances préſentes, il auroit peut-être été mal reçu en France (1), & je veux éviter toute occaſion de chicane; cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la ſuite ce chapitre, pour la traduction Italienne que vous avez entrepriſe. Dès que mon livre ſera imprimé, j'aurai ſoin que vous en ayiez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément ſur l'imprimé que ſur le manuſcrit.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la Cour de Lorraine, & j'ai paſſé des momens délicieux avec le Roi Stanislas. Il y a grande apparence que je ſerai à Bordeaux avant la fin d'Août. En attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Mad. de Monteſquieu à Clérac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes Romans, que je vous ai promis pour S. A. S. & pour M. le Nain. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

---

(1) Il fait voir dans ce chapitre la néceſſité d'un Stadhouder, comme partie intégrale de la conſtitution de la République. L'Angleterre venoit de faire nommer le Prince d'Orange; ce qui ne plaiſoit point à la France actuellement en guerre, parce qu'elle profitoit de la foibleſſe du Gouvernement acéphale des Hollandois, pour pouſſer ſes conquêtes en Flandre.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0088
DFG

LETTRE XXIV.

AU MÉME.

De Paris, ce 19 Octobre 1747.

Je vous demande pardon de vous avoir donné de fausses espérances de mon retour; des affaires que j'ai ici, m'ont empêché de partir comme je l'avois projeté. Je suis aussi en l'air que vous, je serai pourtant au commencement de Mars à Bordeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante Comtesse de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à présent, & d'où j'espere que vous descendrez à Bordeaux, où nous disputerons Politique & Théologie. J'enverrai le livre à M. le Nain; je puis bien envoyer un roman (1) à un Conseiller d'Etat; à vous il faut les pensées de M. Pascal; quoique dix-huit ou vingt Dames, que le Prince de Wirtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc & en Provence, vous auront sans doute beaucoup changé & rendu plus croyant (2) touchant les aventu-

(1) Le Temple de Gnide, qu'il lui avoit fait demander.

(2) Ceci a rapport à la difficulté que celui-ci montroit toujours à croire, l'orsqu'on débitoit quelqu'aventure galante, soutenant qu'on étoit fort injuste à l'égard des femmes. Quelqu'un qui a beaucoup vécu avec ces deux amis, m'a dit que M. de Montesquieu le plaisantoit souvent là-dessus, lui donnant par cette raison le titre de protecteur du beau sexe. Disputant

res galantes. Vous ferez comme cet Hermite que le diable damna, en lui montrant un petit soulier : car je vous ai toujours vu enclin aux belles passions, & je suis persuadé que dans votre dévotion, vous enragiez de bon cœur ; mais il faudra vous divertir à Bordeaux, & je chargerai ma belle-fille d'avoir soin de vous. Je vis l'autre jour M. de Boze, avec qui je parlai beaucoup de vous. Quand vous serez ici, vous entrerez à l'Académie par la porte cochère ; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'année prochaine. Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité (3), & que vous tenez le fil des regnes précédens, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les Mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis XI n'avoient point été brûlés (4), j'aurois pu vous fournir quelque chose sur ce sujet.

---

un jour ensemble avec quelque chaleur au sujet d'un conte de galanterie qui couroit, & que le dernier s'efforçoit d'excuser ; un de leurs amis communs entra, & M. de Montesquieu se tournant subitement à lui : *Président*, lui dit-il, *voilà un Abbé qui croit qu'on ne f.... point.* (N'oublions pas que les notes de ce volume sont de M. l'Abbé de La Porte, auteur du *Voyageur François*, & éditeur des Lettres de Montesquieu.

(3) Le sujet proposé étoit l'état des Lettres en France sous le regne de Louis XI. Le conseil de M. de Montesquieu ayant été suivi, son correspondant remporta un troisieme prix à l'Académie. Nous ne connoissons pas cette dissertation, qui n'est point imprimée dans l'édition faite à Tournai des dissertations de cet auteur.

(4) A mesure qu'il composoit, il jetoit au feu les mémoires dont il avoit fait usage ; mais son secrétaire

Si vous remportez ce troisieme prix; vous n'aurez besoin de personne, & votre réception n'en sera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clérac, & à la Brede, où les voyages (5) & les Dames ne vous distrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carrière, & y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embrasse mille fois.

---

fit un sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal compris ce que M. de Montesquieu lui dit, de jeter au feu le brouillon de son histoire de Louis XI, dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jeta celle-ci au feu; & l'auteur ayant trouvé en se levant le brouillon sur sa table, crut que le secrétaire avoit oublié de le brûler, & le jeta aussi au feu; ce qui nous a privé de l'histoire d'un regne des plus intéressans de la monarchie Françoise, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'est point arrivé dans sa derniere maladie, comme l'a avancé M. Fréron dans ses feuilles périodiques, mais en l'année 1739 ou 1740, puisque M. de Montesquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé, à un de ses amis, à l'occasion de l'impression de l'histoire de Louis XI par M. Duclos, qui parut quelque temps après l'an 1740.

(5) Etant parti de Bordeaux, il profita de l'absence de M. de Montesquieu, pour parcourir en détail les provinces méridionales de France, d'une mer à l'autre, & jusqu'au centre des Pyrénées, pour y connoître les Savans, les Académies, les Bibliothèques, les Antiquités, les Ports de mer, les productions propres à chaque province, & l'état du commerce & des fabriques, ce dont il a conservé des mémoires très intéressans.

LETTRE XXV.

AU MÉME.

De Paris, le 28 Mars 1748.

TOUT ce que je puis vous dire, c'eſt que je pars au premier jour pour Bordeaux, & que là j'eſpere avoir le plaiſir de vous voir. Je ſais que je vous dois des remercimens pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'Infant Don Philippe, que vous me menez; mais comme les remercimens doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus pour former les expreſſions de mon compliment. Ce ne ſeront point deux aveugles comme vous & moi qui les formeront, mais mon Chaſſeur, qui eſt très habile, comme vous ſavez.

J'ai envoyé mon roman à M. le Nain, & je trouve fort extraordinaire que ce ſoit un Théologien qui ſoit le propagateur d'un ouvrage ſi frivole. Je vais auſſi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la Décadence des Romains au Prince Edouard, qui, en m'envoyant ſon manifeſte, me dit qu'il falloit de la correſpondance entre les auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires, car j'ai parlé de vous à Mad. la Comteſſe de Senectère, qui ſe dit fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mere, car ce n'eſt pas des meres dont vous vous ſouciez. Bien des complimens à Mad.

Mad. la Comteſſe de Pontac. Quoi que vous puiſſiez dire de ſa fille, je tiens pour la mere: je ne ſuis pas comme vous.

Dites à l'Abbé Venuti que j'ai parlé à l'Abbé de Saint-Cir, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de M. l'Evêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui faſſe tant de cas de ceux qui adminiſtrent la Religion, & ſi peu de ceux qui la prouvent (1).

Monſieur Lomélini m'a conté comme, pendant votre ſéjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (2), & un des plus illuſtres Sénateurs de cette République; je m'en ſuis beaucoup diverti. Ce n'eſt pas cette qualité ſans doute qui donnoit envie au maréchal de Belle-Isle de vous avoir ſur les bords du Var, c'eſt qu'il vous ſavoit bien d'un autre pays; & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter ſon invitation. Dieu ſait comment on auroit interprété ce voyage dans votre pays.

Je ſouhaite ardemment de vous trouver de retour à Bordeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me diſiez votre avis

---

(1) Ceci a rapport à la traduction Italienne du Poéme de la Religion, dont nous avons parlé dans une note précédente.

(2) Plaiſanterie fondée ſur ce que ce voyageur étant arrivé en Languedoc, préciſément dans le temps que les Autrichiens & les Piémontois avoient paſſé le Var, à la queſtion que quelq'un lui fit de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaiſantant: *De la République de Saint-Marin, qui n'a rien à déméler avec les Puiſſances belligérantes.* Cette réponſe avoit été priſe au ſérieux par quelques perſonnes, conjecturant bonnement qu'il étoit venu ſans doute en France pour négocier en faveur des intérêts de la République.

sur quelque chose qui me regarde personnellement. Mon fils ne veut point de la charge de Président à Mortier, que je comptois lui donner. Il ne me reste donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'est sur cette alternative que nous conférerons avant que je me décide; vous me direz ce que vous pensez, après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre; tâchez donc de ne vous pas faire attendre longtemps. Adieu.

LETTRE XXVI.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris, le 28 Mars 1748.

J'AI reçu, Monseigneur, non-seulement avec du plaisir, mais avec de la joie votre lettre, par la voie de M. le Prince de Craon. Comme vous ne me parlez point du tout de votre santé, & que vous écrivez, cela me fait penser qu'elle est bonne, & c'est un grand bien pour moi. M. Gendron (1) n'est pas mort, & je compte

(1) Ancien Médecin de M. le Régent, & le meilleur Oculiste qu'il y eût en France. Il s'étoit retiré à Auteuil dans la maison de M. Despréaux son ami, qu'il avoit achetée après sa mort. C'est par allusion à ces deux hôtes, que M. de Montesquieu se promenant un jour avec M. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, sur la porte:

Apollon dans ces lieux, prêt à nous secourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0094
DFG

que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite canne, très modeste admirateur des Jésuites & des Médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, & nous aurions perdu beaucoup vous & moi. Il commence toujours avec moi ses conversations par ces mots : *Avez-vous des nouvelles de M. Cerati ?* L'Abbé de Guasco est de retour de son voyage de Languedoc ou de Provence ; vous l'avez vu un homme de bien ; il s'est perdu, comme David & Salomon. Le Prince de Wirtemberg m'a dit qu'il avoit vingt & une femme sur son compte ; il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt & une qu'une, & il pourroit bien avoir raison. Au milieu de sa galanterie vagabonde, il ne laisse pas de remporter des prix à l'Académie de Paris ; il a gagné le prix de l'année passée, & il vient de gagner celui de cette année.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours, & passer quatre ou cinq mois dans ma Procince, & je menerai l'Abbé de Guasco à la Brède (2) faire pénitence de ses déréglemens.

M. de Voltaire avoit fait quatre vers sur le même sujet. Ce Médecin n'exerçoit plus sa profession que pour quelques amis ; il n'aimoit pas de parler de médecine, & il avoit une très médiocre idée des médecins en général. Il vivoit d'une honnête rente viagere qu'il s'étoit faite ; faisant beaucoup d'aumônes aux pauvres, aux malades indigens qu'il voyoit tous les jours, & aux persécutés pour cause de Jansénisme.

(2) Il étoit allé à Bordeaux pour y passer un hiver, & la compagnie de M. de Montesquieu l'y retint trois ans, l'un & l'autre s'occupant beaucoup à l'étude, & s'amusant à l'agriculture.

Madame (3) Geofrin a toujours très bonne compagnie chez elle, & elle voudroit bien fort que vous augmentassiez le cercle, & moi aussi. Vous me feriez un grand plaisir, si vous vouliez faire un peu ma cour à M. le Prince de Craon, & lui dire combien je serois content de la fortune, si elle m'avoit par hasard, dans quelque moment de ma vie, approché de lui. En attendant, je fais ma cour à un homme qui le représentera bien, c'est M. le Prince de Beauveau; soyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de savoir deviner les gens qui iront à la gloire, & je ne me suis pas beaucoup trompé.

---

(3) Femme de M. Geofrin, entrepreneur des glaces, qui, par le caractere de son esprit & par l'état de sa fortune, est parvenue à attirer chez elle une société de beaux-esprits, de gens de lettres & d'artistes, auxquels elle donne à diner deux fois par semaine, se rendant par-là une maniere de Dictateur de l'esprit, des talens, du mérite & de la bonne compagnie. Sa maison est aussi le rendez-vous de plusieurs Seigneurs & Dames, qui s'arrangent pour aller souper chez elle. La société que l'on trouve dans cette maison, fait que les étrangers cherchent à y être introduits. La maitresse du logis ne néglige pas d'attirer ceux qui peuvent lui donner du relief. Elle est très officieuse pour ceux qui lui conviennent, & sans miséricorde pour ceux qui ne lui plaisent pas. Elle dit qu'elle tient toujours sur sa table une aune pour mesurer ceux qui se présentent chez elle pour la premiere fois; & c'est par cette aune qu'elle juge, dit-elle, à l'œil, s'ils peuvent devenir des meubles qui conviennent à sa maison. On prétend néanmoins que cette aune est quelquefois fautive. Tout cela lui a mérité de jouer un rôle dans la comédie des Philosophes, dont on dit qu'elle n'a pas été fort flattée.

A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret. On l'imprime dans les pays étrangers; je continue à vous dire ceci dans un grand secret. Il aura deux volumes *in-quarto*, dont il y en a un d'imprimé, mais on ne le débitera que lorsque l'autre sera fait; sitôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine & des révolutions de nos lois civiles de France. Cela formera trois heures de lecture, mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les lois Féodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matiere la plus obscure que nous ayons, qui est pourtant une magnifique matiere. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la derniere main à ces deux livres, sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami M. Hein me fait de venir passer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son François, que par la longueur de ses détails; il vient me demander de vos nouvelles; il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que M. le Dran a beaucoup de peine à vaincre, & il ne me paroit guere plus content du Stadhauder. Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié, & de ne pas oublier celui qui vous aime & vous respecte.



LETTRE XXVII.

AU PRINCE CHARLES EDOUARD (1).

MONSEIGNEUR, j'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la liberté que j'ai prise de vous faire part de mon ouvrage; mais à qui présenter les héros Romains, qu'à celui qui les fait revivre [2]; J'ai l'honneur d'être avec un respect infini.

LETTRE XXVIII.

AU GRAND PRIEUR SOLAR,

AMBASSADEUR DE MALTE, A ROME.

Le 7 Mars, 1749.

MONSIEUR, mon illustre Commandeur, votre lettre a mis la paix dans mon ame, qui étoit embarbouillée d'une infinité de petites affaires que j'ai ici. Si j'étois à Rome avec vous, je n'aurois que des plaisirs & des douceurs, & je mettrois même au nombre des douceurs toutes

(1) Cette lettre s'est trouvée en Italie, entre les mains d'un des correspondans de M. de Montesquieu.

(2) Par les avantages que ce Prince avoit remportés contre l'armée Angloise dans son expédition d'Ecosse.

les persécutions que vous me feriez. Je vous assure bien que, si le destin me fait entreprendre de nouveaux voyages, j'irai à Rome, je vous sommerai de votre parole, & je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome *antica e Moderna* m'a toujours enchanté. Eh! quel plaisir que celui de trouver ses amis dans Rome! Je vous dirai que le Marquis de Breil s'est souvenu de moi: il s'est trouvé à Nice, avec M. de Serrilly, ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous savez que j'adore. Je lui mande que, si j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome; & si j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome que Paris. Mais comme Rome est toute extérieure, on sent continuellement des privations, lorsqu'on n'a pas des yeux. Le départ de M. de Mirepoix & de M. le Duc de Richemond est retardé. On a dit à Paris, que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, si on ne lui en envoyoit un: ce n'est pas cela; la haute naissance de M. de Mirepoix le dispense du titre (1), & le feu Empereur Charles VI, qui avoit pour Ambassadeur M. le Prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur M. de Mirepoix. La vraie raison est que le Duc de Richemond n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner de son ambassade; de plus, la Duchesse de Richemond est malade, & le Duc

(1) Il étoit alors Comte, & fut fait Duc & Pair après son ambassade d'Angleterre.

qui l'adore, ne voudroit pas la quitter, & passer la mer sans elle. Nos négocians disent ici que les négociations entre l'Espagne & l'Angleterre vont fort mal; on n'est pas même convenu du point principal qui occasionna la guerre, je veux dire la maniere de commercer en Amérique, & les 90000 liv. sterling pour le dédommagement des prises faites. De plus, on dit qu'en Espagne on fait aux vaisseaux Anglois nouvellement arrivés, difficultés sur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles par un homme de province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisations & en congrégations. Le commerce de Bordeaux se rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Isles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce. Je suis bien aise que vous soyez content de l'esprit des lois. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-dessus, flatteroient ma vanité, les vôtres augmenteroient mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme dont les jugemens sont toujours justes (2), & jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau & grand; je dois bien craindre qu'il n'ait été beaucoup plus grand que moi: je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au sortir du collège, on me mit

(2) J'ai appris à Turin, que, lorsque celui-ci eut lu, pour la premiere fois, l'Esprit des Lois, il dit: *Voilà un livre qui opérera une révolution dans les esprits en France.* C'est une des preuves que ses jugemens étoient justes.

dans

dans les mains des livres de Droit, j'en cherchai l'esprit, j'ai travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes, ils sont très simples; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi; mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer: je vais me reposer, je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome M. le Duc de Nivernois; il avoit autrefois de la bonté pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable: ce qui doit me piquer, c'est que j'ai perdu auprès de lui, à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. M. le Duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite & de talent, c'est M. de la Bruiere; je lui dois un remerciment (3). Si vous le voyez chez M. le Duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

Vous voyez bien qu'il n'est point question de V. E. & que vous n'aurez point à me dire: *Que diable, avec V. E.* J'ai l'honneur de vous embrasser mille fois.

---

(3) Il est auteur de la vie de Charlemagne. Il mourut en 1755 de la petite-vérole à Rome, où il étoit chargé des affaires de France, & fut extrêmement regretté de tout le monde.

LETTRE XXIX.

A L'ABBÉ C. DE GUASCO.

A PARIS.

De Bordeaux, le 2 Juillet 1749.

POUR vous prouver, illuſtre Abbé, combien vous avez eu tort de me quitter, & combien peu je puis être ſans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris; car, depuis que vous êtes parti, il me ſemble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécille de n'avoir point été voir l'Archevêque (1), puiſque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit peut-être la ſeule perſonne que vous aviez à voir, & il vous auroit très bien reçu. Vous auriez auſſi dû faire un demi-tour à gauche à Verret, M. & Mad. d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux que votre Abbaye de Marmoutier, où vous n'aurez vu que des choſes gothiques & de vieilles paperaſſes qui vous gâtent les yeux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un Banquier a raiſon de ſe figurer qu'un homme qui s'adreſſe à lui pour chercher des Académies, parle de celles de

(1) M. de Raſtignac, un des plus illuſtres Prélats de France de ſon temps.

jeu, & non d'Académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le Curé voit en ſonge ſon clocher, & ſa ſervante y voit la culotte. Je ſavois bien que vous aviez fais vos preuves de coureur, mais je n'aurois pas cru que vous puſſiez faire celle de courrier. M. Stuart dit que vous l'avez mis ſur les dents. Quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaiſe avec vous; car on ne remonte pas les rivieres comme on les deſcend. J'eſpere que vous ne vous preſſierez pas de partir pour l'Angleterre; il ſeroit bien mal à vous de ne pas attendre quelqu'un qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte être à Paris vers le dix-ſept; vous avez le temps, comme vous voyez, de vous tranſporter rue des Roſiers; car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXX.

BILLET AU MÊME.

De Paris, à ſon logis, en 1749.

Monsieur d'Eſtouteville (1), mon cher Abbé, me perſécute pour que je vous engage

(1) Le comte Colbert d'Eſtouteville, petit-fils du grand Colbert, homme d'eſprit, mais tourné à la ſingularité, conçut le projet de traduire le *Dante* en françois; il avoit depuis long-temps exécuté ce projet par

de lui accorder une heure fixe tous les soirs ; pour achever la lecture & la correction de sa traduction de *Dante*. Il promet s'en rapporter à vous, pour tous les changemens (2) que vous jugerez à propos qu'il fasse, & il ne vous demande grace que pour sa préface (3) ; vous savez qu'il a son style particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux Ministres [4]. Marquez-moi ce que je dois lui ré-

---

une traduction en prose, sur laquelle il se réservoit de consulter quelqu'Italien ; cette traduction n'a pas été imprimée.

(2) Ce Traducteur avoit inséré beaucoup de pensées & de choses tirées des commentaires de ce poëte dans le texte qu'il traduisit, & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire ; ce qui avoit fait abandonner cette lecture.

(3) Elle est fort singuliere & fort courte, il dit que dans son enfance sa Mie lui a souvent parlé de Paradis, d'Enfer & de Purgatoire, sans lui en donner aucune idée ; qu'avancé en âge, ses précepteurs lui ont souvent répété les mêmes choses sans l'éclairer davantage ; que dans l'âge mûr, il a consulté différens Théologiens, & qu'ils l'ont laissé dans la même obscurité ; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier Poëte de cette nation étoit le seul qui l'eût satisfait sur la nature de ces trois demeures dans l'autre monde : ce qui l'avoit déterminé de le traduire en françois pour être utile à ses concitoyens.

[4] Il demandoit un jour quelque chose à M. de Chauvelin, alors Garde des Sceaux, touchant le procès qu'il avoit pour le duché d'Estouteville qu'on lui contestoit ; ce Ministre s'étoit servi de ces termes en lui parlant : *Monsieur, je dois vous dire que ni le Roi, ni M. le Cardinal, ni moi, n'y consentirons jamais.* A quoi M. d'Estouteville répliqua sur le champ : *Ma foi, Monsieur, voilà deux beaux pendans que vous donnez au Roi, M. le Cardinal & vous. Je suis fils & pe-*

pondre; il viendra chez vous tous les soirs, jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bon soir.

LETTRE XXXI.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris, le 11 *Novembre* 1749.

J'ai trouvé en passant à la campagne, MM. de Saint-Palais, qui m'ont parlé de Monseig. Cerati; je les ai perpétuellement interrogés sur Monseig. Cerati. Quelque chose me déplaisoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien; j'en rends graces à l'air de Rome, & je m'en félicite avec tous vos amis. M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui seront suivis de douze autres; les trois premiers contiennent des idées générales, les douze autres contiendront une description des curiosités du Jardin du Roi. M. de Buffon a, parmi les Savans de ce pays ci, un très grand nombre d'ennemis, & la voix prépondérante des Savans emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps; pour moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité & modestie la décision des Savans

---

tit fils de Ministres; mais si mon pere ou mon grand-pere eussent tenu un pareil propos, on les eût mis aux petites maisons; & il se retira.

étrangers. Je n'ai pourtant vu perſonne à qui je n'aye entendu dire qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire. M. de Maupertuis, qui a cru toute ſa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un petit écrit ſur le bonheur. C'eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, & on y trouve du raiſonnement & des graces. Quant à mon livre de l'eſprit des lois, j'entends quelques frêlons qui bourdonnent autour de moi; mais ſi les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me ſuffit. Ce que vous m'en dites me fait un plaiſir infini. Il eſt bien agréable d'être approuvé des perſonnes que l'on aime. Agréez, je vous prie, Monſeigneur, mes ſentimens les plus reſpectueux.

LETTRE XXXII.

A L'ABBÉ VENUTI.

De Paris, le 17 Janvier 1750.

Je dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont M. le Marquis de Venuti (1) m'a fait préſent. Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il eſt chez mon Relieur, mais je ne doute pas qu'il ne ſoit digne du nom qu'il porte. Je vous ſouhaite une très bonne année, & ſi vous n'êtes pas à Bordeaux quand j'y reviendrai,

(1) C'étoit le premier ouvrage qui ait été fait ſur les découvertes d'Herculanum.

je ſerai bien faché, & je croirai que l'Académie (2) aura perdu ſon eſprit & ſon ſavoir. Faites bien mes complimens très humbles à la Comteſſe; je lui demande la permiſſion de l'embraſſer, & je vous embraſſe auſſi, vous, qui n'êtes pas ſi aimable.

LETTRE XXXIII.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

A LONDRES.

De Paris, le 12 Mars 1750.

J'AVOIS déja appris par Milord Albermale, mon cher Comte, que vous ne vous étiez point noyé en traverſant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous ſerez toujours plus content de vos liaiſons avec le Duc de Richemont, Milord Cheſterfield & Milord Grand-Ville. Je ſuis ſûr que de leur côté, ils chercheront de vous voir, le plus qu'ils pourront. Parlez-leur beaucoup de moi, mais je n'exige point que vous *toſtiez* ſi ſouvent, quand vous dînerez chez le Duc de Richemont. Dites à Milord Cheſterfield que rien ne me flatte tant que ſon approbation; mais que, puiſqu'il me lit pour la troiſieme fois, il ne ſera que

[2] C'étoit des Académiciens de Bordeaux, celui qui fourniſſoit plus fréquemment des mémoires.

plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger & à rectifier dans mon ouvrage ; rien ne m'instruiroit mieux que ſes obſervations & ſa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le Roi, & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit ſur l'Angleterre ! Moi je ne ſuis pas ſûr de ſi hauts ſuffrages, & les Rois ſeront peut-être les derniers qui me liront ; peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je ſais cependant qu'il en eſt un dans le monde, qui m'a lu, & Mr. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choſes, où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu que je parierois bien que je mettrois le doigt ſur ces choſes. Je vous dirai auſſi que le Duc de Savoie a commencé une ſeconde lecture de mon livre. Je ſuis très flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois, & je me flatte que le traducteur de l'Eſprit des Lois me rendra auſſi bien que le traducteur des Lettres Perſanes. Vous avez bien fait, malgré le conſeil de Mlle. Pit, de rendre les lettres de recommandation de Milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles de parti ; on ſait bien qu'un étranger n'en prend aucun & voit tout le monde. Je ne ſuis point ſurpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris, & ſuis ſûr que plus vous reſterez à Londres, plus vous en recevrez ; mais j'eſpere que les amitiés des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête deſquels vous ſavez que je ſuis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, j'aurai ſoin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre les hommes ſont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puiſque le Prince de Galles me fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi, ſi

l'occasion se présente, je vous prie de me mettre à ses pieds. Je vous embrasse.

LETTRE XXXIV.

A L'ABBÉ VENUTI,

A BORDEAUX.

De Paris, ce 18 Mai 1750.

Je suis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie (1), & encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on a pas pensé à manquer à la considération qui vous est due si légitimement. Je souhaite bien que vous ayez satisfaction dans votre voyage d'Italie, & je souhaiterois bien qu'après ce temps de pélérinage; vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, & telle que votre mérite per-

(1) M. l'Abbé Venuti, après s'être retiré de l'Abbaye de Clérac, avoit fixé son séjour à Bordeaux, attaché à l'Académie des Sciences & belles-Lettres de cette ville; mais l'Empereur l'ayant nommé Prévôt de Livourne, il fut obligé d'en partir, & son départ fut regardé comme une grande perte pour l'Académie. Pendant son séjour à Livourne, il a continué d'enrichir la république des lettres de différentes bonnes dissertations; le mauvais état de sa santé vient de l'obliger de renoncer à sa place, pour se retirer à Cortone dans sa famille.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0109
DFG

sonnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le Président Barbot, qui la garde comme des livres Sibyllins, j'en ferai usage ici à votre profit, mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes complimens à notre Comtesse & à Mad. Duplessis (2). Si vous faites votre voyage entierement par terre, vous verrez à Turin le Commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu, mon cher Abbé, conservez-moi de l'amitié, & croyez qu'en quelque lieu du monde que je sois, vous aurez un ami fidèle.

LETTRE XXXV.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris, ce 23 Octobre 1750.

Je vous supplie, Monseigneur, d'agréer que j'aye l'honneur de vous recommander M. Forthis, Professeur à l'Université d'Edimbourg, qui est extrêmement recommandable par son savoir & ses beaux ouvrages, entr'autres celui qu'il a donné sur l'éducation. M. le Professeur a beaucoup de bonté pour moi, & m'honore de son amitié; ainsi, je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connoître cet habile homme à l'Abbé Nic-

(2) Dame de Bordeaux, qui aimoit les lettres, & surtout l'histoire naturelle, dont elle rassembloit une collection.

colini que j'embraſſe. Nous avons perdu cet excellent homme M. Gendron, j'en ſuis très affligé, & je ſuis ſûr que vous le ſerez auſſi; c'étoit une bonne tête phyſique & morale; & je me ſouviens que nous trouvions qu'il en ſortoit de très bonnes choſes. Je vous ſupplie de m'aimer, s'il ſe peut, autant que je vous aime, & s'il ſe peut autant que je vous honore & que je vous admire. Notre ami l'Abbé de Guaſco, devenu célebre voyageur, eſt dans ma chambre, & me charge de vous faire mille complimens; il arrive d'Angleterre.

LETTRE XXXVI.

A L'ABBÉ VENUTI.

De Paris, ce 30 Octobre 1750.

Mon cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place diſtinguée que vous m'avez donnée dans votre *Triomphe* (1); vous êtes Pé-

(1) L'ouvrage de M. l'Abbé Venuti, dont parle M. de Monteſquieu, eſt intitulé: Il trionfo letterario della Francia, *le Triomphe littéraire de la France.* Rappellé dans ſa patrie, M. l'Abbé Venuti craignit qu'on ne l'accuſât d'ingratitude, ſi en quittant la France, il ne laiſſoit aucun monument de ſa reconnoiſſance pour tous les agrémens qu'il y avoit trouvés, & de ſon admiration pour les grands génies qu'elle renferme dans ſon ſein; c'eſt dans cette vue qu'il a compoſé ſon poëme en pluſieurs chants, où il donne des éloges auxquels l'amitié a

trarque, & moi pas grand'chose. M. Tercier (2) m'a écrit pour me prier de vous remercier de sa part de l'exemplaire que je lui ai envoyé, & de vous dire que M. de Puysieux avoit reçu le sien avec toute sorte de satisfaction. Comme il n'en est venu ici que très peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le succès de l'ouvrage; mais j'en ai ouï dire du bien, & il me paroît que c'est de la belle poésie.

. . . . . *Et te fecêre Poetam*
Pyerides. . . . . . .

Je ne puis pas m'accoutumer, mon cher Abbé, à penser que vous n'êtes plus à Bordeaux; vous y avez laissé bien des amis qui vous regrettent beaucoup, je vous assure que je suis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelquefois; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huard, & du recueil de vos dissertations. Vous vous mettez

---

bien autant de part que le vrai mérite. Quoi qu'il en soit, on ne refuse point de souscrire à ce qu'il dit de M. de Montesquieu. „ Si une ame aussi grande, „ dit-il, se fût trouvée dans le Sénat Latin, la „ liberté Romaine vivroit encore, à la honte des „ tyrans. Son nom surpassera la durée du Roc Tarpéien; & sa gloire ne périra point, tant que „ Thémis dictera ses oracles sur les bancs Frau„ çois, & que les Dieux conserveront à l'homme „ le don de la pensé.„ Tel est le sens du compliment que M. l'Abbé Venuti a fait à M. de Montesquieu, dans son poëme Italien, & dont M. de Montesquieu le remercie dans cette lettre.

(2) L'un des premiers commis du bureau des affaires étrangeres, & fort savant Académicien de Paris, le même qui essuya depuis tant de mortifications pour avoir, en qualité de censeur royal, donné son approbation pour l'impression du livre *de l'Esprit*.

très fort à la raison, & il doit sentir votre générosité. Je verrai M. de la Curne ; je ferai parler à l'Abbé le Bœuf, & s'il n'est point un bœuf, il verra qu'il y a très peu à corriger à votre dissertation. Le Président Barbot (3) devroit bien vous trouver la dissertation perdue, comme une épingle, dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à Mad. de Pontac, en faisant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, & d'avoir si mal fait les affaires de l'Académie (4). Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux dissertations que j'ai. Adieu, mon cher Abbé, je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

---

(3) Secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux, homme d'un esprit très aimable, & d'une vaste littérature, mais très irrésolu, lorsqu'il s'agit de travailler & de publier quelque chose ; ce qui fait que les mémoires de cette Académie sont fort arriérés, & que nous sommes privés d'excellens morceaux de cet Ecrivain, qui sont enfouis dans son vaste cabinet.

(4) Il entend parler des affaires littéraires, parce que ce Secrétaire de l'Académie n'avoit jamais voulu se donner la peine de rédiger ses mémoires, & en faire part au Public.

LETTRE XXXVII.

A M. L'ABBÉ VENUTI.

A BORDEAUX.

De Paris.

IL ne faut point vous flatter, mon cher Abbé, que l'Abbé de Guaſco vous écrive de ſa main triomphante ; mais ſi vous étiez Ex-Miniſtre des affaires étrangeres, il iroit dîner chez vous pour vous conſoler (1). Le pauvre homme promene ſon œil ſur toutes les brochures, prodigue ſon mauvais eſtomac pour toutes les invitations de dîner d'Ambaſſadeurs, & ruine ſa poitrine au ſervice de ſon Cantimir (2), & de Clément V, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve ſon Cantimir très froid ; mais c'eſt la faute de feu ſon Excellence.

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre ; il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brede. J'écris une lettre de félici-

---

[1] M. le Marquis d'Argenſon, ci-devant Miniſtre des affaires étrangeres, après ſa démiſſion, donnoit à dîner à ſes confreres, tous les jours d'aſſemblée d'Académie, ſe dédommageant ainſi de ſon déſœuvrement, avec les gens de lettres ; & M. l'Abbé de Guaſco, qui venoit d'être reçu à l'Académie, avoit été admis au nombre des convives.

[2] M. l'Abbé de Guaſco a traduit les Satyres du Prince Cantimir, Ambaſſadeur de Ruſſie à la Cour de France.

tation au Président de la Lane, sur sa réception à l'Académie Bonardi. Le Président de cette Académie, qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a fait depuis son retour chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie (3) des dîneurs, m'a dit qu'il adressoit sa premiere lettre à notre nouvel associé; & je pense que vous trouverez que cela est dans les regles. Je vois que notre Académie se change en société de Francs-Maçons, excepté qu'on n'y boit, ni qu'on n'y chante; mais on y bâtit; & M. de Tourny est notre Roi Hiram, qui nous fournira les ouvriers; mais je doute qu'il nous fournisse les cedres.

Je crois que le Prince de Craon est actuellement à Vienne; mais il va arriver en Lorraine; & si vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l'*Esprit des Lois*. M. le Duc de Nivernois en écrivit, il y a trois semaines, à M. de Forqualquier, d'une maniere que je ne saurois vous répéter sans rougir; il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il mande que, dès qu'il parut à Turin, le Roi de Sardaigne le lut, il ne m'est pas

---

[3] Plaisanterie qui fait allusion à l'étude particuliere qu'un Gentilhomme de Languedoc a faite de la généalogie de toutes les familles, & qui fait le sujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de lettres. L'Abbé Bonardi, dans sa tournée, avoit été visiter ce Gentilhomme dans son château, & s'étoit fort enrichi d'érudition généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à son retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriser M. de Montesquieu, ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faisoit perdre des heures précieuses.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0115
DFG

non plus permis de répéter ce qu'il en dit; je vous dirai ſeulement le fait: c'eſt qu'il le donna pour le lire à ſon fils, le Duc de Savoie, qui l'a lu deux fois; le Marquis de Breile me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute ſa vie. Il y a bien de la fatuité à moi de vous mander ceci; mais comme c'eſt un fait public il vaut autant que je le diſe qu'un autre; & vous concevez bien que je dois aveuglément approuver le jugement des Princes d'Italie. Le Marquis de Breile me mande que S. A. R. le Duc de Savoie a un génie prodigieux, une conception, un bon ſens admirable.

Huart Libraire voudroit fort avoir la traduction en vers latins du Docteur Clanſy (4) du commencement du Temple de Gnide, pour en faire un corps avec la traduction Italienne (5) & l'original; voyez lequel des deux vous pourriez faire, ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'Académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois enſuite.

A propos, le portrait [6] de Mad. de Mire-

---

[4] Savant Anglois, entiérement aveugle; excellent poëte Latin, qui, pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Temple de Gnide en vers latins, mais dont il ne donna que le premier chant.

[5] Ouvrage de M. l'Abbé Venuti. Le Temple de Gnide de M. de Monteſquieu vient d'être traduit encore une fois en Italien par M. Veſpaſiano, & imprimé à Paris, chez Prault, quai de Conti, avec l'original à côté de la verſion Italienne.

[6] Il ne m'a pas été poſſible de trouver en Italie ce portrait en vers, fait par M. de Monteſquieu, qui ne ſe piquoit pas d'être poëte; mais je ne doute pas que la traduction Italienne, faite par M. l'Abbé de Venuti,

poix

poix a fait à Paris & à Versailles une très grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la ville de Bordeaux ; car j'avois détaché l'Abbé de Guasco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'esprit de tous les esprits, vous devriez le traduire, & j'enverrois votre traduction à Mad. de Mirepoix à Londres. Je n'en ai point de copie ; mais le Président Barbot l'a, ou bien M. Dupin ; vous savez que tout ceci est un badinage qui fut fait à Luneville, pour amuser une minute le Roi de Pologne.

J'oublois de vous dire que tout est compensé dans ce monde ; je vous ai parlé des jugemens de l'Italie sur l'*Esprit des Lois* ; il va paroître à Paris une ample critique faite par M. Dupin, Fermier-général ; ainsi me voilà cité au Tribunal de la Maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trévoux. Adieu mon cher Abbé ; voilà une Epitre à la Bonardi (7) ; je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

Ne soyez point la dupe de la traduction ; car si l'esprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart-d'heure.

---

que j'en donnerai à la fin de cette collection, ne fasse bien juger de l'original qui doit se trouver en France.

(7) On a déja parlé dans une autre note de cet Ecrivain fort versé dans l'histoire de la littérature moderne de France, mais fort prolixe dans ses écrits & dans ses lettres ; il est mort en laissant quantité de manuscrits sur les auteurs anonymes & pseudonymes.

*

LETTRE XXXVIII.

A L'ABBE COMTE DE GUASCO.

De Paris, le 5 Décembre 1750.

Mon cher Abbé, il eſt bon d'avoir l'eſprit bien fait; mais il ne faut pas être la dupe de l'eſprit des autres. M. l'Intendant peut dire ce qui lui plaît; il ne ſauroit ſe juſtifier d'avoir manqué de parole à l'Académie, & de l'avoir induite en erreur par de fauſſes promeſſes. Je ne ſuis pas ſurpris que, ſentant ſes torts, il cherche à ſe juſtifier; mais vous, qui avez été témoin de tout, ne devez point vous laiſſer ſurprendre par des excuſes qui ne valent pas mieux que ſes promeſſes. Je me trouve trop bien de lui avoir rendu ſon amitié, pour en vouloir encore. A quoi bon l'amitié d'un homme en place, qui eſt toujours dans la méfiance; qui ne trouve juſte que ce qui eſt dans ſon ſyſtême; qui ne ſait jamais faire le plus petit plaiſir, ni rendre aucun ſervice? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander, ni pour les autres, ni pour moi; car je ſerai délivré par-là de bien des importunités:

Dulcis inexpertis cultura potentis amici:
Expertus metui.

Il faut éviter une coquette qui n'eſt que coquette, & ne donne que de fauſſes eſpérances. Voilà mon dernier mot. Je me flatte que notre

Ducheſſe entrera dans mes raiſons; ſon francaleu n'en ira ni plus ni moins.

Je ſuis très flatté du ſouvenir de M. l'Abbé Oliva [1]. Je me rappelle toujours avec délices les momens que je paſſai dans la ſociété littéraire de cet Italien éclairé, qui a ſu s'élever audeſſus des préjugés de ſa nation. Il ne fallut pas moins que le deſpotiſme, & les tracaſſeries d'un pere Tournemine, pour me faire quitter une ſociété dont j'aurois voulu profiter. C'eſt une vraie perte pour les gens de Lettres, que la diſſolution de ces ſortes de petites Académies libres; & il eſt fâcheux pour vous que celle du Pere Deſmolets [2] ſoit auſſi culbutée. J'exige

---

(1) Bibliothécaire du Cardinal de Rohan à l'hôtel de Soubiſe, chez qui s'aſſembloient, un jour de la ſemaine, pluſieurs gens de lettres, pour converſer ſur des ſujets littéraires. M. de Monteſquieu, dans le premier voyage qu'il fit à Paris, fréquentoit cette ſociété; mais trouvant que le P. Tournemine y vouloit dominer, & obliger tout le monde à ſe plier à ſes opinions, s'en retira peu-à-peu, & n'en cacha pas la raiſon. Depuis lors, le P. Tournemine commença à lui faire des tracaſſeries dans l'eſprit du Cardinal de Fleury, au ſujet des *Lettres Perſanes*. On a entendu conter à M. de Monteſquieu, que, pour s'en venger, il ne fit jamais autre choſe que de demander à ceux qui lui parloient: Qui eſt-ce que le P. Tournemine? je n'en ai jamais entendu parler: ce qui piquoit beaucoup ce Jéſuite, qui aimoit paſſionnément la célébrité.

(2) On a pluſieurs volumes de fort bons mémoires littéraires, lus dans cette ſociété, recueillis par ce Bibliothécaire de l'Oratoire, chez qui s'aſſembloient ceux qui en ſont les auteurs. Les Jéſuites, ennemis des PP. de l'Oratoire, ayant peint ces aſſemblées, quoique ſimplement littéraires, comme dangereuſes, à cauſe des diſputes théologiques du temps, elles ſu-

que vous m'écriviez encore avant votre départ pour Turin ; & je vous somme d'une lettre dès que vous y serez arrivé. Adieu.

LETTRE XXXIX.

A L'ABBÉ C. DE GUASCO.

De la Brede, ce 9 Novembre 1751.

J'AI reçu, Monsieur le Comte, à la Brede où je suis & où je voudrois bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. M. le marquis de Saint-Germain (1), qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déjà appris la maniere distinguée dont vous avoit été reçu à votre Cour, & la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un Roi réparer les torts que son Ministre a fait essuyer, & je vois avec joie qu'avec le temps le mérite est toujours reconnu par les Princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux mêmes. Les bons offices que M. le Marquis de S. Germain vous a rendus par ses lettres, augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes complimens sur l'investiture (2) de vo-

rent dissoutes, non sans un préjudice réel pour le progrès de la littérature.

(1) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

(2) En Piémont, par les constitutions du pays, les Ecclésiastiques ne peuvent point posséder de fiefs, ni

tre Comté, & si j'avois appris que vous aviez été investi d'une abbaye, ma satisfaction seroit aussi complette qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter; vous savez que nous vous rendrons justice en France, & que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de Cour; permettez moi de me reposer à cet égard sur la maxime, qu'on n'est pas prophete dans sa patrie.

J'ai eu ici Milord Hide (3), qui est allé de Paris à Verret chez notre Ducheſſe, de-là à Richelieu chez M. le Maréchal, de-là à Bordeaux & à la Brede, de-là à Aiguillon, où M. le Duc a mandé qu'on lui fit les honneurs de son château; de sorte qu'il trouve par-tout les empressemens qui sont dûs à sa naissance, & ceux qui sont dûs à son mérite personnel. Milord Hide vous aime beaucoup, & auroit bien voulu aussi vous trouver à la Brede.

---

en prendre le titre. Les deux freres étant exposés aux périls de la guerre, il pouvoit arriver que, venant à manquer, le fief qui donne le titre à leur maison, retombât à la Couronne, ou dans une maison étrangere. D'ailleurs, comme il étoit établi en Allemagne, où les Ecclésiastiques ne sont pas sujets à la même loi, il demanda au Roi de l'investir aussi lui-même de ce fief, grace que le Roi lui accorda par une patente particuliere, avec le titre, juriſdiction & prérogatives du comté de sa maison, dérogeant à cet effet à l'article des constitutions sur ce sujet.

(3) Ou de Cornbury, dernier descendent du célèbre Chancelier Hide, fort aimé en France, où il demeuroit depuis quelques années, & où il mourut de consomption, très regretté de tous ceux qui connoissoient son excellent caractere & son esprit.

Vous avez touché la vanité qui se réveille dans mon cœur dans l'endroit le plus sensible, lorsque vous m'avez dit que S. A. R. avoit la bonté de se ressouvenir de moi. Présentez, je vous prie, mes adorations à ce grand Prince; ses vertus & ses belles qualités forment pour moi un spectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe est si mêlée, & il y a une telle communication de ses parties, qu'il est vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une, fait encore la félicité de l'autre; de sorte que le bonheur va de proche en proche, & quant je fais des châteaux en Espagne, il me semble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable Prince. Dites au marquis de Breil & à M. le grand Prieur, que, tant que je vivrai, je serai à eux. La première idée qui me vint lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenue. Mad. de Saint-Maur me demande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (4) où après avoir graté huit jours la terre, vous avez trouvé une sauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cents lieues pour trouver une sauterelle! vous êtes tous des charlatans, Messieurs les Antiquaires. Je n'ai point de nouvelles, ni de lettres de l'Abbé Venuti depuis son départ de Bordeaux, il avoit quelques bontés pour moi avant que d'être prêtre & prévot. Mandez-moi si vous re-

(4) Ancienne ville d'Industria, dont on a découvert des ruines près des bords du Pò en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup de richesses antiques; les morceaux les plus précieux qu'on ait trouvés, sont un beau trépied de bronze, quelques médailles & quelques inscriptions.

tournerez à Paris ; pour moi je passerai ici l'hiver & une partie du printemps. La province est ruinée, & dans ce cas tout le monde a besoin d'être chez soi. On me mande qu'à Paris le luxe est affreux ; nous avons perdu ici le nôtre, & nous n'avons pas perdu grand'chose. Si vous voyiez l'état où est à présent la Brede, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, & les changemens que j'ai faits ont tout développé ; c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. Adieu, mon ami, je vous salue & embrasse mille fois.

LETTRE XL.

AU MÊME.

De Paris à Fontainebleau.

Ce que vous me mandez par votre billet d'hier, ne sauroit me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait. Depuis le futile de la Porte (1) jusqu'au pesant Dupin (2), je ne vois rien qui ait assez de poids pour mériter que je

(1) L'Abbé de la Porte fut le premier qui osa critiquer l'esprit des Lois dans ses feuilles périodiques. On disoit dans le public qu'il y avoit été induit par M. Dupin, Fermier-Général, qui commençoit à escarmoucher par des troupes légeres, envoyées en avant.

(2) Ce Fermier-Général fit ensuite imprimer à ses frais une critique presque aussi étendue que l'Esprit des Lois qu'il distribua à ses connoissances, à condition de ne point la prêter. On ne manqua cependant

réponde aux critiques : il me semble même que le public me venge assez, & par le mépris de celles du premier, & par l'indignation contre celles du second. Par le détail que vous me ferez à votre retour, de ce que vous avez entendu des deux Conseillers au Parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclaircissemens sur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le Nouvelliste Ecclésiastique, dont les déclamations & les fureurs ne devroient jamais faire impression sur les bons esprits. A l'égard du plan que le petit Ministre de Wirtemberg voudroit que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d'*Esprit des Lois*, répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, & non pas le sien.

Adieu.

---

pas de faire tomber un exemplaire de cette critique entre les mains de M. de Montesquieu : & dès qu'il eut parcouru quelques parties de cette rapsodie, il dit qu'il ne valoit pas la peine de lire le reste, se reposant sur le public. En effet, la mauvaise foi qu'on découvrit dans les citations des passages mutilés, à dessein de rendre l'auteur de l'Esprit des Lois odieux au Gouvernement, ainsi que les mauvais raisonnemens, l'indignerent au point, que M. Dupin crut devoir retirer les exemplaires distribués, sous prétexte d'en faire une nouvelle édition, pour corriger les fautes qui s'étoient glissées ; mais cette nouvelle édition ne parut jamais.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

De la Brede, le 16 Mars 1752.

Mon cher ami, vous volez dans les vaſtes régions de l'air; je ne fais que marcher, & nous ne nous rencontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires conſidérables. Je pars dans ce moment pour Clérac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver M. le Duc d'Aiguillon, & finir avec lui [1], parce que ſes gens d'affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait. J'ai envoyé le tonneau de vin à Milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le payera ce qu'il voudra; & s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un préſent immenſe. Vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant de temps qu'il voudra, même quinze ans s'il veut; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins, & il peut être ſûr qu'il l'a immé-

(1) Des biens ſous la Seigneurie d'Aiguillon cauſoient un procès qui duroit depuis long-temps au ſujet du *Franc-aleu*; procès qui avoit failli le brouiller avec Madame la Ducheſſe d'Aiguillon ſon ancienne amie, & qu'il avoit par cette raiſon fort à cœur de voir terminé.

diatement comme je l'ai reçu de Dieu : il n'a pas passé par les mains des marchands.

Mon cher Abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne passeriez-vous pas par Bordeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis & le château de la Brede, que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ? C'est le plus beau lieu champêtre que je connoisse.

Sunt mihi Cœlicolae, sunt caetera Numina Fauni.

Enfin je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ; vos prophéties sont vérifiées, le succès est beaucoup au-delà de mon attente, & l'Eveillé dit : *Boudri bien que M. l'Abbat de Guasco bis aco.*

J'ai vu la Comtesse, elle a fait un mariage déplorable, & je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent, fait qu'on n'en a point. Le Chevalier Citran a aussi fait un grand mariage dans le même goût aux Isles, qui lui a porté en dot sept barriques de sucre une fois payées [2]. Il est vrai qu'il a fait un voyage aux Isles, & qu'il a pensé apparemment crever. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

[2] Il arrive souvent à Bordeaux que des Gentilshommes cherchent à épouser des filles des habitans de l'Amérique, dans l'espérance d'en avoir beaucoup de biens. M. de Montesquieu désapprouvoit ces sortes de mariages faits pour de l'argent, qu'il disoit abâtardir les sentimens de la Noblesse, & sur lesquels on étoit souvent trompé, parce que les fortunes prétendues des Isles se réalisoient rarement.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0126
DFG

LETTRE XLII.

AU MÊME.

A BRUXELLES.

De la Brede, le 27 Juin 1752.

Vous êtes admirable, mon cher Comte, vous réuniſſez trois amis qui ne ſe ſont vus depuis pluſieurs années, ſéparés par des mers, & vous ouvrez un commerce entre eux. M. Mitchel [1] & moi ne nous étions point perdus de vue; mais M. d'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hannovre, m'avoit entierement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année paſſée; mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un & pour l'autre. Je vous ai déjà mandé que je comptois être à Paris au mois de Septembre, & comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponſe du Négociant à l'Abbé de la Porte, qui m'a critiqué ſans m'entendre. Ce n'eſt pas un Négociant ſoi-diſant, comme vous croyez, c'en eſt un bien réel, & un jeune homme de notre ville, qui eſt l'Auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu

(1) Alors Commiſſaire d'Angleterre, pour les affaires de la Barriere à Bruxelles, & enſuite Miniſtre Plénipotentiaire à Berlin, homme de beaucoup d'eſprit & d'un caractere fort aimable. M. Ayrolles étoit Miniſtre de la même Cour, à Bruxelles.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0127
DFG

des commissions considérables d'Angleterre pour du vin [2] de cette année, & j'espere que notre province se relevera un peu de ses malheurs; je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huitres & point de beurre.

Je crois que le syſtême a changé à l'égard des places de la Barriere, & que l'Angleterre a senti qu'elle ne pouvoit servir qu'à déterminer les Hollandois à se tenir en paix pendant que les autres seront en guerre. Les Anglois pensent aussi que les Pays-Bas sont plus forts en y ajoutant douze cent mille florins (3) de revenu, qu'ils ne le feroient par les garnisons des Hollandois qui les défendent si mal; de plus, la Reine de Hongrie a éprouvé qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serois pas étonné non plus que le syſtême de l'équilibre & des alliances changeât à la premiere occasion. Il y a bien des raisons de ceci. Nous en parlerons à notre aise au mois de Septembre ou d'Octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'Abbé Venuti, qui, après m'avoir gardé un silence continuel pendant deux ans, sans raison, l'a rompu aussi sans raison.

---

(2) Il ne faut pas être surpris que l'auteur parle souvent de son vin à cet ami; car le vin étoit son principal revenu, & ils avoient beaucoup travaillé ensemble à l'amélioration des vignes.

(3) Subside que la Cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois, pour les garnisons des places de la Barriere.

LETTRE XLIII.

AU MÊME.

De Raymond en Gascogne, ce 8 Août 1752.

Soyez le bien arrivé, mon cher Comte, je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge, Mlle. Betti, vous a pris pour un revenant, & a fait un si grand cri en vous voyant, que tous les voisins en ont été éveillés. Je vous remercie de la maniere dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de Septembre. Si vous êtes de retour de votre résidence avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement : je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire : à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournai, que Tournai vous envoye en députatien. Jamais cela n'est arrivé à aucun Chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissemens qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire [1]. Je suis là-dessus

(1) Après avoir tenu long-temps l'Esprit des Lois sur les fonts, la Sorbonne jugea à propos de suspendre sa censure. C'est peut-être une des plus sages démarches qu'elle ait faites depuis long-temps.

extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliſte Eccléſiaſtique a dit, & je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliſte Eccléſiaſtique ; ils ne ſont pas plus forts avec ce Nouvelliſte, & ce Nouvelliſte n'eſt pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raiſon ; mon livre eſt un livre de politique, & non pas un livre de théologie ; & leurs objections ſont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'eſprit pour m'entendre ; tous les livres qu'il lit, il les fait, après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remercie de la critique du P. Gerdil (2) ; elle eſt faite par un homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je ſerois bien aiſe, mon cher ami, de vous revoir à Paris ; vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerois de mon village de la Brede & de mon château, qui eſt à préſent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays.

Te maris & terrae, numeroque carentis arenae.
Menſorem.

Mad. de Monteſquieu, M. le Doyen de Saint Surin & moi, ſommes actuellement à Baron, qui eſt une maiſon entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils eſt à Clérac, que je lui ai donné pour ſon domaine avec Monteſ-

(2) Barnabite, alors Profeſſeur à l'Univerſité de Turin, & maintenant Précepteur du Prince de Piémont, homme de beaucoup de mérite, & qui s'eſt évertué à critiquer de grands hommes, tels que Locke, Monteſquieu & J. J. Rouſſeau.

quieu. Je pars dans quelques jours pour Nisor, abbaye de mon frere ; nous passerons par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure (3) que vous connoissez si bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le-moi, je prendrai votre médaille en passant, aussi bien n'avez-vous plus la ressource des Intendans. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai aussi à Toulouse une visite de votre part à votre Muse, Mad. Montégu (4), pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelle que les Jurats comblent dans ce moment les excavations qu'ils avoient faites devant l'Académie. Si les Hollandois avoient aussi bien défendu Berg-op-zoom, que M. notre Intendent (5) a défendu ses soffés, nous n'aurions pas aujourd'hui la paix. C'est une terrible chose que de plaider contre un

---

[3] Dame qui fonda le premier prix des Jeux Floraux dans le XIV siecle, sur laquelle ce correspondant de M. de Montesquieu a donné des éclaircissemens dans la dissertation sur l'état des Lettres sous les regnes de Charles VI & Charles VII, qui a remporté le prix de l'Académie de Paris en 1741. On conserve sa statue avec honneur à l'Hôtel-de-ville, & en la couronne de fleurs tous les ans.

[4] Femme d'un Tresorier de France, qui cultivoit la poésie ; & qui a écrit une épître en vers à cet ami de M. de Montesquieu.

[5] M. de Tourni, Intendant de Guyenne, à qui Bordeaux doit ses embellissemens, pour suivre un plan des édifices qu'il entreprit, & faire un alignement, auroit masqué la façade du bel hôtel de l'Académie ; elle s'y opposa, & obtient de la Cour gain de cause contre M. l'Intendant.

Intendant ; mais c'eſt une choſe bien douce que gagner un procès contre un Intendant. Si vous avez quelque relation avec M. de Larrey à la Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je ſuis bien aiſe d'apprendre ſon crédit à la cour du Stadhouder, il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embraſſe, mon cher ami, de tout mon cœur.

LETTRE XLIV.

AU MÊME.

De la Brede, le 4 Octobre. 1752.

VOTRE lettre, mon cher comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je ſuis étonné moi-même de ce que je n'y ſuis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Niſor avec mon frere, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes meſures, & je n'y ſerai qu'à la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre ; car je veux abſolument vous voir, & paſſer quelques ſemaines avec vous avant votre départ. Mais, mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puiſque vous avez deviné que je n'arriverois point ſi-tôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en-bas, & je donne ordre à la demoiſelle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas beſoin d'ordre pour cela ; ainſi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne ; je crois que j'y ai perdu depuis vingt-deux ans toutes mes connoiſſances. Le

Prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit paſſer des momens délicieux [1]. MM. les Comtes Kinski, M. le Prince de Lichtenſtein, M. le Marquis de Prié, M. le Comte d'Harak, & toute ſa famille que j'eus l'honneur de voir à Naples, où il étoit Vice-roi, m'ont honoré de leur bontés; tout le reſte eſt mort, & moi je mourrai bientôt. Si vous pouvez me rappeller dans leur ſouvenir, vous me ferez beaucoup de plaiſir. Vous allez paroître ſur un nouveau théâtre, & je ſuis ſûr que vous y figurerez auſſi bien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands ſont bons, mais un peu ſoupçonneux; prenez garde, ils ſe méfient des Italiens, comme trop fins pour eux; mais ils ſavent qu'ils ne leur ſont point inutiles, & ſont trop ſages pour s'en paſſer.

Vous avez grand tort de n'avoir point paſſé par la Brede, quand vous revintes d'Italie. Je puis dire que c'eſt à préſent un des lieux auſſi agréables qu'il y ait en France, au château près, [2] tant la nature s'y trouve dans ſa robe de

---

(1) L'auteur diſoit qu'il n'avoit jamais oui dire à ce Prince que ce qu'il falloit dire ſur le ſujet dont on parloit, même lorſqu'en quittant de temps en temps ſa partie, il ſe mêloit de la converſation. Dans un petit écrit que M. de Monteſquieu avoit fait ſur la conſidération, en parlant du Prince Eugène, il avoit dit qu'on n'eſt pas plus jaloux des grandes richeſſes de ce Prince, qu'on l'eſt de celles qui brillent dans les temples des Dieux. Le Prince, flatté de ces expreſſions, fit un accueil très diſtingué à M. de Monteſquieu à ſon arrivée à Vienne, & l'admit dans ſa ſociété la plus intime.

(2) La ſingularité de ce château mérite une petite note. C'eſt un bâtiment hexagone, à pont-levis, en-

chambre, & au lever de son lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponse pour le vin que vous m'avez fait envoyer à Milord Eliban ; il a été trouvé extrêmement bon. On me demande une commission pour 15 tonneaux, ce qui fera que je serai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là, contribue, à ce qu'il paroît, au succès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commission. A l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts, à mesure qu'il les reconnoît ; il s'aigrit tous les jours, & moi je deviens sur son sujet plus tranquille : il est mort pour moi. M. le Doyen, qui est dans ma chambre, vous fait mille complimens, & vous êtes un des Chanoines du monde qu'il honore le plus ; lui, moi, ma femme & mes enfans, vous regardons & chérissons tous comme de notre famille. Je serai bien charmé de faire connoissance avec M. le Comte de Sartiranne (3). Quand je serai à Paris, c'est à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire bien des tendres complimens à tous ceux de mes amis que vous verrez ; mais si vous allez à Montigni, c'est là qu'il faut une effusion de mon

---

touré de doubles fossés d'eau-vive, revêtu de pierre de taille. Il fut bâti sous Charles VII pour servir de château fort, & il appartenoit alors à la maison de la Lande, dont la dernière héritiere épousa un des ancêtres de M. de Montesquieu. L'intérieur de ce château n'est effectivement pas fort agréable par la nature de sa construction ; mais M. de Montesquieu en a fort embelli les dehors par les plantations qu'il y a faites.

(3) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'esprit, & plus véridique qu'on ne souhaite dans les sociétés.

cœur. Vous autres Italiens êtes pathétiques, employez-y tous les dons que la nature vous a donnés ; faites-en auſſi ſur-tout uſage auprès de la Ducheſſe d'Aiguillon & de Mad. Dupré de S. Maur ; dites ſur-tout à celle-ci combien je lui (4) ſuis attaché ; je ſuis de l'avis de Milord Eliban, ſur la vérité du portrait [5] que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous conſulte ſur une choſe ; car je me ſuis toujours bien trouvé de vous conſulter. L'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques m'a attribué, dans une feuille du 4 Juin, que je n'ai vue que fort tard, une brochure intitulée : *Suite de la défenſe de l'Eſprit des Lois, faite par un Proteſtant, Écrivain* (6) *habile, & qui a infiniment d'eſprit.* L'Eccléſiaſtique me l'attribue pour en prendre le ſujet de me dire des injures atroces ; je n'ai pas jugé à propos de rien dire, 1°. par mépris ; 2°. parce que ceux qui ſont au fait de ces choſes, ſavent que je ne ſuis point Auteur de cet ouvrage, de ſorte que toute cette manœuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connois point l'air actuel du Bureau de Paris, & ſi ces feuilles ont pu faire impreſſion ſur quelqu'un,

---

(4) Il diſoit d'elle qu'elle étoit également bonne à en faire ſa maîtreſſe, ſa femme ou ſon amie.

(5) Cette Dame étant un jour en habit d'Amazone à la campagne à Montigni, il en avoit fait le portrait dans un ſonnet. Ce ſonnet ayant été lu à Milord Eliban, qui ne la connoiſſoit pas, il dit que ce ne pouvoit être qu'un portrait flatté ; & ayant depuis fait connoiſſance avec elle, il reprochoit à l'Auteur de n'en avoir pas aſſez dit.

(6) L'Auteur de cet écrit étoit M. de la Beaumelle.

c'eſt-à-dire, ſi quelqu'un a cru que je fuſſe l'Auteur de cet ouvrage, que ſûrement un Catholique ne peut avoir fait : ſeroit-il à propos que je donnaſſe une petite réponſe en une page, *cum aliquo grano ſalis ?* Si cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, j'y renonce, haiſſant à la mort de faire encore parler de moi. Il faudroit que je fuſſe auſſi ſi cela a quelque relation avec la Sorbonne. Je ſuis ici dans l'ignorance de tout, & cette ignorance me plaît aſſez. Tout ceci entre nous, & ſans qu'il paroiſſe que je vous ai écrit ; mon principe a été de ne point me remettre ſur les rangs avec des gens mépriſables. Comme je me ſuis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes, quand vous me pouſſâtes, l'épée dans les reins, à compoſer ma défenſe [7], je n'entreprendrai rien qu'en conſéquence de votre réponſe. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Perſanes, mais il y a quelques *Futilia* [8], que je voudrois auparavant retoucher. Quoiqu'il faut qu'un Turc voye, penſe & parle en Turc, & non en Chrétien ; c'eſt à quoi bien des gens ne font point attention en liſant les Lettres Perſanes.

---

(7) Ce fut lui qui, à force de ſollicitations, lui arracha, comme malgré lui, l'unique réponſe qu'il a faite aux critiques, ſous le titre de *Défenſe de l'Eſprit des Lois*, que le public a reçue avec tant d'applaudiſſement.

(8) Il a dit à quelques amis, que, s'il avoit eu à donner actuellement ſes Lettres, il en auroit omis quelques-unes, dans leſquelles le feu de la jeuneſſe l'avoit tranſporté ; qu'obligé par ſon pere de paſſer toute la journée ſur le code, il s'en trouvoit, le ſoir, ſi excédé, que, pour s'amuſer, il ſe mettoit à compoſer une Lettre Perſane, & que cela couloit de ſa plume ſans étude.

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'oubi, & que vous allez quitter les affaires de Philippe-le-Bel pour celles de ce siècle-ci. L'histoire de mon pays y perdra, aussi bien que la République des Lettres, mais le monde politique y gagnera; ne manquez pas de m'écrire de Vienne & n'oubliez point de me ménager la continuation de l'amitié de M. votre frere; c'est un des militaires (9) que je regarde comme destiné à faire les plus grandes choses. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

[9] Il étoit alors Général-Major au service d'Autriche; il fut choisi dans la derniere guerre pour Quatier-maître Général de l'armée de Bohême; il eut part, en cette qualité, à la victoire de Planiau; & la réputation qu'il s'est faite dans les défenses mémorables de Dresde & de Schweidnitz, prouve que M. de Montesquieu se connoissoit en hommes. Il mourut d'apoplexie à Konigsberg, où il étoit prisonnier de guerre, dans le grade de Général en chef d'Infanterie, & Chevalier Grand-Croix de l'Ordre militaire de Marie-Thérese. Elle honora par des regrets très marqués la perte de ce Général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus distingués durant sa captivité & à sa mort, mort qu'il eût peut-être évitée, si les témoignages honorables que le Roi de Prusse rendit à sa capacité, après le siege de Schweidnitz, eussent été accompagnés de la grace de pouvoir aller prendre les bains, suivant la convention faite verbalement avec le Général ennemi, lors de la reddition de la place

LETTRE XLV.

AU MÊME, A VIENNE.

De Paris, le 5 Mars 1753.

J'AI reçu, mon cher Comte, votre Lettre de Vienne, du 28 Décembre. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi; il me reste le Prince de Lichtenstein, & je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M. Duval, Bibliothécaire [1] de l'Empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M. Van Swieten; je suis un véritable admirateur de cet illustre [2] Esculape. Je vis hier M. &

[1] C'est-à-dire, de sa bibliothèque particuliere, homme d'autant plus estimable, que né dans un état bien éloigné de la culture des lettres, il est parvenu à les cultiver sans secours, par la seule force du talent.

[2] Il savoit que c'étoit à lui que les Libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre *l'Esprit des Lois*, dont la censure précédente des Jésuites empêchoit l'introduction à Vienne; car M. le Baron Van Swieten n'est pas seulement l'Esculape de cette ville Impériale, par sa qualité de premier Médecin de la Cour, il est encore l'Apollon qui préside aux Muses Autrichiennes, tant par sa qualité de Bibliothécaire Impérial, charge qui, par un usage particulier à cette Cour, est unie à celle de premier Médecin, que par celle de Président de la censure des Livres & des Etudes du pays; de sorte qu'il pourroit

Mad. de Senectere ; vous ſavez que je ne vois plus que les peres & les meres dans toutes les familles. Nous parlâmes beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connoiſſance avec [3] ..... tout ce que je puis vous en dire, c'eſt que c'eſt un Seigneur magnifique & fort perſuadé de ſes lumieres ; mais il n'eſt pas notre Marquis de S. Germain ; auſſi n'eſt-il pas un Ambaſſadeur Piémontois [4]. Bien de ces têtes diplomatiques ſe preſſent trop de nous juger ; il faudroit nous étudier un peu plus. Je ſerois bien curieux de voir les relations que certains Ambaſſadeurs font à leurs Cours ſur les affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais citoyen. Il faut pardonner à des Miniſ-

---

être en même temps le médecin des eſprits, comme il l'eſt des corps, ſi le deſpotiſme ſur le Parnaſſe n'étoit pas trop effrayant pour les muſes, & ſi la ſévérité, lorſqu'elle eſt trop ſcrupuleuſe, ne rendoit pas plus ingénieux dans la contrebande des livres dangereux, comme elle prive quelquefois de ceux qui ſont d'une utilité relative aux différentes profeſſions. Quoi qu'il en ſoit, malgré la ſatyre qu'on lit dans les dialogues de M. de Voltaire, portant également ſur les fonctions des deux miniſteres de ce ſavant médecin, Vienne lui doit déjà quelques changemens utiles au bien des études, & ce poëte célèbre lui doit ſurtout que ſon hiſtoire univerſelle ſoit, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays-là.

[3] Ce nom n'a pu ſe lire, l'écriture étant effacée.

[4] Il avoit été intimement lié avec M. le marquis de Breil, M. le Commandeur Solar ſon frere, & M. le Marquis de S. Germain, tous les trois Ambaſſadeurs de Sardaigne ; le premier à Vienne, les deux autres à Paris, tous les trois hommes du premier mérite.

tres ſouvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien juſtes ſur certains points, & de haſarder des apophthegmes [5].

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer; il y a deux ans qu'elle travaille, ſans ſavoir guère comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ſes trouſſes, je crois que j'acheverai de l'enſevelir [6]; j'en ſerois bien fâché, car j'aime la paix par-deſſus toute choſe. Il y a quinze jours que l'Abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma Lettre pour vous. Comme je ſais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapſodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port conſidérable; ainſi je garde la Lettre juſqu'à votre retour, ou juſqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre choſe que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaiſir tout ce que vous me mandez ſur votre ſujet; les choſes obligeantes que vous a dit l'Impératrice font honneur à ſon diſcernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous liſons ici la réponſe du Roi d'Angleterre au Roi de Pruſſe, & elle paſſe dans ce pays-ci pour une réponſe ſans replique. Vous

---

[5] Etant queſtion de l'Eſprit des Lois à un dîner d'un Ambaſſadeur, S. E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais citoyen: „ Monteſ„ quieu mauvais citoyen! s'écria ſon ami: pour moi, „ je regarde l'Eſprit des Lois même comme l'ouvrage „ d'un bon ſujet; car on ne ſauroit donner une plus „ grande preuve d'amour & de fidélité à ſes maîtres, „ que de les éclairer & de les inſtruire “.

[6] Il venoit de paroître un ouvrage intitulé, *le Tombeau de la Sorbonne*, fait ſous le nom de l'Abbé de Prades.

qui

qui êtes Docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier.

Vous avez très bien fait de passer par Lunéville; je juge par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du Roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterois bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemagne. L'instance que le Roi vient de vous faire par sa gracieuse Lettre d'y repasser, doit vous engager à reprendre cette route. Nous voilà donc encore une fois confrères en Apollon [7]; en cette qualité recevez l'accolade.

LETTRE XLVI.

AU MÊME, A VIENNE.

1753.

Je trouve, mon cher Comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légèrement, mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir sont encore meilleures, & j'espère que votre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là avec bien de la joie que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des Archiducs est très réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des

(7) Le Roi Stanislas les avoit fait aggréger à son Académie de Nancy.

gens savans, il leur faut des gens qui ayent des vues élevées, & qui connoissent le monde, & je crois, sans blesser votre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le département de l'étude de l'Histoire est un de ceux qui importent le plus à un Prince; mais il faut lui faire considérer l'Histoire en Philosophie, & il est bien difficile qu'un Régulier, ordinairement pédant & livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue, lors surtout qu'il s'agira de temps critiques & intéressans pour l'Empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propose, j'aime trop le bien des hommes pour ne pas vous conseiller de passer par-dessus les autres difficultés qui s'opposent à la réussite de cette affaire. Avec quelques précautions le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos yeux que celui de Flandre, à moins que vous ne préfériez la biere au vin de Tokai. Quant au convenances d'étiquette de Cour[1], je suis persuadé qu'on pense assez juste, pour ne pas perdre un homme utile pour de si petites choses. Je me repose là-dessus sur les vues supérieures de Marie-Thérèse. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parce que je sais que ce n'est pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer votre résolution ou la décision

---

[1] L'usage de la Cour de Vienne est de ne point donner, comme dans plusieurs autres, un précepteur en chef au Prince de la Maison, mais seulement des instructeurs, dont chacun est chargé d'enseigner la partie de littérature qu'on leur fait apprendre; & dans le choix de ceux qu'on choisit pour ces différens départemens, on ne consulte que la capacité, sans avoir égard à la condition des personnes.

de la Cour ; elle m'intéreſſe autant pour elle que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conſeille l'entrepriſe dont vous me parlez. Un Chanoine doit être bien plus en état qu'un profane de traiter de l'Eſprit des Lois Eccléſiaſtiques. Votre plan ſeroit fort bon, mais je trouve le repos encore meilleur, & j'abandonne ce champ de gloire à votre zèle infatigable. Adieu.

LETTRE XLVII.

AU MÊME A VERONE.

De la Brede, le 28 Septembre 1753.

Mon cher ami, vos titres ſe multiplient tellement que je ne puis plus les retenir ; voyons..... Comte de Clavieres, Chanoine de Tournai, Chevalier d'une Croix Impériale [1], Membre de l'Académie des Inſcriptions, de celle de Londres, de Berlin & de tant d'autres, juſqu'à celle de Bordeaux ; vous méritez bien tous ces honneurs & bien d'autres encore.

Je ſuis bien aiſe que vous ayiez eu du ſuccès dans la négociation pour votre Chapitre [2]. Il

[1] L'Impératrice venoit d'accorder une croix de diſtinction, portant l'aigle Impériale avec le chiffre du nom de Marie-Thérèſe, au Chapitre de Tournai, le plus ancien des Pays-Bas, & le ſeul où l'on entre, faiſant preuves de nobleſſe.

[2] En vertu d'une bulle de Martin V, ce Chapi-

est heureux de vous avoir, & fait bien de vous députer à la Cour pour ses affaires, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire, car je suis sûr que vous négociez aussi bien que vous chantez mal & buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui vous regarde personnellement ait manqué; vous n'êtes pas le seul qui y perdiez, & il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose; mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'est privé; quoique je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres Cours auroit pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils savent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés; d'ailleurs vous n'êtes point un bel esprit du

---

tre, comme plusieurs autres d'Allemagne, doit être composé de deux classes de Chanoines, de nobles & de gradués. Des gens intéressés à tenir ce corps dans leur dépendance, faisoient fréquemment des brèches à la maxime établie, pour y faire entrer de leurs créatures propres à seconder leurs vues; c'est pour obvier aux suites des altérations faites contre l'esprit de sa constitution, que ce Chapitre chargea ce député d'obtenir un diplôme de S. M. l'Impératrice, qui arrête le cours de cet abus, en fixant d'un côté les degrés de noblesse qu'on doit prouver pour être reçu dans la classe des Nobles, & prescrivant de l'autre qu'il ne suffiroit pas que les Licenciés & Docteurs eussent une patente de ces grades qu'on achetoit souvent, mais qu'ils ne seroient considérés pour tels, qu'après avoir fait un cours d'étude en regle pendant cinq ans à l'Université de Louvain, disposition utile à l'encouragement des études de cette Université, & au Chapitre qui en ressent déja les effets salutaires par le nombre des sujets distingués qui s'y accroît tous les jours depuis.

pays de Liège ou de Luxembourg. Je me réserve là-dessus mes pensées.

Votré Lettre m'a été rendue à la Brede où je suis. Je me promène du matin au soir en véritable campagnard, & je fais ici de fort belles choses en-dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la galerie de Florence vous arrêtera long-temps. Indépendamment de cela, de mon temps cette ville étoit un séjour charmant; & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut de voir le premier ministre du Grand-Duc sur une petite chaise de bois en casaquin & chapeau de paille devant sa porte. Heureux pays! m'écriai-je, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité, & dans un pareil désœuvrement. Vous verrez Mad. la Marquise Ferroni & l'Abbé Niccolini; parlez-leur de moi. Embrassez bien de ma part Mgr. Cerati à Pise; & pour Turin, vous connoissez mon cœur, notre Grand-Prieur, Messieurs les Marquis de Breil & de Saint-Germain. Si l'occasion se présente, vous ferez ma cour à S. A. R. Si vous écrivez à M. le Comte de Cobentzel à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez-lui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me regarde. Quand il y aura des Ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des Lettres se ranimera dans les Etats Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propositions erronées & mal sonantes [3] qui vous ont scandalisé.

---

(3) Cet ami lui avoit mandé qu'il avoit été fort choqué de deux propositions qu'il avoit étendues. La premiere étoit qu'à l'occasion d'un Ouvrage qu'il avoit

Je crois bien que je ferois à Paris dans le temps que vous viendrez. J'écrirai à Mad. la Ducheſſe d'Aiguillon combien vous êtes ſenſible à ſon oubli; mais, mon cher Abbé, les Dames ne ſe ſouviennent pas de tous les Chevaliers; il faut qu'ils ſoient Paladins. Au reſte, je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brede à votre retour de Rome; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne ſavoir où repoſer ſa tête [4]. *Ut eadem tellus quæ modo victori defuerat, deeſſet ad ſepulturam.* Le bon eſprit vaut beaucoup mieux que le bel eſprit.

A l'égard de M. le Duc de Nivernois, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, & je ne crois pas que vous ayez beſoin d'une Lettre particuliere pour lui. Vous êtes ſon confrere à l'Académie, & il vous connoît; cependant ſi vous croyez que cela ſoit néceſſaire, mandez-le-moi. Adieu.

ſait imprimer, un Seigneur lui dit qu'il ne convenoit point à un homme de condition de ſe donner pour auteur. La ſeconde étoit d'un militaire du premier rang, dite à ſon frere, à propos des lectures aſſidues des livres du métier: " Les Livres, lui dit-il, ſervent „ peu pour la guerre; je n'en ai jamais lu, & je ne „ ſuis pas moins parvenu aux premiers grades. „

[4] Ceci a du rapport à ſon départ de Berlin, & à ſa fâcheuſe aventure de Francfort.

LETTRE XLVIII.

AU MÉME.

De Paris, le 26 Décembre 1753.

J'ARRIVAI avant-hier au soir de Bordeaux, je n'ai encore vu personne, & je suis plus pressé de vous écrire que de voir qui que ce soit. Je verrai Huart [1], & s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui, je ne lui donne que des phrases, & vous lui donnez de l'argent.

Je suis bien glorieux de ce que M. l'Auditeur Bertolini a trouvé mon livre assez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai dans le temps de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de M. Bertolini; j'ai trouvé la préface extrêmement bien; tout ce qu'il dit est juste, excepté les louanges. Mille choses bien tendres pour moi à M. l'Abbé Niccolini. J'espere, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hiver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous passez par Turin, vous savez les illustres amis que j'y ai. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

[1] Imprimeur de ses ouvrages à Paris.

LETTRE XLIX.

AU MÉME, A NAPLES.

De Paris, le 9 Avril 1754.

Je suis à Paris depuis quelque temps, mon cher Comte. Je commence par vous dire que notre Libraire Huart sort de chez moi, & il m'a dit de très bonnes raisons qu'il a eues pour vous faire enrager; mais vous recevrez au premier jour votre compte & votre mémoire.

Vous avez une boîte pleine de fleurs d'érudition que vous répandez à pleines mains dans tous les pays que vous procurez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le Pape [1]; c'est le Pape des Savans: or les Savans ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur Chef celui qui l'est de l'Eglise. Les offres qu'il vous a faites seroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter même par les apparences de la fortune, & qui avez les sentimens d'un homme qui l'auroit déja faite. Les belles choses que vous me dites de

[1] Benoît XIV l'ayant fait aggréger à l'Académie de l'Histoire Romaine, il avoit lu une dissertation sur le Préteur des Etrangers en présence de S. S. qui assistoient régulièrement aux assemblées qu'il faisoit tenir dans le palais de sa résidence; cette dissertation fut imprimée à Rome, & est insérée dans les mémoires de l'Académie de Cortone, Tome 7.

M.

M. le C. de Firmian (2) ne ſont point entierement nouvelles pour moi; il eſt de votre devoir de me procurer l'honneur de ſa connoiſſance, & c'eſt à vous à y travailler, ſans quoi vous avez très mal fait de me dire de ſi belles choſes. Je ne me ſouviens point d'avoir connu à Rome le Pere Contucci (3). Le ſeul Jéſuite que je voyois étoit le Pere Vitri, qui venoit ſouvent dîner chez le Cardinal de Polignac; c'étoit un homme fort important (4), qui faiſoit des médailles antiques & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une Lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déja tous les ſouterreins. On nous en dit beaucoup de choſes; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un Auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je ſuis de votre avis ſur les querelles de Malte (5), que l'on traite de Turc à Maure;

---

[2] Alors Miniſtre Impérial à Naples, & enſuite Miniſtre Plénipotentiaire des Etats de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de M. de Monteſquieu, & ami des Gens de Lettres de tous les pays.

(3) Bibliothécaire du College Romain, & Garde du cabinet des Antiquités, que le P. Kirker laiſſa à ce Collège.

(4) Ce Jéſuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la Conſtitution *Unigenitus*, & brocantoit des médailles; on connoiſſoit ſon projet d'un nouveau Saint Auguſtin, pour l'oppoſer à l'Auguſtin de Janſénius; ſes principes là-deſſus étoient tels, que les paradoxes du P. Hardouin n'euſſent fait que blanchir, & le Pélagianiſme ſe feroit renouvellé dans toute ſon étendue.

(5) Il s'étoit alors élevé une diſpute entre la Cour de Naples & l'Ordre de Malte, au ſujet des droits

c'eſt cependant l'Ordre peut-être le plus reſpectable qu'il y ait dans l'univers, & celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur & la bravoure dans toutes les Nations où il eſt répandu. Vous êtes bien hardi de m'adreſſer votre Révérendiſſime Capucin; ne craignez-vous pas que je lui faſſe lire la Lettre Perſane ſur les Capucins?

Je ſerai au mois d'Août à la Brède. *O rus, quando te aſpiciam!* Je ne ſuis plus fait pour ce pays-ci, ou bien il faut renoncer à être citoyen. Vous devriez bien revenir par la France Méridionale, vous trouverez votre ancien laboratoire, & vous me donnerez de nouvelles idées ſur mes bois & mes prairies. La grande étendue de mes Landes vous offre de quoi exercer votre zèle pour l'agriculture [6]; d'ailleurs j'eſpère que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpens de ces Landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & ſemer tant que vous voudrez. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

---

de la monarchie de Sicile, qu'on prétendoit s'étendre ſur cette isle.

(6) Il gagna un procès contre la ville de Bordeaux, qui lui porta onze cents arpens de landes incultes, où il ſe mit à faire des plantations de bois & des métairies, l'agriculture faiſant ſa principale occupation dans ſes momens de relâche. il avoit fait préſent de cent arpens de ces terres incultes à ſon ami, pour qu'il pût exécuter librement ſes projets d'agriculture; mais ſon départ & ſes engagemens ailleurs ont fait reſter ce terrein en friche.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0150
DFG

LETTRE L.

AU MÊME.

De la Brede, le 3 Novembre 1754.

Mon cher Abbé, vous devez avoir reçu la Lettre que je vous ai écrite à Naples, & celle que j'adreſſai depuis à Rome. Je ne ſais plus en quel endroit de la terre vous êtes; mais comme une de vos Lettres du 13 Août 1754 eſt datée de Bologne, & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adreſſe celle-ci à Turin chez votre ami le Marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre ſouvenir pour le vin de Roche-Maurin, vous aſſurant que je ferai avec la plus grande attention la commiſſion de Mylord Pembrok; c'eſt à mes amis, & ſurtout à vous qui en valez dix autres, que je dois la réputation où s'eſt mis mon vin dans l'Europe depuis trois ou quatre ans. A l'égard de l'argent, c'eſt une choſe dont je ne ſuis jamais preſſé, Dieu merci. Vous ne me dites point ſi Mylord Pembrok qui vous parle de mon vin, ſe ſouvient de ma perſonne; je l'ai quitté, il y a deux ans, plein d'eſtime & d'admiration pour ſes belles qualités. Vous ne me parlez point de M. de Cloire qui étoit avec lui, & qui eſt un homme d'un très grand mérite, très éclairé & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permiſſent de paſſer de Turin à Bordeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne vou-

driez-vous point voir vos amis & la Brède, toute prête à vous recevoir avec des *lo?* mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la Dame Boyer, votre ancienne hôteſſe, n'eſt plus. Dès que je vous ſaurai arrivé, je hâterai mon départ.

Ce que vous a dit le Pape de la Lettre (1) de Louis XIV à Clément XI eſt une anecdote aſſez curieuſe. Le Confeſſeur n'eut pas ſans doute plus de difficulté d'engager le Roi à promettre qu'il feroit rétracter les quatre propoſitions du Clergé, qu'il en eut à faire promettre que ſa Bulle ſeroit reçue ſans contradiction; mais les Rois ne peuvent pas tenir tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelquefois ſur la foi de ceux qui les conſeillent ſuivant leurs intérêts. Adieu, mon cher Comte; je vous ſalue & embraſſe mille fois.

---

(1) Sa Sainteté lui avoit dit avoir entre ſes mains une lettre par laquelle ce monarque promettoit à Clément XI de faire rétracter ſon Clergé de la délibération touchant les quatre propoſitions du Clergé de France de 1682; que cette lettre lui avoit tenu ſi fort à cœur, que pour la tirer des mains du Cardinal Annibal Albani, Camerlingue, qui faiſoit difficulté de la livrer, il avoit été obligé de lui accorder, non ſans quelque ſcrupule, diſoit-il, certaines diſpenſes que ce Cardinal exigeoit. Le Cardinal Polignac a conté à quelqu'un une anecdote qui a rapport à ceci, & qui eſt digne d'être rapportée. Le P. Le Tellier alla un jour le trouver, & lui dit que le Roi étant déterminé de faire ſoutenir dans toute la France l'infaillibilité, il prioit S. Em. d'y donner la main; à quoi le Cardinal répondit: „ Mon pere, ſi vous „ entreprenez une pareille choſe, vous ferez mou„ rir le Roi bientôt“. Ce qui fit ſuſpendre les démarches & les intrigues du confeſſeur à ce ſujet.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0152
DFG

LETTRE LI.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Bordeaux, le 1 Décembre 1754.

Je commence par vous embraſſer bras deſſus & bras deſſous. J'ai l'honneur de vous préſenter M. de la Condamine de l'Académie des Sciences de Paris. Vous connoiſſez ſa célébrité, il vaut mieux que vous connoiſſiez ſa perſonne; & je vous le préſente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore & vous eſtime plus que perſonne dans le monde.

LETTRE LII.

A L'ABBÉ MARQUIS NICCOLINI.

De Bordeaux, le 1 Décembre 1754.

Permettez, mon cher Abbé, que je me rappelle à votre amitié; je vous recommande M. de la Condamine. Je ne vous dirai rien, ſinon qu'il eſt de mes amis; ſa grande célébrité vous dira d'autres choſes, & ſa préſence dira le reſte. Mon cher Abbé, je vous aimerai juſqu'à la mort.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0153
DFG

LETTRE LIII.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

De la Brede, le 2 Décembre 1754.

Soyez le bien venu, mon cher Comte. Je ne doute pas que ma Concierge n'ait fait bien chauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour & nuit, & des courses faites à Fontainebleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris, que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandre. Je voudrois bien que vous eussiez d'assez bonnes raisons de rester avec nous, outre celle de l'amitié; mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos Prélats pour coopérateurs que des Doyenarts [1]. Eus-

(1) Pierre Doyenart fut laquais du fils de M. de Montesquieu pendant qu'il étoit au college de Louis-le-Grand; ayant appris un peu de latin, il se sentit appellé à l'état ecclésiastique, & par l'intercession d'une Dame, il obtint de Monseigneur l'Evêque de Bayonne, dont il étoit diocésain, la permission d'en prendre l'habit. Devenu prêtre & bénéficier dans l'église de Bayonne, il vint à Paris demander à M. de Montesquieu sa protection auprès de M. le Comte de Maurepas, pour avoir un meilleur bénéfice qui vaquoit, le priant, à cet effet, de se charger d'une requête pour le Ministre. Elle débutoit par ces mots: *Pierre*

siez-vous cru que ce laquais métamorphosé en Prêtre fanatique, conservant les sentimens de son premier état, parvient à obtenir une dignité dans un Chapitre? J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris, comme je l'espère; car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il sait où vous prendre.

Je suis fort aise que S. A. R. Monseig. le Duc de Savoie agrée la dédicace de votre traduction Italienne, & très flatté que mon ouvrage paroisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette traduction, & j'ai trouvé par-tout mes pensées, rendues aussi clairement que fidellement. Votre épitre dédicatoire est aussi très bien; mais je ne suis pas assez fort dans la langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet & le plan de votre traité sur les statues (2) intéressant & beau, & je suis bien curieux de le voir. Adieu.

Doyenart, prêtre du diocèse de Bayonne, ci-devant employé par feu M. l'Evêque à découvrir les complots des Jansénistes, ces perfides qui ne connoissent ni Pape ni Roi, &c. &c. M. de Montesquieu ayant lu ce début, plia la requête, la rendit au suppliant, & lui dit: *Allez, Monsieur, la présenter vous-même, elle vous fera honneur, & aura plus d'effet; mais auparavant passez dans ma cuisine pour déjeûner avec mes valets.* Ce que M. Doyenart n'oublioit jamais de faire dans les visites fréquentes qu'il faisoit à son ancien maitre. Il parvint, quelque temps après, à la dignité de Trésorier dans un Chapitre d'une Cathédrale en Bretagne.

(2) Cet ouvrage, qui n'étoit alors que commencé, a été continué; mais les incommodités survenues à l'auteur, l'ont empêché, pendant quelques années, d'y donner la derniere main. J'apprends cependant qu'il

LETTRE LIV.

AU MÉME.

De la Brede, le 5 Décembre 1754.

DANS l'incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une Lettre avant que de partir. Vous êtes Chanoine de Tournai, & moi je fais des prairies. J'aurois besoin de cinquante livres de graines de trefle de Elandre, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bordeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournai de me faire cette commission, & je vous payerai comme un Gentilhomme, ou pour mieux dire comme un Marchand; & quand vous viendrez à la Brède, vous verrez votre trefle dans toute sa gloire. Considérez que mes prés sont de votre création: ce sont des enfans, à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis, & que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt, mais cela ne doit point vous empêcher de faire des histoires du Pré-

---

vient d'être terminé, & qu'il ne reste plus que d'être copié pour être mis en état d'être imprimé. Quelques chapitres qui ont été lus par des Savans, en font bien juger, & souhaiter d'avoir l'ouvrage en entier. On dit qu'on y trouve autant de philosophie que d'érudition.

tendant à Mlle. Betti (1): vous n'en ferez que mieux soigné. Je vous marquerai par une Lettre particuliere le jour de mon arrivée, que je ne sais point; & quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparusse devant vous, sans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt transporté votre pelisse, votre bréviaire, & vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez Mad. Dupré de S. Maur, demandez-lui si elle a reçu une Lettre de moi. Présentez-lui-, je vous prie, mes respects, & à M. de Trudaine, notre respectable ami. L'Abbé, encore une fois, attendez-moi.

Puisque vous êtes d'avis que j'écrive à M. l'Auditeur Bertolini, je vous adresse la Lettre pour la lui faire tenir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

(1) Irlandoise, concierge de la maison qu'il tenoit à Paris, fort zélée pour le Prétendant.

LETTRE LV.

A L'AUDITEUR BERTOLINI.

A FLORENCE.

JE finis la lecture des deux morceaux de votre préface (1), Monsieur, & je prends la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté; & quoique je ne l'aye vue qu'au travers de mon amour-propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beautés, si elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher, c'est l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que je sais mieux sentir la beauté de leur gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent que cela soit ainsi, eux qui connoissent mieux leurs livres que nous; on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire: ainsi renvoyons-leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien notre langue, & j'ai encore des remercîmens à vous faire sur

(1) Ce Magistrat éclairé de Florence a fait un ouvrage, dans lequel il prouve que les principes de l'Esprit des Lois sont ceux des meilleurs écrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé, & la République des lettres a droit de le lui demander. Le discours préliminaire de cet ouvrage est actuellement sous presse, & je crois que le public me saura gré de lui en avoir fait part.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0158
DFG

mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lu. D'ailleurs je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Monsieur, l'honneur d'être avec des sentimens remplis de respect & de considération.

LETTRE LVI.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

De la Brede, ce 8 Décembre 1754.

Je suis étonné, mon cher ami, du procédé de la Geofrin; je ne m'attendois pas à ce trait mal-honnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris & dont elle me doit la connoissance. Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? Où est la morale? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans cette maison, si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr; ce qu'elle a dit de [1] vous ne sont que des sottises, qu'il

(1) Comme cette tracasserie courut tout Paris dans le temps, il ne sera pas indifférent d'en dire quelque chose. Les raisons que Madame Geofrin disoit avoir pour rompre avec cet étranger, qui avoit été de sa société, étoient 1°. que lui ayant donné une commis-

ne vaut pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est-ce que tout cela vous fait ? Elle ne donne pas le ton dans Paris, & il ne peut y avoir que quelques esprits rampans & subalternes, & quelques caillettes qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne. Vous êtes connu dans la bonne compagnie, vous y avez fait vos preuves depuis long-temps, vous tomberez toujours sur vos pieds. Voyez la Duchesse d'Aiguillon (2),

---

sion d'un service de faïence, pendant qu'il étoit en Angleterre, il la lui avoit fait rembourser en trois payemens différens, des fonds qu'il avoit à Paris, au lieu de lui envoyer une lettre de change du total. 2°. Qu'il avoit manqué au ton de la bonne compagnie, en parlant un jour chez elle, dans le moment qu'on alloit à dîner, d'une colique dont il étoit tourmenté, & qui l'obligea de se retirer. 3°. Qu'il tenoit à trop de sociétés. 4°. Qu'elle le soupçonnoit d'être un espion des Cours de Vienne ou de Turin, puisqu'il étoit tant lié avec les Ministres étrangers. Mais à ces raisons sans doute véritables, des gens ont ajouté malicieusement : 1°. Que cet étranger ayant contracté plus de liaisons dans Paris qu'il n'en eut d'abord, & n'allant plus journellement chez elle, elle se crut négligée. 2°. Qu'ayant fait la vie du Prince Cantimir, & parlé des personnes avec qui il étoit en liaison, il ne l'avoit pas nommée. 3°. Que lui ayant fait espérer la connoissance de M. le marquis de S. Germain, Ambassadeur de Sardaigne, homme très estimé, qu'elle ambitionnoit beaucoup de voir chez elle ; la chose n'eut pas lieu, parce que cet Ambassadeur ne s'en soucioit pas, & que ce fut là l'époque du refroidissement. Quoi qu'il en soit, une avanie qu'elle lui fit un jour chez elle, décida de la rupture totale ; elle chercha ensuite à la justifier par bien des voies, jusqu'à viser à indisposer M. de Montesquieu contre lui ; mais leur amitié étoit à toute épreuve.

(2) Son esprit cultivé par une infinité de belles connoissances, sa façon de penser élevée, & ses manieres

elle ne penſe pas d'après les autres. Voyez nos amis du Marais, & je ſuis perſuadé que vous ne trouverez point de changemens dans leur façon de penſer & d'agir à votre égard. Nous nous verrons bientôt, & nous parlerons de cette affaire; elle ne vaut pas la peine que vous vous chagriniez.

Tout bien peſé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon Roman d'Arſace (3) à l'Imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient eſt, peut-être, trop éloigné de nos mœurs pour croire qu'il ſeroit bien reçu en France. Je vous apporterai ce manuſcrit, nous le lirons enſemble, & je le donnerai à lire à quelques amis. A l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loiſir, & nous deviſerons à Paris ſur la forme (4) que je leur donnerai. Il y a encore trop de perſonnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage, & je ne ſuis pas dans le ſyſtême de ceux qui conſeillerent à M. de Fon-

obligeantes, ont toujours attiré chez elle la meilleure compagnie de Paris, tant des gens de lettres, que des étrangers les plus diſtingués; c'étoit la maiſon dans laquelle M. de Monteſquieu vivoit habituellement.

[3] Ce Roman n'a pas été imprimé depuis ſa mort, & le manuſcrit eſt entre les mains de ſon fils M. le Baron de Secondat. La ſaine politique dont il eſt rempli perd peut-être autant à cette ſuppreſſion, que l'amour conjugal qui en fait la baſe. *On trouvera ce Roman à la fin du 8e. volume de l'édition de Deux-Ponts.*

[4] Il héſitoit s'il réduiroit les mémoires de ſes voyages en formes de lettres, ou en ſimple récit. Prévenu par la mort, nous ſommes privés juſqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur philoſophe, qui ſavoit voir là où les autres ne ſont que regarder.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0161
DFG

tenelle de *vider le ſac* (5) avant que de mourir. L'impreſſion de ſes comédies n'a rien ajouté à ſa réputation. Puiſque vous vous piquez d'être quelquefois Antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de *Galerie de Portraits politiques de ce ſiecle*; & pour moi, qui ne ſuis point Antiquaire, je la préférai à une Galerie de ſtatues. Vous ſongez ſans doute qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le ſiecle à venir, auquel on peut être utile ſans danger; car, comme vous le remarquez, le caractere & les qualités perſonnelles des Négociateurs & des Miniſtres ayant une grande influence ſur les affaires publiques & les événemens politiques, l'entrée de ce ſanctuaire eſt dangereuſe aux profanes. Adieu.

---

[5] L'année 1749, M. de Fontenelle deſirant de publier ſes comédies, en fit lecture dans la ſociété de Madame de Tencin, pour ſavoir s'il devoit les faire paroître. Elles furent jugées au-deſſous de la grande réputation de leur auteur; & Madame de Tencin fut chargée de le détourner de les faire imprimer, ce à quoi M. de Fontenelle déféra; mais l'amour paternel s'étant réveillé, il voulut avoir l'avis d'une autre ſociété, qui lui perſuada de *vider le ſac* de tous ſes manuſcrits, & cet avis l'emporta; mais le public ne fut pas ſi indulgent ſur ces comédies.

LETTRE LVII.

AU MÊME.

De Bordeaux, le 25 Déc. 1754.

QUE voulez-vous que je vous dise, mon cher ami ; je ne veux pas vous porter à la vengeance, mais vous êtes dans le cas de la défense naturelle. Je suis véritablement indigné contre le trait malhonnête de cette femme, mais rien ne m'étonne. Si vous saviez les tours que j'ai essuyés moi-même plus d'une fois, vous seriez moins surpris, & peut-être moins piqué. Votre réputation est faite ; les honnêtes gens ne vous la contesteront jamais ; tout le monde n'a pas fait ses preuves comme vous ; vous ne devez votre place à l'Académie qu'à des triomphes réitérés [1]. Une femme capricieuse ne sauroit vous ravir tout ce que les gens de mérite de Paris, tout ce que les autres nations vous accordent. Ne vous faites point de chimeres, vos observations sur la prétendue différence du traitement sont, peut-être, l'effet de votre découragement. Que vous soyez encore, ou ne soyez plus des nôtres, les honnêtes gens, les gens de Lettres sont de toutes les nations, & tous les honnêtes gens de toutes

(1) Après avoir remporté le prix trois ans de suite, il obtint, avec unanimité de voix, la place d'un des quatre Honoraires étrangers, qui vaquoit par la mort de M. le marquis Capponi, Fourrier-major du Pape,

les nations ſont leurs compatriotes. Vous étiez bien reçu & aimé de nous lorſque nous étions en guerre contre votre pays; pourquoi fauſſerions-nous la paix à votre égard? Allez votre train, vous nous connoiſſez & ſavez qu'il y a ſouvent plus d'étourderie ou de précipitation de jugement, que de méchanceté dans notre fait. Vous connoiſſez auſſi ceux ſur qui vous pouvez compter, ne vous ſouciez pas d'une femme acariâtre, des caillettes & des ames baſſes. Je vous défends bien poſitivement à préſent d'aller chanter Matines à Tournai avant que j'arrive à Paris; il ne faut point avoir le cœur plein d'amertume pour louer Dieu. Quand je ſerai à Paris, j'eſpere que nous éclaircirons toute cette affaire, & que nous connoîtrons la ſource de cette tracaſſerie. Vous êtes un Pyrrhonien, ſi vous doutez de mon voyage; nous nous verrons plutôt que vous ne croyez. Mon fils [2], qui eſt à Clérac, a bien mal aux yeux; nous ſerons peut-être trois aveugles, vous, lui & moi; nous renouvellerons la danſe des aveugles [3] pour nous conſoler. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

---

(2) M. le Baron de Secondat de Monteſquieu, digne fils de cet illuſtre écrivain, ayant renoncé à toute charge, eſt entiérement livré à la philoſophie & aux lettres, ſurtout à la Géométrie, à la Phyſique & à l'Hiſtoire naturelle, dont le Public a lu avec ſatisfaction les échantillons qu'il en a donnés dans les Journaux.

(3) Pierre Michault, Secrétaire du Duc de Charolois, & Poëte du temps de Louis XI, compoſa une poéſie ſous ce titre: *Ouvrage moral & ſatyrique.* Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. IX in-4°. pag. 749.

LETTRE

LETTRE LVIII.

BILLET AU MÊME.

De Paris, en 1755.

Vous fûtes hier de la dispute avec M. de Mairan [1] sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, & je ferois au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M. de Trudaine [2], vous l'y trouverez peut-être ; en ce cas je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit ; & sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite & de son amitié.

---

(1) De l'Académie des Sciences & de l'Académie Françoise, très connu par des ouvrages excellens, & par l'honnêteté & la douceur de son caractere. Ces deux savans n'étoient pas du même avis sur quelques points qui regardoient les Chinois, pour lesquels M. de Mairan étoit prévenu par les lettres du Pere Parrenin, Jésuite, & dont M. de Montesquieu se méfioit. Lorsque le voyage de l'Amiral Anson parut, il s'écria : „ Ah ! je l'ai toujours dit, que les Chinois n'étoient „ pas si honnêtes gens qu'ont voulu faire croire les „ Lettres édifiantes. "

[2] Conseiller d'Etat & Intendant des finances, qui vit beaucoup avec les hommes de lettres les plus distingués, & s'occupe avec zèle à l'encouragement des arts ; il étoit un des amis les plus intimes de M. de Montesquieu.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0165
DFG

LETTRE LIX.

Au MÉME, a Tournai.

De Paris, en Janvier 1715.

Je n'ai rien négligé, mon cher ami, pour découvrir d'où eſt partie la bêtiſe que l'on a fait courir ſur votre compte; mais je n'ai réuſſi qu'à vérifier qu'on l'a dite, ſans en déterrer la ſource. Je ne jurerois pas que vous ayiez tort de la ſoupçonner ſortie de la boutique près de l'Aſſomption. Quand on a un grand tort, il n'eſt pas étonnant qu'on cherche à l'excuſer par toutes ſortes de voies. Des tracaſſeries on va juſqu'aux horreurs. Mad. Geofrin eſt venue chez moi, à ce qu'il m'a paru, pour me ſonder; elle n'a pas manqué de vous mettre ſur le tapis, d'un air moqueur, mais j'ai coupé court en lui faiſant ſentir combien j'étois choqué de ſon procédé à l'égard d'un ami qu'elle ſait bien que j'aime & que j'eſtime. Elle a été un peu ſurpriſe; notre converſation n'a pas été longue, & je me propoſe bien de rompre avec elle [1]

[1] On ſait de bonne part qu'il dit à quelqu'un qu'il étoit ſi indigné, qu'il ne mettroit plus les pieds chez elle; ce qui ne fut malheureuſement que trop vérifié, puiſqu'il tomba malade quelques jours après, & mourut, à Paris, d'une fievre maligne, qui l'enleva en peu de jours. Il eſt ſûr que cette rupture eût été en même temps l'apologie & la vengeance la plus

Je ne la croyois pas capable de tant de méchanceté & de noirceur. Mad. d'Aiguillon eſt auſſi choqué que moi de tout ceci ; elle a péroré avec la vivacité que vous lui connoiſſez contre la futilité du ſoupçon de l'eſpionnage politique, & le ridicule de cette prétendue découverte ; elle n'a pas manqué de relever que vous aviez vécu parmi nous pendant toute la guerre, ſans avoir jamais donné lieu de vous ſoupçonner, & qu'il n'y a nulle occaſion de le faire, dans le temps où nous ſommes en pleine paix avec les pays auxquels vous tenez. Une conjecture jetée en paſſant, à l'occaſion de votre voyage à Vienne & de vos engagemens en Flandre, a pu aiſément prendre corps en paſſant d'une bouche à l'autre, & la malignité en a ſans doute profité. Ce qui m'a le plus ſcandaliſé en tout cela eſt la conduite de quelques-uns de vos confreres ; mais, mon cher Abbé, il y a de petits eſprits & des ames viles partout, même parmi les gens de lettres, même

---

complète de ſon ami ; mais Mad. Geoſrin auroit de quoi ſe conſoler de cette mortification domeſtique, par la célébrité qu'elle vient d'acquérir au moyen des gazettes ; elles ne ſont que parler de la grande figure qu'elle fait en différentes Cours du Nord, à l'occaſion de ſon voyage de Pologne ; car ſon mérite ſe trouvant trop reſſerré dans le cercle étroit d'une ſociété privée, ſans être arrêtée par ſon âge avancée, à l'exemple de la Reine de Saba, elle a entrepris ce long voyage pour aller admirer le Roi, qui avoit honoré ſa ſociété comme particulier. Nous apprenons par la gazette de Leyde, qu'elle exerce proviſionnellement à cette Cour la charge de Grand-Boſtange, & qu'elle médite d'aller briller à la Cour de S. Pétersbourg, comme elle a brillé à celles de Vienne & de Varſovie.

dans les sociétés littéraires ; mais enfin vous ne devez votre place qu'à vos succès.

Au reste, puisque vous voilà en repos, profitez de votre loisir pour mettre vos dissertations en état de paroître (2) ainsi que votre histoire de Clément V, que nous attendons toujours à Bordeaux avec empressement. Le plaisir de chanter au chœur ne doit pas vous faire perdre le goût des plaisirs littéraires.

Quelques mois d'absence feront tomber tous les bruits ridicules, & vous serez à Paris aussi bien que vous y étiez avant cette tracasserie de femmelette. Je vous somme de votre parole pour le voyage de la Brede après votre résidence ; je calcule que ce sera pour le mois d'Août. Votre départ me laisse un grand vide, & je sens combien vous me manquez. N'oubliez pas mon trefle, vos prairies & vos mûriers de Gascogne. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

(2) Ce conseil a été suivi peut-être trop à la lettre : car, au lieu de faire imprimer ce recueil à son retour à Paris, il s'est pressé de le livrer à un Imprimeur à Tournai, que l'on diroit n'avoir jamais imprimé d'autres livres que des catéchismes & des almanachs; car cette édition se ressent fort de l'ignorence du pays : elle est en deux volumes in-8. L'absence de l'auteur l'empêcha d'y veiller.

LETTRE LX.

A LA C. DE PONTAC (1),

A BORDEAUX.

De Clérac.

Vous êtes bien aimable, Madame, de m'avoir écrit sur le mariage de ma fille (2); elle & moi nous sommes très dévoués, & nous vous demandons tous deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les Jurats (3) ont envoyé une

(1) Quoique cette lettre ne soit point écrite à un ami Italien, je ne l'ai pas cru entiérement étrangere au titre de cette collection, puisqu'il y est parlé de deux amis Italiens, connus dans les lettres précédentes.

(2) Il venoit de la marier à M. de Secondat d'Agen, Gentilhomme d'une autre branche de sa maison, dans la vue de conserver ses terres dans sa famille, au cas que son fils, qui étoit marié depuis plusieurs années, continuât de n'avoir point d'enfans. Mlle. de Montesquieu fut d'un grand secours à son pere dans la composition de l'Esprit des Lois, par les lectures journalieres qu'elle lui faisoit pour soulager son lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beaumanoir, Joinville, & autres de cette espece, ne la rebutoient point; elle s'en divertissoit même, & égayoit fort ces lectures en répétant les mots qui lui paroissoient risibles.

(3) Titre des premiers magistrats de la ville de Bordeaux; ils firent ce présent à M. l'abbé Venuti pour lui marquer la reconnoissance de la ville, pour les

bourse de jetons, de velours brodée, à l'Abbé Venuti; je croyois qu'ils ne sauroient pas faire cela même. Le présent n'est pas important; mais c'est le présent d'une grande Cité, & ce régal auroit encore très bon air en Italie; mais là il n'est pas besoin de bon air, parce que l'Abbé y est si connu, qu'on ne peut rien ajouter à sa considération. Dites, je vous prie, à l'Abbé de Guasco, que je ne puis comprendre comment les échos ont pu porter à M. le Mercure de Paris des vers faits (4) dans les bois de la Brede. Je suis fort fâché de ne l'avoir pas su plutôt, parce que j'aurois donné ce Sonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec toute sorte de respect.

LETTRE LXI.

AU GRAND PRIEUR SOLAR,

A TURIN [1].

VOTRE Excellence a beau dire : je ne trouve pas les excuses que vous m'apportez de la rareté

Inscriptions & autres compositions qu'il avoit faites à l'occasion des fêtes données à Bordeaux, au passage de Madame la Dauphine, fille du Roi d'Espagne.

(4) Ce sont les mêmes dont il est parlé dans la Lettre du 10 Février 1745.

(1) Cette lettre ne se trouve pas dans la premiere édition; elle nous est parvenue trop tard : c'est pourquoi elle n'occupe pas ici sa véritable place.

de vos lettres assez bonne, pour vous la pardonner ; & c'est parce que je ne trouve pas vos raisons assez bonnes, que je vous écris en cérémonie pour me venger.

Je vous dirai pour nouvelle, que l'on vient d'exiler un Conseiller de notre Parlement, parce qu'il a prêté sa plume à coucher les remontrances que le Corps a cru devoir faire au Roi ; & ce qu'il y a de plus incroyable encore, est que l'exil a été ordonné, sans qu'on ait même lu les remontrances.

L'Abbé de Guasco est de retour de son voyage de Londres, dont il est fort content. Il se loue beaucoup de M. & de Mad. de Mirepoix, à qui vous l'aviez recommandé ; il dit qu'ils sont fort aimés dans ce pays-là. Notre abbé enthousiasmé des succès de l'inoculation, dont il s'est donné la peine de faire un cours à Londres, s'est avisé de la prôner un jour en présence de Madame la Ducheſſe du Maine, à Sceaux ; mais il en a été traité comme les Apôtres qui prêchent des vérités inconnues. Madame la Ducheſſe se mit en fureur, & lui dit qu'on voyoit bien qu'il avoit contracté la férocité des Anglois, & qu'il étoit honteux qu'un homme de son caractere, soutînt une thèse aussi contraire à l'humanité. Je crois que son Apostolat ne fera pas fortune à Paris (2). En

(2) Ce ne fut, en effet, qu'après le voyage que M. de la Condamine fit à Londres, peu d'années après, qu'on vit à Paris les premiers essais de l'inoculation. Cet Académicien ne se borna pas à faire verbalement des rapports de ses observations sur cette pratique ; mais il les mit par écrit, & les communiqua au public ; le mettant par-là en état d'y réfléchir, & de se persuader de la réalité des avantages qu'on retireroit

effet, comment se persuader qu'un usage Asiatique, qui a passé en Europe par les mains des Anglois, & nous est prêché par un étranger, puisse être cru bon chez nous, qui avons le droit exclusif du ton & des modes ? L'Abbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochain ; il me charge de vous dire qu'il se fait d'avance un grand plaisir de vous trouver à Turin. Je voudrois bien pouvoir me flatter de le partager avec lui ; mais je crois que mon vieux château & mon cuvier me rappelleront bientôt dans ma province ; car depuis la paix, mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre, qu'en a fait mon livre. Je vous prie de dire les choses les plus tendres de ma part à M. le Marquis de Breil, & de me donner bientôt des nouvelles des deux personnes que j'aime & que je respecte le plus à Turin.

---

de cette pratique, néanmoins encore combattue par la déraison du préjugé, & la cabale de bien des médecins.

LETTRE LXII.

Fragment d'une Lettre de M. de Monteſquieu au Roi de Pologne, Duc de Lorraine (1).

SIRE, il faudra que Votre Majeſté ait la bonté de répondre elle-même à ſon Académie, du mérite que je puis avoir. Sur ſon témoignage, il n'y aura perſonne qui ne m'en croye beaucoup. Votre Majeſté voit que je ne perds aucune des occaſions qui peuvent un peu m'approcher d'elle; & quand je penſe aux grandes qualités de Votre Majeſté, mon admiration demande toujours de moi ce que le reſpect veut me défendre.

LETTRE LXIII.

Fragment de la Réponſe du Roi de Pologne à la Lettre précédente.

MONSIEUR, je ne puis que bien augurer de ma Société littéraire, du moment qu'elle vous inſpire le deſir d'y être reçu. Un nom auſſi diſtingué que le vôtre dans la République des Lettres, un mérite plus grand encore que votre

(1) Pour demander à Sa Majeſté une place dans l'Académie de Nancy.

nom, doivent la flatter sans doute; & tout ce qui la flatte me touche sensiblement. Je viens d'assister à une de ses séances particulieres. Votre Lettre que j'ai fait lire, a excité une joie qu'elle s'est chargée elle-même de vous exprimer. Elle seroit bien plus grande, cette joie, si la Société pouvoit se promettre de vous posséder de temps en temps. Ce bonheur dont elle connoîtroit le prix, en seroit un pour moi, qui serois véritablement ravi de vous revoir à ma Cour. Mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes; & jamais je ne cesserai d'être bien sincerement, Monsieur, votre bien affectionné STANISLAS ROI (1).

---

(1) Cette lettre fut envoyée à M. de Montesquieu en même temps que celle du Secrétaire perpétuel, écrite au nom de l'Académie. Le Secrétaire lui marquoit que la Société avoit vu avec joie la lettre qu'ils avoit écrite à Sa Majesté: "Vous lui demandiez, Monsieur, disoit-il, une grace que nous aurions été empressés de vous demander à vous-même, si l'usage nous l'avoit permis. Nous nous estimons heureux que vous préveniez nos desirs. Vous pouvez plus qu'un autre nous faire entrer dans l'Esprit de nos Lois, & nous apprendre à remplir les vues du monarque que vous aimez, & que nous voulons tâcher de satisfaire. C'en est déja un moyen, que de vous donner une place parmi nous; & nous vous l'accordons avec d'autant plus de plaisir, que nous pouvons par-là nous acquitter envers Sa Majesté d'une partie de notre reconnoissance, &c.,, La satisfaction qu'avoit l'Académie de répondre aux desirs de M. de Montesquieu, fut bientôt augmentée par l'envoi que ce nouveau confrere lui fit d'un écrit qui a pour titre *Lysimaque*, il étoit accompagné de la lettre suivante, adressée au Secrétaire de la Société. On y verra quelle étoit la raison qui engageoit M. de Montesquieu à préférer à tout autre sujet, celui qu'il traite dans cet ouvrage.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0174
DFG

LETTRE LXIV.

A M. DE SOLIGNAC,

Secrétaire de la Société Littéraire de Nancy.

MONSIEUR, je crois ne pouvoir mieux faire mes remercîmens à la société littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, & en faisant mon devoir d'Académicien au moment de ma nomination; & comme je fais parler un Monarque, que ses grandes qualités éleverent au trône de l'Asie, & à qui ces mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le peins comme le pere de la patrie, l'amour & les délices de ses sujets; j'ai cru que cet ouvrage convenoit mieux à votre société qu'à toute autre. Je vous supplie, d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnoissance, &c.

A Paris le 4 Avril 1751.

LETTRE

DE LA DUCHESSE D'AIGUILLON

A L'ABBÉ C. DE GUASCO.

De Pontchartrain, le 17 Février 1755.

JE n'ai pas eu le courage, M. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de M. de Monteſquieu. Ni les ſecours des Médecins, ni la conduite de ſes amis n'ont pu ſauver une tête ſi chere. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis deſiderio ſit pudor tam cari Capitis?* L'intérêt que le public a témoigné pendant ſa maladie, le regret univerſel, ce que le Roi en a dit (2) publiquement, que c'étoit un homme impoſſible à remplacer, ſont des ornemens à ſa mémoire, mais ne conſolent point ſes amis. Je l'éprouve; l'impreſſion du ſpectacle, l'attendriſſement ſe faneront avec le temps, mais la privation d'un tel homme dans la ſociété ſera ſentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (2) juſqu'au moment qu'il a perdu

(1) Il envoya, outre cela, chez lui un Seigneur de la Cour, pour avoir des nouvelles de ſon état.

(2) Cette aſſiſtance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richeſſe littéraire de cet homme illuſtre, dont le Public auroit été probablement privé; car on a ap-

toute connoissance, dix-huit heures avant la mort; Mad. Dupré lui a rendu les mêmes soins, & le Chevalier de Jaucour (3) ne l'a quitté

---

pris qu'un jour, pendant que Me. la duchesse d'Aiguillon étoit allé dîner, le pere Roth, Jésuite Irlandois, qui l'avoit confessé, étant venu, & ayant trouvé le malade seul avec son Secrétaire, fit sortir celui-ci de la chambre, & s'y enferma sous clef. Mad. d'Aiguillon, revenue d'abord après dîner, trouva le Secrétaire dans l'antichambre, qui lui dit que le pere Roth l'avoit fait sortir, voulant parlant en particulier à M. de Montesquieu; comme, s'approchant de la porte, elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion, elle frappa, & le Jésuite ouvrit. *Pourquoi tourmenter cet homme mourant?* lui-dit-elle alors. M. de Montesquieu reprenant lui-même, dit: *Voilà, Madame, le Pere Roth qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au confesseur, qui s'excusa en disant: *Madame, il faut que j'obéisse à mes Supérieurs*, & il fut renvoyé sans rien obtenir. Ce fut ce Jésuite qui publia, après la mort de M. de Montesquieu, une lettre supposée, adressée à Monseigneur Gaultieri, alors Nonce à Paris, dans laquelle il fait dire à cet illustre écrivain: " Que c'étoit le goût du neuf & du singulier; le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés & aux maximes communes; l'envie de plaire & de mériter les applaudissemens de ces personnes qui donnent le ton à l'estime publique, & qui n'accordent jamais plus sûrement la leur, que quand on semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance & de toute contrainte. ". Le Pere Roth eut l'imprudence de faire mettre un aveu si peu assorti au caractere de sincérité de cet écrivain, dans la gazette d'Utrecht, d'abord après sa mort.

(3) Ce Gentilhomme, fort ami de M. de Montesquieu, a fait une étude particuliere de la médecine, & l'exerce simplement par goût & par amitié. C'est un de ceux qui ont fourni les meilleurs articles à l'Encyclopédie.

qu'au dernier moment. Je vous suis, Monsieur l'Abbé, toujours aussi dévouée.

ARTICLE D'UNE LETTRE

DU BARON SECONDAT

DE MONTESQUIEU,

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

De Bordeaux, le 25 Mars 1765.

Je n'ai pu lire votre lettre de Florence, du 8 Février, sans le plaisir le plus sensible & la plus tendre reconnoissance. Je connois depuis long-temps de réputation M. l'Abbé Marquis Niccolini & Monseigneur Cerati. J'en ai cent fois entendu parler à mon pere dans les termes les plus affectueux, & qui plaignoient le mieux la sympathie qui étoit entre leurs ames & la sienne. J'accepte vos offres (1) & les leurs; elles sont

---

(1) Cet ami lui avoit écrit que Monseigneur Cerati & M. l'Abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fussent point membres de l'Académie de Bordeaux, vouloient s'associer à l'offre qu'il avoit déja faite lui-même, de contribuer à la dépense d'un buste en membre de M. de Montesquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus habiles Sculpteurs, pour être placé dans la salle de ses assemblées, & cela, pour faciliter l'effet de la délibération que l'Académie avoit prise d'ériger un pareil monument, mais qui étoit arrêtée faute de fonds dans la caisse de ladite Académie.

trop honorables à la mémoire de mon pere, pour n'être pas reçues avec tout le respect & toute la tendresse possible. Quelques Académiciens contribueront avec plaisir à la dépense, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds sur ces secours. Je ne puis même vous dire à présent jusqu'où s'étendroit leur générosité. Je ne sais si les François sont trop vains, mais nous croyons avoir à présent en France des Sculpteurs aussi habiles que ceux de l'Italie; on étoit même convenu du prix avec Monsieur le Moine. C'est l'homme du monde le plus généreux & le plus désintéressé. L'Académie Françoise ayant désiré d'avoir un portrait [2] de mon pere, & les Peintres fameux de Paris ayant refusé de s'en charger, vu la difficulté de réussir avec le seul secours de la médaille frappée par les Anglois, Monsieur le Moine se prêta de la meilleure grace du monde à aider un jeune Peintre, par un médaillon en grand qu'il eut la bonté de faire, très ressemblant à la petite médaille. Or, Monsieur le Moine ayant eu une fois dans la tête la figure de mon pere, sera plus en état qu'un autre de la rendre dans un buste de marbre: & comme il a gardé le mo-

(2) M. de Montesquien ne s'étoit jamais soucié de se faire peindre; & ce ne fut qu'après des difficultés infinies qu'il accorda aux instances de M. l'Abbé Comte de Guasco, qui étoit à Bordeaux avec lui, de se laisser tirer par un Peintre Italien qui passoit par cette ville en revenant d'Espagne. Cet ami possède ce portrait qui est assez ressemblant, & le seul qui existe fait d'après nature. Il m'a dit que le Peintre assuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la physionomie changeât tant d'un moment à l'autre, & qui eût si peu de patience à prêter son visage.

dèle de ce qu'il a fait, & qu'il l'a fait voir à plusieurs personnes qui ont connu mon pere, & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient restés dans ces essais, c'est encore une raison de plus pour le faire réussir dans un ouvrage de conséquence.

ARTICLE D'UNE AUTRE LETTRE

DU MÉME AU MÉME.

De Bordeaux.

Je vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris, dans laquelle je vous parlois amplement du buste de l'Auteur de l'Esprit des Lois. M. le Prince de Beauveau ayant été nommé Commandant de la Guyenne en 1765, parut désirer une place à l'Académie de Bordeaux; sur le champ elle lui fut offerte, & il l'accepta. Il pria l'Académie d'agréer qu'il fît faire un buste en marbre de l'Auteur de l'Esprit des Lois, pour être placé dans la salle de ses Assemblées. Cela fut agréé avec beaucoup de reconnoissance. Le Moine travaille à ce buste, & il sera bien-tôt achevé. Si Monseigneur Cerati & M. le Marquis Niccolini pouvoient désirer d'être Associés Etrangers de l'Académie de Bordeaux, je me ferai gloire de les proposer, par principe d'estime & de reconnoissance. Je sais qu'il y a mille choses à en dire. Mon pere ne me parloit d'eux qu'avec les sentimens les plus vifs de respect & d'amitié; mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il

m'en disoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez, & comme ancien membre de notre Académie, vous devez vous intéresser à sa gloire.

LETTRE

DE M. LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU.

A M. HELVÉTIUS.

Mon cher, l'affaire s'est faite, & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-dessus, & je ne voudrois donner aucune peine à mon cher Helvétius; mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare, de plus, que je ne vous ferai plus de complimens, & au lieu de complimens qui cachent ordinairement les sentimens qui ne sont pas, mes sentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non complimens à notre ami Saurin. J'ai usurpé sur lui, je ne sais comment, le titre d'ami, & me suis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai *tamen usque recurret.* A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en est comme des vers de Crébillon: tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant.

Je suis un admirateur sincere de Catilina, & je ne sais comment cette pièce m'inspire du respect. La lecture m'a tellement ravi, que j'ai

été jusqu'au cinquieme acte sans y trouver un seul défaut, ou du moins sans le sentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puisque le public y en trouve beaucoup; &, de plus, je n'ai pas de grandes connoissances sur les choses du théâtre; de plus, il y a des cœurs qui sont faits pour certains genres de dramatique, le mien en particulier est fait pour celui de Crébillon; & comme dans ma jeunesse, je devins fou de Radamiste, j'irai aux Petites-Maisons pour Catilina; jugez, si j'ai eu du plaisir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractere de Catilina, peut-être le plus beau qu'il y eût au théâtre. En un mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un sultan est dans son serrail, va-t-il choisir la plus belle? non. Il dit je l'aime, il la prend, &c. — Voilà comment décide ce grand personnage. Mon cher Helvétius, je ne sais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens, mais je sens que vous êtes au-dessus des autres, & moi je suis au-dessus de vous par l'amitié.

Fin des Lettres.

PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE DE MIREPOIX. (1)

La beauté que je chante, ignore ſes appas.
Mortels, qui la voyez, dites-lui qu'elle eſt belle,
Naïve, ſimple, naturelle
Et timide ſans embarras.
Telle eſt la Jacinthe nouvelle;
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui ſont autour d'elle:
Sans ſe montrer, ſans ſe cacher,
Elle ſe plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir ſa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.
Mirepoix reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix;
Et ce ſont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire uſage.
Pour altérer la douceur de ſes traits,
Le fier dédain n'oſa jamais
Se faire voir ſur ſon viſage.
Son eſprit a cette chaleur
Du Soleil qui commence à naître;
L'Hymen peut parler de ſon cœur:
L'Amour pourroit le méconnoître.

(1) Le premier Editeur de ces Lettres n'a rapporté que la traduction italienne de cette pièce, dont il eſt fait mention dans la lettre 37, parce qu'il n'en avoit pas retrouvé l'original françois.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0183
DFG

INTRODUCTION

De la Chanſon dont il eſt parlé dans la note 6 de la Lettre XXXVII.

I vezzi ſuo la Dea che io canto ignora?
Voi che fiete con ella,
Ditele pur ch' è bella;
Ditele pur che ogn' atto deſnvolto,
Dolce, ſemplice, e ſchietta,
Senz' arte o ſtudio da Natura ha tolto.
Tal gentil mammoletta
La fronte ſopra i fior vergognoſetta
Non alza, ma trà l'herbe ſi riposa
Senza far di ſe pompa o ſtarſi aſcoſa;
Là ſenza geloſia
Finire i di potria,
Se il caſo non appella
L'occhio ver lei di giovine o donzella.
MIREPOA ebbe dal Cielo in ſorte
Candor, dolcezza e pace,
E fra tante ſue doti altere e accorte,
Sol d' eſſe ſi compiace;
Ne diſdegno ardi mai colla ſua face
Far onta al vago angelico ſembiante;
Ma ſtaſſi riſpettoſo a lei d' avante.
Il ſuo ſpirto ha il calore
Del ſol, quando eſce fuore;
Del ſuo tenero cuore
Imeneo ſol favella,
Perde amor ſenza lei le ſue quadrella.

ADIEUX A GÈNES (1).

En 1728.

Adieu, Gènes détestable;
Adieu, séjour de Plutus;
Si le Ciel m'est favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, bourgeois & noblesse,
Qui n'a pour toutes vertus
Qu'une inutile richesse;
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, superbes palais,
Où l'ennui, par préférence,
A choisi sa résidence;
Je ne vous reverrai jamais.

(1) Cette pièce avoit été donnée par M. de Montesquieu à un de ses amis, à condition de ne la point faire voir, disant que c'étoit une plaisanterie faite dans un moment d'humeur; d'autant qu'il ne s'étoit jamais piqué d'être poëte. Il la fit, étant embarqué pour partir de Gènes, où il disoit s'être beaucoup ennuyé, parce qu'il n'y avoit formé aucune liaison, ni trouvé aucun de ces empressemens qu'on lui avoit marqués par-tout ailleurs en Italie. Il faut que les Gènois se soient bien civilisés depuis, & ayent beaucoup changé de méthode dans l'accueil qu'ils font aux étrangers; ou bien l'ennui fit que l'Auteur voulut se divertir par cette petite satyre, qui ne sauroit être prise pour une chose sérieuse, ni comme un jugement de ce voyageur éclairé.

Là le magiſtrat querelle,
Et veut chaſſer les amans,
Et ſe plaint que ſa chandelle
Brûle depuis trop long-temps.

Le vieux noble, quel délice!
Voit ſon page à demi-nu,
Et jouit d'une avarice
Qui lui fait montrer le cu.

Vous entendez d'un jocriſſe,
Qu'il ne dort ni nuit ni jour,
Qu'il a gagné la jauniſſe
Par l'excès de ſon amour.

Mais un vent plus favorable
A mes vœux vient ſe prêter;
Il n'eſt rien de comparable
Au plaiſir de vous quitter.

SONNET

DE M. LE CHEVALIER ADAMI,

SÉNATEUR FLORENTIN,

Fait à l'occasion de la mort de M. le Président de MONTESQUIEU.

Illustre genio che sì largo fiume
Di scienza socratica spargesti,
E or splendi cinto dell' eterno lume
Che dell' util sudore in premio avesti.

Te della dotta mente i vanni ergesti
Ai fonti del volubile costume
Del dritto a i sacri arcani, e dietti a questi.
Eccelsi voli il tuo saper le piume.

Tu la norma segnasti onde in più forte.
La civile amista nodo si stringa,
Il più gran bene dell' umana sorte.

Tu.... Ma qual di ritrarti ebbi lusinga!
Stan l'opre tue fuor del poter di morte.
Ne vi è chi meglio ti colori e pinga.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PRÉSIDENT

DE MONTESQUIEU.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0189
DFG

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PRESIDENT

DE MONTESQUIEU,

A la rentrée du Parlement de Bordeaux, le jour de la Saint Martin 1725.

QUE celui d'entre nous qui aura rendu les lois esclaves de l'iniquité de ses jugemens, périsse sur l'heure! Qu'il trouve en tout lieu la présence d'un Dieu vengeur, & les puissances célestes irritées! Qu'un feu sorte de dessous terre & dévore sa maison! Que sa postérité soit à jamais humiliée! Qu'il cherche son pain, & ne le trouve pas! Qu'il soit un exemple affreux de la justice du ciel, comme il en a été un de l'injustice de la terre!

C'est à-peu-près ainsi, Messieurs, que parloit un grand Empereur, & ses paroles, si tristes, si terribles, sont pour vous pleines de con-

solations. Vous pouvez tout dire en ce moment à ce peuple assemblé, avec la confiance d'un Juge d'Israël: *Si j'ai commis quelqu'injustice, si j'ai opprimé quelqu'un d'entre vous, qu'il éleve la voix, qu'il parle contre moi aux yeux du Seigneur*: LOQUEMINI DE ME CORAM DOMINO, ET CONTEMNAM ILLUD HODIE.

Je ne parlerai donc point de ces grandes corruptions, qui, dans tous les temps, ont été le préfage du changement ou de la chûte des Etats; de ces injustices de dessein formé; de ces méchancetés de système; de ces vies toutes marquées de crimes, où des jours d'iniquités ont toujours suivi des jours d'iniquités; de ces Magistratures exercées au milieu des reproches, des pleurs, des murmures, & des craintes de tous les Citoyens: contre des Juges pareils, contre des hommes si funestes, il faudroit un tonnerre; la honte & les reproches ne sont rien.

Ainsi, supposant dans un Magistrat sa vertu essentielle, qui est la justice, qualité sans laquelle il n'est qu'un monstre dans la société, & avec laquelle il peut être un très mauvais citoyen; je ne parlerai que des accessoires qui peuvent faire que cette justice abondera plus ou moins; il faut qu'elle soit éclairée; il faut qu'elle soit prompte; qu'elle ne soit point austere, & enfin qu'elle soit universelle.

Dans l'origine de notre monarchie, nos peres pauvres, & plutôt Pasteurs que Laboureurs, Soldats plutôt que Citoyens, avoient peu d'intérêts à régler; quelques lois sur le partage du butin, sur la pâture ou le vol des bestiaux, régloient tout dans la République; tout le monde étoit bon pour être Magistrat chez un Peuple

qui, dans ses mœurs, suivoit la simplicité de la nature, & à qui son ignorance & sa grossiereté fourniſſoient des moyens aussi faciles qu'injustes de terminer les différends, comme le sort, les épreuves par l'eau, par le feu, les combats singuliers, &c.

Mais depuis que, vaingueurs des Gaulois, nous avons pris la police des Gaulois; que le code militaire a cédé au code civil; depuis surtout que les lois des fiefs n'ont plus été les seules lois de la nobleſſe, le seul corps de l'état, & que par ce dernier changement le commerce & le labourage ont été encouragés; que les richeſſes des particuliers & leur avarice se sont accrues; qu'on a eu à démêler de grands intérêts & des intérêts presque toujours cachés; que la bonne foi ne s'est réservée que des affaires de peu d'importance, tandis que l'artifice & la fraude se sont retirés dans les contrats; nos codes se sont augmentés; il a fallu joindre les lois étrangeres aux nationales; le respect pour la religion y a mêlé les Canoniques; & les Magistratures n'ont plus été le partage que des citoyens éclairés.

Les Juges se sont toujours trouvés au milieu des pièges & des surpriſes, & la vérité a laiſſé dans leur esprit les mêmes méfiances que l'erreur.

L'obscurité du fonds a fait naître la forme; les fourbes qui ont espéré de pouvoir cacher leur malice, s'en sont fait une espece d'art, des professions entieres se sont établies, les unes pour obscurcir, les autres pour allonger les affaires, & le Juge a eu moins de peine à se défendre de la mauvaiſe foi du Plaideur, que de l'artifice de celui à qui il confioit ses intérêts.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0193
DFG

Pour lors il n'a plus suffit que le Magistrat examinât la pureté de ses intentions; ce n'a plus été assez qu'il pût dire à Dieu: *Proba me Deus & scito cor meum*; il a fallu qu'il examinât son esprit, ses connoissances & ses talens; il a fallu qu'il se rendît compte de ses études; qu'il portât toute sa vie le poids d'une application sans relâche, & qu'il vît si cette application pourroit donner à son esprit la mesure des connoissances, & le dégré de lumiere que son état exigeoit.

On lit dans les relations de certains Voyageurs qu'il y a des mines où les travailleurs ne voyent jamais le jour; ils sont une image bien naturelle de ces gens, dont l'esprit appesanti sous les organes, n'est pas capable de recevoir aucun degré de clairvoyance. Une pareille incapacité exige d'un homme juste qu'il la surmonte par des sueurs & par des veilles.

Il faut encore que la Justice soit prompte. Souvent l'injustice n'est pas dans le Jugement, elle est dans les délais; souvent l'examen a fait plus de tort qu'une décision contraire. Dans la constitution présente, c'est un état que d'être plaideur; on porte ce titre jusqu'à son dernier âge; il va à la postérité, il passe de neveux en neveux, jusqu'à la fin d'une malheureuse famille.

A ce titre si triste, la pauvreté semble toujours attachée. La justice la plus exacte ne sauve jamais que d'une partie des malheurs; & tel est l'état des choses, que les formalités introduites pour conserver l'ordre public, sont aujourd'hui le fléau des particuliers. L'industrie du Palais est devenue une source de fortune, comme le commerce & le labourage; la maltôte a trouvé à

s'y repaître, & à disputer à la chicane la ruine d'un malheureux plaideur.

Autrefois les gens de bien menoient devant les Tribunaux les hommes injustes. Aujourd'hui ce sont les hommes injustes qui y traduisent les gens de bien. Le dépositaire a osé nier le dépôt, parce qu'il a espéré que la bonne foi craintive se lasseroit bientôt de le demander en justice; & le ravisseur a fait connoître à celui qu'il opprimoit, qu'il n'étoit pas de sa prudence de continuer à lui demander raison de ses violences.

On a vu, ô siecle malheureux! des hommes iniques menacer de la justice ceux à qui ils enlevoient leurs biens, & apporter, pour raison de leurs vexations, la longueur du temps, & la ruine inévitable à ceux qui voudroient les faire cesser; mais, quand l'état de ceux qui plaident ne seroit point ruineux, il suffiroit qu'il fût incertain pour nous engager à le faire finir. Leur condition est toujours malheureuse, parce qu'il leur manque quelque sûreté du côté de leurs biens, de leur fortune & de leur vie.

Cette même considération doit inspirer à un Magistrat juste une grande affabilité, puisqu'il a toujours affaire à des gens malheureux. Il faut que le peuple soit toujours présent à ses iniquités, semblable à ces bornes que les Voyageurs trouvent dans les grands chemins sur lesquelles ils reposent leur fardeau. Cependant on a vu des Juges, qui, refusant à leurs Parties tous les égards, pour conserver, disoient-ils, la neutralité, tomboient dans une rudesse qui les en faisoit plus sûrement sortir.

Mais qui est-ce qui a jamais pu dire, si l'on en excepte les Stoïciens, que cette affection générale pour le genre-humain, qui est la vertu de

l'homme conſideré en lui-même, ſoit une vertu étrangere au caractere du Juge? Si c'eſt la puiſſance qui doit endurcir les cœurs, voyez comme l'autorité paternelle endurcit les cœurs des peres, & reglez votre Magiſtrature ſur la premiere de toutes les Magiſtratures.

Mais indépendamment de l'humanité, la bienſéance & l'affabilité, chez un Peuple poli, deviennent une partie de la Juſtice, & un Juge qui en manque pour ſes cliens, commence dès-lors à ne plus rendre à chacun ce qui lui appartient; ainſi, dans nos mœurs, il faut qu'un Juge ſe conduiſe envers ſes Parties, de maniere qu'il leur paroiſſe bien plutôt réſervé que grave, & qu'il leur faſſe voir la probité des Catons, ſans leur en montrer la rudeſſe & l'auſtérité.

J'avoue qu'il y a des occaſions où il n'eſt point d'ame bienfaiſante qui ne ſe ſente indignée; l'uſage qui a introduit les ſollicitations, ſemble avoir été fait pour éprouver la patience des Juges qui ont du courage & de la probité. Telle eſt la corruption du cœur des hommes qu'il ſemble que la conduite générale ſoit de la ſuppoſer toujours dans le cœur des autres.

O vous qui employez pour nous ſéduire tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus inévitable; qui, pour nous mieux gagner, cherchez toutes nos foibleſſes; qui mettez en œuvre la flatterie, les baſſeſſes, le crédit des Grands, le charme de nos amis, l'aſcendant d'une épouſe chérie; quelquefois même un empire que vous croyez plus fort, parce que vous le croyez plus criminel; qui, choiſiſſant toutes nos paſſions, faites attaquer notre cœur par l'endroit le moins défendu, puiſſiez-vous à jamais manquer tous vos deſſeins, & n'obtenir que de la confuſion dans

dans vos entrepriſes ! Nous n'aurons point à vous faire les reproches que Dieu fait aux pécheurs dans les livres ſaints : *Vous m'avez fait ſervir à vos iniquités.* Nous réſiſterons à vos ſollicitations les plus hardies, & nous vous ferons ſentir la corruption de votre cœur, la droiture du nôtre.

Il faut que la juſtice ſoit univerſelle. Un juge ne doit pas être comme l'ancien *Caton*, qui fut le plus juſte ſur ſon Tribunal, & non dans ſa famille. La juſtice doit être en nous une conduite générale. Soyons juſtes dans tous les lieux, juſtes à tous égards, envers toutes perſonnes, en toutes occaſions.

Ceux qui ne ſont juſtes que dans le cas où leur profeſſion l'exige, qui prétendent être équitables dans les affaires des autres, lorſqu'ils ne ſont pas incorruptibles dans ce qui les touche eux-mêmes, qui n'ont point mis l'équité dans les plus petits événemens de leur vie, courent riſque de perdre bientôt cette juſtice même qu'ils rendent ſur le Tribunal. Des juges de cette eſpece, reſſemblent à ces monſtrueuſes Divinités que la fable avoit inventées, qui mettoient bien quelqu'ordre dans l'univers, mais qui, chargées de crimes & d'imperfections, troublent elles-mêmes leurs lois, & faiſoient rentrer le monde dans tous les déréglemens qu'elles en avoient bannis.

Que le rôle de l'homme privé ne faſſe donc point de tort à celui de l'homme public : car dans quel trouble de l'eſprit un Juge ne jette-t-il point les Parties, lorſqu'elles lui voyent les mêmes paſſions que celles qu'il faut qu'ils corrigent, & qu'ils trouvent ſa conduite répréhenſible comme celle qui a fait naître leurs plaintes ? S'il

aimoit la justice, diroient-elles, la refuseroit-il aux personnes qui lui sont unies par des liens si doux, si forts, si sacrés, à qui il doit tenir par tant de motifs, d'estime, d'amour, de reconnoissance, & qui peut-être ont mis tout leur bonheur entre ses mains.

Les jugemens que nous rendons sur le Tribunal, peuvent rarement décider de notre probité; c'est dans les affaires qui nous intéressent particuliérement que notre cœur se développe, & se fait connoître. C'est là-dessus que le peuple nous juge, c'est là-dessus qu'il nous craint ou qu'il espere de nous. Si notre conduite est condamnée, si elle est soupçonnée, nous devenons soumis à une espece de récusation publique; & le droit de juger que nous exerçons, est mis par ceux qui sont obligés de souffrir au rang de leurs calamités.

Il est temps, Messieurs, de vous parler de ce jeune Prince, héritier de la justice de ses ancêtres, comme de leur Couronne. L'histoire ne connoit point de Roi, qui, dans l'âge mûr & dans la force de son gouvernement, ait eu des jours si précieux à l'Europe, que ceux de l'enfance de ce monarque. Le ciel avoit arraché au cours de sa vie innocente de si grandes destinées, qu'il sembloit être le pupille & le Roi de toutes les Nations. Les hommes des climats les plus reculés, regardoient ses jours comme leurs propres jours. Dans les jalousies des intérêts divers, tous les peuples vivoient dans une crainte commune. Nous, ses fideles sujets, nous, François, à qui on donne l'éloge d'aimer uniquement notre Roi, à peine avions-nous en ce point l'avantage sur les nations alliées, sur les nations rivales, sur les nations ennemies. Un

tel préſent du ciel, ſi grand par ce qui s'eſt paſſé, ſi grand dans le temps préſent, nous eſt encore pour l'avenir une illuſtre promeſſe. Né pour la félicité du genre-humain, n'y auroit-il que ſes Sujets qu'il ne rendroit pas heureux? Il ne ſera point comme le ſoleil, qui donne la vie à tout ce qui eſt loin de lui, & qui brûle tout ce qui l'approche.

Nous venons de voir une grande Princeſſe (*) ſortir du deuil dont elle étoit environnée. Elle a paru, & les peuples divers, dans ces ſortes d'événemens, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont regardé que les vertus & les agrémens que le ciel a répandus ſur elle. Le jeune Monarque s'eſt incliné ſur ſon cœur; la vertu nous eſt garante pour l'avenir de ce tendre amour que les charmes & les graces ont fait naître.

Soyez, grand Roi, le plus heureux des Rois. Nous, qui vous aimons, béniſſons le ciel de ce qu'il a commencé le bonheur de la Monarchie par celui de la Famille Royale. Quelque grande que ſoit la félicité dont vous jouiſſez, vous n'avez rien que ce que vos Peuples ont mille choſes deſiré pour vous: nous implorions tous les jours le ciel; il nous a tout accordé; mais nous implorons encore. Puiſſe votre jeuneſſe être citée à tous les Rois qui viendront après vous! Puiſſiez-vous dans un âge plus mûr n'y trouver rien à reprendre, & dans les grands engagemens où vous entrez, toujours bien ſentir ce que doit à l'univers le premier des mortels! Puiſſiez-vous toujours cultiver dans la paix,

(*) Ce diſcours fut prononcé dans le temps du mariage du Roi.

des vertus qui ne sont pas moins royales que les vertus militaires, & n'oublier jamais que le ciel, en vous faisant naître, a déja fait toute votre grandeur, & que, comme l'immense Océan, vous n'avez rien à acquérir!

Que le Prince en qui vous avez mis votre principale confiance, qui ne trouve votre gloire que là où il voit votre justice, ce Prince inflexible comme les lois mêmes, qui décerne toujours ce qu'il a résolu une fois, ce Prince qui aime les regles, & ne connoît pas les exceptions, qui se suit toujours lui-même, qui voit la fin comme le commencement des projets, & qui sait réduire les courtisans aux demandes justes, distinguer leurs services de leurs assiduités, & leur apprendre qu'ils ne sont pas plus à vous que vos autres sujets, puisse être long-temps auprès de votre trône, & y partager avec vous les peines de la monarchie!

Avocats, la Cour connoit votre intégrité, & elle a du plaisir de pouvoir vous le dire. Les plaintes contre votre honneur n'ont point encore monté jusqu'à elle. Sachez pourtant qu'il ne suffit pas que votre ministere soit désintéressé pour être pur. Vous avez du zèle pour vos Parties, & nous le louons; mais ce zèle devient criminel, lorsqu'il vous fait oublier ce que vous devez à vos adversaires. Je sais bien que la loi d'une juste défense vous oblige souvent de révéler des choses que la honte avoit ensevelies; mais c'est un mal que nous ne tolérons que lorsqu'il est absolument nécessaire. Apprenez de nous cette maxime, & souvenez-vous-en toujours. Ne dites jamais la vérité aux dépens de votre vertu.

Quel triste talent que celui de savoir déchi-

rer les hommes! Les saillies de certains esprits sont peut-être les plus grandes épines de notre ministere; & bien loin que ce qui fait rire le peuple, puisse mériter nos applaudissemens, nous pleurons toujours sur les infortunés qu'on déshonore.

Quoi! la honte suivra tous ceux qui approchent de ce sacré Tribunal! Hélas! craint-on que les graces de la justice ne soient trop pures? Que peut-on faire de pis pour les parties? On les fait gémir sur leurs succès mêmes, & on leur rend, pour me servir des termes de l'Ecriture, *les fruits de la Justice amers comme de l'absinthe.*

Eh! de bonne foi, que voulez-vous que nous répondions, quand on viendra nous dire: Nous sommes venus devant vous, & on nous y a couverts de confusion & d'ignominie; vous avez vu nos plaies, & vous n'avez pas voulu y mettre d'huile; vous vouliez réparer les outrages qu'on nous a faits loin de vous, & on nous en a fait sous vos yeux de plus réels; & vous n'avez rien dit, vous, que sur le Tribunal où vous étiez, nous regardions comme les Dieux de la terre, *vous avez été muets comme des statues de bois & de pierre?* Vous dites que vous mettez en sûreté notre vie: si vous n'avez pas la force d'arrêter les saillies d'un Orateur emporté, indiquez-nous du moins quelque Tribunal plus juste que le vôtre. Que savons-nous si vous n'avez pas partagé le barbare plaisir que l'on vient de donner à nos parties? si vous n'avez pas joui de notre désespoir? & si ce que nous vous reprochons comme une foiblesse, nous ne devons pas plutôt vous le reprocher comme un crime?

Avocats, nous n'aurons jamais la force de

soutenir de si cruels reproches, & il ne sera jamais dit que vous serez plus prompts à manquer aux premiers devoirs, que nous à vous les faire connoître.

Procureurs, vous devez trembler tous les jours de votre vie sur votre ministere. Que dis-je? vous devez nous faire trembler nous-mêmes. Vous pouvez à tous momens nous fermer les yeux sur la vérité, nous les ouvrir sur des lueurs & des apparences; vous pouvez nous lier les mains, éluder les dispositions les plus justes & en abuser; présenter sans cesse à vos parties la justice, & ne leur faire embrasser que son ombre; leur faire espérer la fin, & la reculer toujours; les faire marcher dans un dédale d'erreurs: pour lors d'autant plus dangereux, que vous seriez plus habiles, vous feriez verser sur nous-mêmes une partie de la haine. Ce qu'il y auroit de plus triste dans votre profession, vous le reprendriez sur la nôtre, & nous deviendrions bientôt les plus grands criminels après les premiers coupables! Mais que n'ennoblissez-vous votre profession par la vertu, qui les orne toutes? Que nous serions charmés de vous voir travailler à devenir plus justes que nous ne le sommes! Avec quel plaisir vous pardonnerions nous cette émulation! Et combien nos dignités nous paroîtroient-elles viles auprès d'une vertu qui vous seroit chere!

Lorsque plusieurs de vous ont mérité l'estime de la Cour, nous nous sommes rejouis des suffrages que nous leur avons donnés. Il nous sembloit que nous allions marcher dans les sentiers les plus sûrs; nous nous imaginions nous-mêmes avoir acquis un nouveau degré de justice.

Nous n'aurons point, disons-nous, à nous défendre de leurs artifices; ils vont concourir avec nous à *l'œuvre du jour*, & peut-être verrons-nous le temps où le peuple sera délivré de tout fardeau. Procureurs, vos devoirs touchent de si près les nôtres, que nous qui sommes prépoſés pour vous reprendre, nous vous conjurons de les obſerver. Nous ne vous parlons point en Juges; nous oublions que nous sommes vos Magiſtrats; nous vous prions de nous laiſſer notre probité, de ne nous point ôter le reſpect des peuples, & de ne nous point empêcher d'en être les peres.

Fin du Diſcours.

OEUVRES
POSTHUMES
DE
M. DE MONTESQUIEU.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0205
DFG

AVIS

*IL n'eſt pas inutile de remarquer ici que le volume qu'on diſtribue à Paris ſous le titre d'*Oeuvres poſthumes de M. de Monteſquieu, *& qui ſe vend juſqu'à trois livres, contient, outre les deux pièces ſuivantes, un autre écrit du même auteur intitulé* Réflexions, &c. *qui n'eſt autre choſe que l'*Eſſai ſur le Goût, *déjà imprimé dans les anciennes Editions de Monteſquieu, & qu'on trouvera au commencement de ce huitieme volume. Ce changement eſt une petite ſuperchérie des Editeurs des* Oeuvres poſthumes, *que nous ſommes obligés de remarquer ici, pour prévenir le reproche qu'on pourroit nous faire injuſtement, d'avoir omis ces* Réflexions.

ARSACE

ET

ISMENIE,

HISTOIRE ORIENTALE.

Sur la fin du regne d'Artamène, la Bactriane fut agitée par des discordes civiles ; ce Prince mourut accablé d'ennuis, & laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du Palais, eut la principale direction des affaires. Il desiroit beaucoup le bien de l'Etat, & il desiroit fort peu le pouvoir. Il connoissoit les hommes, & jugeoit bien des événemens. Son esprit étoit naturellement conciliateur, & son ame sembloit s'approcher de toutes les autres. La paix, qu'on n'osoit plus espérer, fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar ; chacun rentra dans le devoir, & ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort & sans bruit, il savoit faire les grandes choses.

La paix fut troublée par le Roi d'Hircanie.

Il envoya des Ambassadeurs pour demander Isménie en mariage ; &, sur ses refus, il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singuliere. Tantôt il paroissoit armé de toutes pieces; & prêt à combattre ses ennemis ; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de nôces ; des danseurs, des joueurs d'instrumens, des farceurs, des cuisiniers, des eunuques, des femmes; & il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la Reine les lettres du monde les plus tendres; & d'un autre côté, il ravageoit tout le pays: un jour étoit employé à des festins, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre & de la paix, & jamais il n'y eut tant de dissolution & tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur; un autre étoit dans la joie, les danses & les festins ; &, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles, de se faire craindre, & de se faire aimer. Il ne fut ni craint ni aimé. On opposa une armée à la sienne, & une seule bataille finit la guerre. Un soldat, nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens, fit des prodiges de valeur ; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le Roi d'Hircanie, & le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier, &, sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule : mais suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance ; il parla modestement de son affection. Le général lui offrit des récompenses ; il s'y montra insensible : il voulut le combler d'honneurs ; il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une

naissance ordinaire. Il le fit venir à la Cour ; & quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence lui donna de l'admiration ; la tristesse même qui paroissoit sur son visage lui inspira du respect ; il loua sa valeur, & lui dit les choses les plus flatteuses. Seigneur, (lui dit l'étranger) excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés, & encore plus d'y répondre. Ses yeux se remplirent de larmes, & l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami (lui dit-il) puisque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois, à présent je vous aime ; je voudrois vous consoler, & que vous fissiez usage de ma raison & de la vôtre. Venez prendre un appartement dans mon palais ; celui qui l'habite aime la vertu, & vous n'y serez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La Reine sortit de son palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son char au milieu d'un peuple immense. Un voile qui couvroit son visage, laissoit voir une taille charmante ; ses traits étoient cachés, & l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de son char, & entra dans le temple. Les Grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, & adora les Dieux dans le silence ; puis elle leva son voile, se recueillit, & dit à haute voix :

Dieux immortels ! la Reine de Bactriane vient vous rendre graces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs, en ne permettant jamais qu'elle en abuse. Faites qu'elle n'ait ni passions, ni foiblesses, ni caprices : que ses craintes soient de faire le mal, ses espérances de faire le bien ; & puisqu'elle ne peut

être heureuse..... (dit-elle d'une voix que les sanglots parurent arrêter) faites du moins que son peuple le soit.

Les prêtres finirent les cérémonies prescrites pour le culte des Dieux; la Reine sortit du temple, remonta sur son char, & le peuple la suivit jusqu'au palais.

Quelques momens après, Aspar rentra chez lui, il cherchoit l'étranger, & il le trouva dans une affreuse tristesse. Il s'assit auprès de lui, & ayant fait retirer tout le monde, il lui dit: Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ses peines? C'est comme si l'on se reposoit dans un lieu plus tranquille. Il faudrait, lui dit l'étranger, vous raconter tous les événemens de ma vie. C'est ce que je vous demande, reprit Aspar; vous parlerez à un homme sensible: ne me cachez rien; tout est important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse & un sentiment de pitié qui donnoit cette curiosité à Aspar. Il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane; il desiroit de connoître à fonds un homme qui étoit déja dans l'ordre de ses desseins, & qu'il destinoit dans sa pensée aux plus grandes choses.

L'étranger se recueillit un moment, & commença ainsi:

L'amour a fait tout le bonheur & tout le malheur de ma vie. D'abord il l'avoit semée de peines & de plaisirs; il n'y a laissé dans la suite que les pleurs, les plaintes & les regrets.

Je suis né dans la Médie, & je puis compter d'illustres ayeux. Mon pere remporta de grandes victoires à la tête des armées des Mèdes. Je le perdis dans mon enfance, & ceux qui m'enleve-

rent me firent regarder ſes vertus comme la plus belle partie de ſon héritage.

A l'âge de quinze ans, on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naiſſance. On voulut ſuivre la nature, & m'apprendre que, ſi les beſoins des ſens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardaſire n'étoit pas plus diſtinguée de mes autres femmes par ſon rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque choſe de ſi tendre: ſes ſentimens étoient ſi nobles, ſi différens de ceux qu'une complaiſance éternelle met dans le cœur des femmes d'Aſie, elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, & mon cœur ignora les autres.

Sa phyſionomie étoit raviſſante: ſa taille, ſon air, ſes graces, le ſon de ſa voix, le charme de ſes diſcours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre; je ne me laſſois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de ſi parfait dans la nature; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle; & quand je penſois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien.

Ma naiſſance, mes richeſſes, mon âge, & quelques avantages perſonnels déterminerent le Roi à me donner ſa fille. C'eſt une coutume inviolable des Mèdes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur renvoient toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher; mais il me fallut dévorer mes larmes, & montrer de la gaîté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle eſt toujours enivrée, Ardaſire ne demandoit point à me voir, & moi

je craignois sa présence, & je la cherchois. J'allai dans son appartement; j'étois désolé. Ardasire, lui dis-je, je vous perds.... Mais, sans me faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes, elle garda un profond silence; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, & j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser, elle me parut glacée, je ne lui sentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princesse; &, si je n'avois tremblé pour Ardasire, je me serois sans doute exposé à la plus affreuse vengeance. Mais quand je me représentois que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort, mon esprit se confondoit, & je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduit dans le palais du Roi, & il ne me fut plus permis d'en sortir. Je vis ce lieu fait pour l'abattement de tous, & les délices d'un seul; ce lieu où, malgré le silence, les soupirs de l'amour sont à peine entendus; ce lieu, où regne la tristesse & la magnificence; où tout ce qui est inanimé est riant, & tout ce qui a de la vie est sombre; où tout se meut avec le maître, & tout s'engourdit avec lui.

Je fus présenté le même jour à la princesse; elle pouvoit m'accabler de ses regards, & il ne me fut pas permis de lever les miens. Etrange effet de la grandeur! Si ses yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre. Deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon sang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme le mien, d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour!

ſuſpendu entre les caprices & les dédains ſuperbes, de ne ſentir plus que le reſpect, & de perdre pour jamais ce qui peut faire la conſolation de la ſervitude même, la douceur d'aimer & d'être aimé!

Mais quelle fut ma ſituation, lorſqu'un eunuque de la princeſſe vint me faire ſigner l'ordre de faire ſortir de mon palais toutes mes femmes! Signez, me dit-il, ſentez la douceur de ce commandement: je rendrai compte à la princeſſe de votre promptitude à obéir. Mon viſage ſe couvrit de larmes; j'avois commencé d'écrire, & je m'arrêtai. De grace, dis-je à l'eunuque, attendez, je me meurs..... Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête & de la mienne: ſignez: nous commençons à devenir coupables; on compte les momens; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide (car mon eſprit étoit perdu) traça les caracteres les plus funeſtes que je puſſe former.

Mes femmes furent enlevées la veille de mon mariage; mais Ardaſire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une eſclave de ſa taille & de ſon air ſous ſes voiles & ſes habits, & ſe cacha dans un lieu ſecret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit ſe retirer parmi les prêtreſſes des dieux.

Ardaſire avoit l'ame trop haute pour qu'une loi, qui, ſans aucun ſujet, privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faiſoit point reſpecter le pouvoir. Elle appelloit de cette tyrannie à la nature, & de ſon impuiſſance à ſon déſeſpoir.

La cérémonie du mariage ſe fit dans le palais. Je menai la princeſſe dans ma maiſon. Là les con-

certs, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement: hélas! c'étoit celui où j'avois fait tant de sermens à Ardasire. Je me retirai dans le mien plein de rage & de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit conduit tant de fois. Je marchois dans les ténébres, seul, triste, pensif, quand tout-à-coup un flambeau fut découvert. Ardasire un poignard à la main, parut devant moi. Arsace, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouse que je meurs ici; dites-lui que j'ai disputé votre cœur jusqu'au dernier soupir. Elle alloit se frapper; j'arrêtai sa main. Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectacle veux-tu me donner!..... & lui ouvrant mes bras: commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir, & le poignard lui tomba des mains. Je l'embrassai, & je ne sais par quel charme mon ame sembla se calmer. Je tenois ce cher objet; je me livrai tout entier au plaisir d'aimer. Tout, jusqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de ma pensée. Je croyois posséder Ardasire, & il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Etrange effet de l'amour! Mon cœur s'échauffoit, & mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardasire me rappellerent à moi-même. Arsace, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés; fuyons. Que craignons-nous? nous savons aimer & mourir.... Ardasire, lui dis-je, je jure que vous serez toujours à moi; vous y serez comme si vous ne sortiez jamais de ces

bras: je ne me séparerai jamais de vous. J'atteste les dieux que vous seule ferez le bonheur de ma vie..... Vous me proposez un généreux dessein: l'amour me l'avoit inspiré; il me l'inspire encore par vous; vous allez voir si je vous aime.

Je la quittai, &, plein d'impatience & d'amour j'allai par-tout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or & de pierreries. Je fis prendre à mes esclaves divers chemins, & partis seul avec Ardasire dans l'horreur de la nuit; espérant tout, craignant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, saisi par toutes les passions, quelquefois par les remords mêmes, ne sachant si je suivois mon devoir, ou l'amour qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit; elle étoit mourante; & elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes; car tous les hommes étoient devenus mes ennemis: je ne cherchois que des déserts. J'arrivai dans ces montagnes qui sont remplies de tigres & de lions. La présence de ces animaux me rassuroit. Ce n'est point ici, disois-je à Ardasire, que les eunuques de la princesse & les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin les bêtes féroces se multiplierent tellement, que je commençai à craindre. Je faisois tomber à coups de flèches celles qui s'approchoient trop près de nous; car, au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie; je m'étois muni d'armes qui pouvoient par-tout me les procurer. Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux; j'allumai du bois sec; je passois la nuit auprès de ces feux, & je faisois

du bruit avec mes armes. Quelquefois je mettois le feu aux forêts, & je chassois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, & j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce temps où les dieux naquîrent, & où la beauté parut la premiere; l'amour l'échauffa, & tout fut animé.

Enfin, nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, & que je pus dire que j'étois à Ardasire, & qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane; nos esclaves nous y rejoignirent. Là, nous vécûmes à la campagne, loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présens & de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels avoient été ses sentimens dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre, ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colere contre moi qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse; elle avoit rejeté cette idée: elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux; elle n'avoit point douté que je ne fusse attendri. Quand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déjà sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu, les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi. Dans les serrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée

d'une rivale; & lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, & plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, & que, parce qu'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue, & qui sourit toujours.

Je sens une espece de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, & je la retrouvois aux accens de sa voix charmante. Elle se paroit des fleurs que je cueillois; je me parois de celles qu'elle avoit cueillis. Le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses & les concerts de nos jeunes esclaves, une douceur partout répandue, étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergere qui, sans parure & sans ornemens, se montroit à moi avec sa naïveté naturelle; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorsque j'étoit enchanté dans le serrail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmans: elles filoient la laine d'Hircanie; elles employoient la pourpre de Tyr. Toute la maison goûtoit une joie naïve. Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature; nous étions heureux, & nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs & superbes, & ce bonheur ne se communique point. Le vrai bonheur les rend doux & sensibles, & ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'a-

mour & la jeuneſſe avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardaſire : ce jour eſt auſſi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, ſeront ce premier jour.

Vous ſerez peut-être ſurpris qu'exilé & proſcrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent & les pierreries qui ſe trouvoient ſous ma main, je puſſe avoir aſſez de richeſſes dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domeſtiques, & toutes ſortes de commodités pour la vie. J'en fus ſurpris moi-même, & je le ſuis encore. Par une fatalité que je ne ſaurois vous expliquer, je ne voyois aucune reſſource, & j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux ſembloient ſe préſenter à moi. C'étoient des haſards, me direz-vous. Mais des haſards ſi réitérés & perpétuellement les mêmes ne pouvoient gueres être des haſards. Ardaſire crut d'abord que je voulois la ſurprendre, & que j'avois porté des richeſſes qu'elle ne connoiſſoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un & l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai pluſieurs fois dans ma chambre des rouleaux où il y avoit pluſieurs centaines de dariques; Ardaſire trouvoit dans la ſienne des boîtes pleines de pierreries. Un jour que je me promenois dans mon jardin, un petit coffre plein de pièces d'or parut à mes yeux, & j'en apperçus un autre dans le creux d'un chêne, ſous lequel j'allois ordinairement me repoſer. Je paſſe le reſte. J'étois ſûr qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans la Médie qui eût quelque connoiſſance du lieu où je m'étois retiré; & d'ail-

leurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénétrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisois se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aspar, en interrompant Arsace, des contes merveilleux de certains génies puissans qui s'attachent aux hommes, & leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai oui dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit; mais ce que j'entends m'étonne davantage: vous dites ce que vous avez éprouvé, & non pas ce que vous avez oui dire.

Soit que ces secours (reprit Arsace) fussent humains ou surnaturels, il est certain qu'ils ne me manquerent jamais, & que, de la même maniere qu'une infinité de gens trouvent par-tout la misere, je trouvai par-tout les richesses; &, ce qui vous surprendra, elles venoient toujours à point nommé: je n'ai jamais vu mon trésor prêt à finir qu'un nouveau n'ait d'abord reparu, tant l'intelligence qui veilloit sur nous étoit attentive. Il y a plus; ce n'étoit pas seulement nos besoins qui étoient prévenus, mais souvent nos fantaisies. Je n'aime guere, ajouta-t-il, à dire des choses merveilleuses. Je vous dis ce que je fus forcé de croire, & non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme beau comme l'amour vint me porter un panier de très beau fruit. Je lui donnai quelques pièces d'argent; il les prit, laissa le panier, & ne parut plus. Je portai le panier à Ardasire; je le trouvai plus pesant que je ne pensois. Nous mangeâmes le fruit, & nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'est le génie, dit-on, dans

toute la maison, qui a apporté un trésor ici pour les dépenses des nôces.

Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous rien ne doit être plus agréable que l'amour: l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arsace, c'est un génie qui connoît mon cœur, & qui voit à quel point je vous aime. Je voudrois le voir, & qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration.

La passion d'Ardasire & la mienne prirent des impressions de notre différente éducation & de nos différens caracteres. Ardasire ne respiroit que pour aimer; sa passion étoit sa vie; toute son ame étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi, je parus aimer avec plus d'emportement, parce qu'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper; mais il y eut des choses qui purent me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, & j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les Etats du Roi de Margiane: pourquoi n'irois-je point à la cour? La gloire de mon pere venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'arrêter, que celui dont on doit partir. Il semble que les engagemens que les autres prennent pour nous, soient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, disois-je, il falloit que je m'abaissasse

ſaſſe & que je cachaſſe avec plus de ſoin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas eſclave de la cour, je l'étois de ſa jalouſie. Mais à préſent que je me vois maître de moi, que je ſuis indépendant, parce que je ſuis ſans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune ſi je reſte un homme commun.

Je m'accoutumai peu-à-peu à ces idées. Il eſt attaché à la nature qu'à meſure que nous ſommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même, il y a des impatiences. C'eſt que, comme notre eſprit eſt une ſuite d'idées, notre cœur eſt une ſuite de deſirs. Quand nous ſentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même: j'eſpérois que je ſerois plus digne d'Ardaſire, &, malgré ſes prieres, malgré ſes larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuſe violence que je me fis. Je fus cent fois ſur le point de revenir. Je voulois m'aller jeter aux genoux d'Ardaſire; mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me ſéparer d'elle, l'habitude que j'avois priſe de commander à mon cœur des choſes difficiles; tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du Roi avec toutes ſortes de diſtinctions. A peine eus-je le temps de m'appercevoir que je fuſſe étranger. J'étois de toutes les parties de plaiſir: il me préféra à tous ceux de mon âge, & il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne puſſe eſpérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occaſion de juſtifier ſa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis long-

temps dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de Barbares s'étoit présentée sur la frontiere, qu'elle avoit taillé en pieces l'armée qu'on lui avoit opposée, & qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'assaut, la cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens-là n'avoient jamais connu que la prospérité. Ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, & ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil, &, comme j'étois auprès du Roi, je fus de ce conseil. Le Roi étant éperdu, & ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver, si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le Roi, & d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, & le conseil alloit les suivre. Je me levoit pendant qu'il parloit, & je lui tins ce discours: Si tu dis encore un mot, je te tue. Il ne faut pas qu'un Roi magnanime & tous les braves gens qui sont ici, perdent un temps précieux à écouter tes lâches conseils. Et me tournant vers le Roi: Seigneur, un grand Etat ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources; & quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir, ou suivre de lâches conseils. Amis, je jure avec vous que nous défendrons le Roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le, armons le peuple, & faisons-lui part de notre courage.

On se mit en défense dans la ville, & je me saisis d'un poste au-dehors avec une troupe de gens d'élite, composée de Margiens & de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous batti-

mes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machine pour faire le siège de la ville. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirerent, & la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit & le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fausses joies. Ardasire me manquoit par-tout, & toujours mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, & je l'avois fui; j'avois quitté des plaisirs réels, pour chercher des erreurs.

Ardasire, depuis mon départ, n'avoit point eu de sentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit se taire, elle vouloit se plaindre: elle prenoit la plume pour m'écrire; le dépit lui faisoit changer de pensées; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence: mais enfin la douleur de son ame fixa ses résolutions; & elle m'écrivit cette lettre.

„ Si vous aviez gardé dans votre cœur le
„ moindre sentiment de pitié, vous ne m'auriez
„ jamais quittée; vous auriez répondu à un
„ amour si tendre, & respecté nos malheurs;
„ vous m'auriez sacrifié des idées vaines; cruel!
„ vous croiriez perdre quelque chose en per-
„ dant un cœur qui ne brûle que pour vous.
„ Comment pouvez-vous savoir si, ne vous
„ voyant plus, j'aurai le courage de soutenir la
„ vie? & si je meurs, barbare! pouvez-vous
„ douter que ce ne soit par vous? O Dieux!
„ par vous, Arsace! Mon amour, si industrieux
„ à s'affliger, ne m'avoit jamais fait craindre ce
„ genre de supplice. Je croyois que je n'aurois

„ jamais à pleurer que vos malheurs, & que je „ serois toute ma vie insensible sur les miens... „

Je ne pus lire cette lettre sans verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse, & au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour : je ne restai sur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane est presque la seule d'Asie où les femmes ne sont point séparées du commerce des hommes. Le Roi étoit jeune : je pensai qu'il pouvoit tout, & je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire, & cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoissance du Roi. Je m'imaginois que, paroissant aux yeux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisément auprès d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit plus, & je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ ; & ce fut cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du Roi avoit été si rapide, qu'on l'attribua au goût que la princesse sœur du Roi avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi, lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle.

Ce fut bien pis, lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point princesse, disoit-elle dans son indignation; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre, que je croye mériter que je lui cede un cœur qui doit être à moi; &, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille pensées, elle se fixa, & prit cette résolution.

Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, & prit des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la riviere. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me saisit; on jetta sur moi une robe de femme; on me fit entrer dans une litiere fermée: on marcha jour & nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, & nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais: on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever & conduire secrètement dans une terre de son apanage.

Ardasire ne voulut point être connue, ni que je fusse connu: elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du secret, la prenoient pour la princesse. Mais un homme enfermé dans son palais auroit démenti son caractere. On me laissa donc mes habits de femme,

& on crut que j'étois une fille nouvellement achetée & destinée à la servir.

J'étois dans ma dix-septieme année. On disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse, & on me louoit sur ma beauté, comme si j'eusse été une fille du palais.

Ardasire, qui savoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toutes sortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On passoit les journées à me parer; on composoit mon teint; on me baignoit; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure; sur-tout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands serrails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes; mais, me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, & sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même; une espèce de curiosité de voir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur & la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours voilée, & je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque

toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres: il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle; elle n'étoit occupée que de moi; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure: elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je la trouvai sur un sopha de pourpre: ses voiles la couvroient encore; sa tête étoit mollement penchée, & elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai, & une de ses femmes me parla ainsi: L'Amour vous favorise; c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La princesse vous aime. Tous les cœurs lui seroient soumis, & elle ne veut que le vôtre.

Comment, dis-je en soupirant, pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi? Ma chere Ardasire en est la maîtresse; elle le sera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princesse doit être offensée, comme les dieux, lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes sortes d'hommages; mon respect, ma reconnoissance ne finiront jamais: mais le destin, le cruel destin ne me permet point de l'aimer. Grande princesse, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, je vous conjure par votre gloire d'oublier un

homme qui par un amour éternel pour un autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jeta un profond soupir: je crus m'appercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidèle à mon amour, & ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement; &, quelques jours après, je reçus ce billet, écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

" L'amour de la princesse est violent, mais „ il n'est pas tyrannique: elle ne se plaindra „ pas même de vos refus, si vous lui faites voir „ qu'ils sont légitimes. Venez donc lui ap- „ prendre les raisons que vous avez pour être „ si fidèle à cette Ardasire „.

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne; & dans ces momens touchant, elle la serroit malgré elle.

Recommencez, me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous futes si desespéré, lorsque le Roi de Médie vous donna sa fille. Reditez-nous les craintes que vous eutes pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princesse des plaisirs que vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les circonstances: je répétois, & elle croyoit apprendre; je finissois, & elle s'imaginoit que j'allois commencer.

Le lendemain je reçus ce billet.

„ Je comprends bien votre amour, & je „ n'exige point que vous me le sacrifiez. Mais

„ êtes-vous sûr que cette Ardasire vous aime
„ encore? Peut-être refusez-vous pour une
„ ingrate le cœur d'une princesse qui vous
„ adore „.

Je fis cette réponse.

" Ardasire m'aime à un tel point que je ne
„ saurois demander aux dieux qu'ils augmen-
„ tassent son amour. Hélas! peut-être qu'elle
„ m'a trop aimé. Je me souviens d'une lettre
„ qu'elle m'écrivit quelque temps après que
„ je l'eus quittée. Si vous aviez vu les ex-
„ pressions terribles & tendres de sa douleur,
„ vous en auriez été touchée. Je crains que,
„ pendant que je suis retenu dans ces lieux,
„ le désespoir de m'avoir perdu, & son dé-
„ goût pour la vie, ne lui fassent prendre une
„ résolution qui me mettroit au tombeau „.

Elle me fit cette réponse:

" Soyez heureux, Arsace, & donnez vo-
„ tre amour à la Beauté qui vous aime: pour
„ moi, je ne veux que votre amitié „.

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là, je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs: elle y paroissoit languissamment couchée. Elle me tendit la main, & me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile qui se mouvoit sur elle, me faisoit tour à tour perdre & trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés; & quand elle les vit s'enflammer la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les

tréſors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me ſerra la main; mes yeux errerent par-tout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Ardaſire qui ſoit auſſi belle; mais j'atteſte les dieux que ma fidélité..... Elle ſe jeta à mon cou, & me ſerra dans ſes bras. Tout d'un coup la chambre s'obſcurcit, ſon voile s'ouvrit; elle me donna un baiſer. Je fus tout hors de moi. Une flamme ſubite coula dans mes veines, & échauffa tous mes ſens. L'idée d'Ardaſire s'éloigna de moi. Une reſte de ſouvenir..... mais il ne me paroiſſoit qu'un ſonge..... J'allois..... j'allois la préférer à elle-même. Déja j'avois porté mes mains ſur ſon ſein; elle couroient rapidement par tout: l'amour ne ſe montroit que par ſa fureur; il ſe précipitoit à la victoire; un moment de plus, & Ardaſire ne pouvoit pas ſe défendre; lorſque tout-à-coup elle fit un effort, elle fut ſecourue, elle ſe déroba de moi, & je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, ſurpris moi-même de mon inconſtance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon ſexe, & le ſoir on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ſes genoux, &, tranſporté d'amour, je parlai de mon bonheur; je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'oſai tout dire, je voulois tout voir; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange; elle me parut glacée; & lorſqu'elle m'eut aſſez découragé, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla, & j'entendis ſa voix pour la premiere fois: Ne voulez-vous point voir le viſage de celle que vous aimez? ..... Ce ſon de voix me

frappa; je restai immobile; j'espérai que ce seroit Ardasire, & je le craignis. Découvrez ce bandeau, me dit-elle. Je le fis, & je vis le visage d'Ardasire. Je voulus parler, & ma voix s'arrêta. L'amour, la surprise, la joie, la honte, toutes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Ardasire, lui dis-je. Oui, perfide, répondit-elle, je le suis. Ardasire, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour? Je voulus l'embrasser. Seigneur, dit-elle, je suis à vous. Hélas! j'avois espéré de vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait..... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritez pas.

Ma chere Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé? Ah! dit-elle, vous auriez aimé une autre que moi. Je n'aurois point, lui dis-je, aimé une autre que vous. Tout ce qui n'auroit point été vous, m'auroit déplu. Qu'eût-ce été, lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois pas entendu cette voix, que je n'aurois pas trouvé ces yeux? Mais, de grace, ne me désespérez pas; songez que, de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus irritée; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on

aimé! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'eſt que pour les vrais amans? Lorſque l'amour renaît après lui-même, lorſque tout promet, que tout demande, que tout obéit; lorſqu'on ſent qu'on a tout, & que l'on ſent que l'on n'a pas aſſez: lorſque l'ame ſemble s'abandonner & ſe porter au-delà de la nature même!

Ardaſire, revenue à elle, me dit: Mon cher Arſace, l'amour que j'ai eu pour vous, m'a fait faire des choſes bien extraordinaires. Mais un amour bien violent n'a de regle ni de loi. On ne le connoît guere, ſi l'on ne met ſes caprices au nombre de ſes plus grands plaiſirs. Au nom des dieux, ne me quitte plus. Que peut-il te manquer? Tu es heureux ſi tu m'aimes. Tu es ſûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi, promets-moi, jure-moi que tu reſteras ici.

Je lui fis mille ſermens; ils ne furent interrompus que par mes embraſſemens, & elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'appaiſe; lorſqu'après qu'il a cherché à ſe faire ſentir, il aime à ſe faire connoître; lorſqu'après avoir joui des beautés, il ne ſe ſent plus touché que par les graces!

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne ſaurois vous exprimer. Je n'avois reſté que quelques mois dans la Margiane, & ce ſéjour m'avoit déja guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du Roi; mais je m'apperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage & ſa frayeur. Ma préſence le mettoit dans l'embarras: il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtiſans s'en apperçurent, & dès-

lors ils se donnerent bien garde de me trop estimer ; &, pour que je n'eusse pas sauvé l'état du péril, tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi, également dégoûté de l'esclavage & des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire ; & je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit suivis. Nous nous retrouvâmes dans la même abondance, & nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poisson : on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvé dans son gosier.

Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix, & quelques jours après, je vis sur ma table les pierreries.

Grands dieux ! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir.

Nous voulûmes tenter le génie, & nous lui demandâmes une somme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets. Nous trouvâmes quelques jours après sur la table la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah ! m'écriai-je, les dieux sont de bons dispensateurs : la médiocrité qu'ils nous accordent, vaut bien mieux que les trésors qu'ils nous refusent.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie

de dominer, sembloient s'éloigner de nous, & être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vide des ames que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déja dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formoit notre maison. Nous nous aimions, Ardasire & moi; & sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous, peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait, ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature! l'homme n'est jamais si peu à lui, que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur, que quand il se donne, parce que ses jouissances sont hors de lui.

C'est ce qui fait que ses idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en sont enivrés; c'est ce qui fait qu'ils étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux; s'ils y atteignent, ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil, qui, à force de nous posséder, nous empêche de nous posséder, & qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, &

qui ne jouit pas; qui se sent toujours fait pour les autres, & qui ne les trouve pas.

Ainsi, nous aurions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas. Nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence & la paix. Nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs & des fruits; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse. J'aurois vu tous les jours Ardasire, & je lui aurois dit que je l'aimois. La même terre auroit repris son ame & la mienne. Mais tout-à-coup mon bonheur s'évanouit, & j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit, par une esclave sortie du serrail d'Ardasire, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Elle n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit une grosse troupe de gens armés entoura ma maison, & le matin je reçu un ordre du tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma premiere idée fut de lui aller donner la mort dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux; je reculai d'horreur, & tous mes sens se glacerent; une nouvelle rage me saisit. Je voulus aller me jeter au milieu de ces Satellites, & immoler tout ce qui se présenteroit à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi, & je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avois il y avoit quelques mois, de monter, sous le nom d'Ardasire, dans la litiere que le tyran lui avoit des-

tinée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource, je sentois en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang-froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois, & que, sitôt que je serois parti, on la fît sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage, & je me livrai aux femmes & aux eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin, &, quand j'arrivai, la nuit étoit déja avancée. Le tyran donnoit un festin à ses femmes & à ses courtisans, dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaîté stupide que donne la débauche, lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fît venir. J'entrai dans la salle du festin: il me fit mettre auprès de lui, & je sus cacher ma fureur & le désordre de mon ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran; &, quand il les tournoit vers moi, je sentois redoubler ma rage. Parce qu'il me croit Ardafire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages, & qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour. Cependant, j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance. Il s'enflammoit, & je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, & me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque & de mon esclave. Déja sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'apprendra mieux que je suis un homme. Meurs, & qu'on dise aux enfers que

l'époux

l'époux d'Ardasire a puni tes crimes. Il tomba à mes pieds, & dans le moment la porte de l'appartement s'ouvrit; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'eunuque qui la gardoit, & s'en étoit saisi. Nous fuîmes, nous errions dans les jardins; nous rencontrâmes un homme; je le saisis: je te plongerai, lui dis-je, ce poignard dans le sein, si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un jardinier, qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit; je la lui fis refermer, & lui ordonnai de me suivre.

Je jetai mes habits, & pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois, &, par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes un marchand qui faisoit paître ses chameaux; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire, & tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes & ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation; mais ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable; elle s'imaginoit que j'avois manqué à tant de sermens que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable; elle prit du poison; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai, & je la trouvai mourante. Ardasire, lui dis-je, je vous perds, vous mourez! cruelle Ardasire! hélas! qu'avois-je fait?... Elle versa quelques larmes. Arsace, me dit-elle, il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieuse; elle me paroît terrible depuis que je vous

vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous, & que mon ame me quitte malgré elle. Conservez mon souvenir; &, si j'apprends qu'il vous est cher, comptez que je ne serai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette consolation, mon cher Arsace, de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment je n'expirai pas aussi. On m'arracha d'Ardasire, & je crus qu'on me séparoit de moi-même. Je fixai mes yeux sur elle, & je restai immobile; j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terrible spectacle, & je sentis mon ame reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna: je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée; j'allai me percer le sein; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliéna; je courois dans les bois; je remplissois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon ame la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde que ma tristesse & le nom d'Ardasire. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, & je rentrois dans le silence. Je résolus de m'ôter la vie, & tout-à-coup j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, & Ardasire n'est pas vengée! Tu veux mourir, & le fils du tyran est en Hircanie, qui se baigne dans les délices! Il vit, & tu veux mourir!

Je me suis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre; j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, & j'ai fait l'action que vous con-

noiſſez. J'aurois percé le fils du tyran; j'ai mieux aimé le faire priſonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte & dans les fers une vie auſſi malheureuſe que la mienne. J'eſpere que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des ſiens. J'avoue pourtant que, depuis que je ſuis vengé, je ne me trouve pas plus heureux; & je ſens bien que l'eſpoir de la vengeance, flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai ſatisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, ſeigneur, votre amitié même ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La ſurpriſe d'Aſpar avoit commencé preſque avec le récit qu'il avoit entendu. Si-tôt qu'il avoit ouï le nom d'Arſace, il avoit reconnu le mari de la Reine. Des raiſons d'état l'avoient obligé d'envoyer chez les Mèdes Iſménie, la plus jeune des filles du dernier Roi, & il l'y avoit fait élever en ſecret ſous le nom d'Ardaſire. Il l'avoit mariée à Arſace; il avoit toujours eu des gens affidés dans le ſerrail d'Arſace; il étoit le génie qui par ces mêmes gens avoit répandu tant de richeſſes dans la maiſon d'Arſace, & qui par des voies très ſimples, avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très grandes raiſons pour cacher à Arſace la naiſſance d'Ardaſire. Arſace, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire valoir les droits de ſa femme ſur la Bactriane, & la troubler.

Mais ces raiſons ne ſubſiſtoient plus; &, quand il entendit le récit d'Arſace, il eut mille fois envie de l'interrompre; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre ſon ſort. Un miniſtre accoutumé à arrêter ſes mouvemens, revenoit toujours à la prudence; il penſoit à

préparer un grand événement, & non pas à le hâter.

Deux jours après, le bruit se répandit que l'Eunuque avoit mis sur le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entoura le palais; il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'Eunuque fit ouvrir une des portes, &, monté sur un éléphant, il s'avança dans la foule. Bactriens, dit-il, écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore: Ecoutez-moi, vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent, vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit & scellé de la main du feu Roi: prosternez-vous, adorez-le; je vais le lire.

Il le lut:

" Le ciel m'a donné deux filles qui se ressemblent au point que tous les yeux peuvent s'y tromper. Je crains que cela ne donne occasion à de plus grands troubles & à des guerres plus funestes. Vous donc, Aspar, lumiere de l'empire, prenez la plus jeune des deux; envoyez-la secrètement dans la Médie, & faites-en prendre soin. Qu'elle y reste sous un nom supposé, tandis que le bien de l'état le demandera ".

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, & il s'inclina; puis reprenant la parole:

" Isménie est morte; n'en doutez pas; mais sa sœur la jeune Isménie est sur le trône. Voudriez-vous vous plaindre de ce que, voyant la mort de la Reine approcher, j'ai fait venir sa sœur du fond de l'Asie? Me reprocheriez-vous d'avoir été assez heureux pour vous la rendre & la placer sur un trône qui, depuis la mort de la Reine sa sœur, lui appartient? Si j'ai tû la mort de la Reine, l'état des affaires ne l'a-

„ t-il pas demandé? me blâmez-vous d'avoir fait
„ une action de fidélité avec prudence? Posez
„ donc les armes. Jusqu'ici vous n'êtes point
„ coupables; dès ce moment vous le seriez „.

Aspar expliqua ensuite comment il avoit confié la jeune Isménie à deux vieux eunuques; comment on l'avoit transportée en Médie sous un nom supposé; comment il l'avoit mariée à un grand seigneur du pays; comment il l'avoit fait suivre dans tous les lieux où la fortune l'avoit conduite; comment la maladie de la Reine l'avoit déterminé à la faire enlever pour être gardée en secret dans le serrail; comment, après la mort de la Reine, il l'avoit placée sur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'appaisent par les zéphirs, le peuple se calma par les paroles d'Asar. On n'entendit plus que des acclamations de joie; tous les temples retentirent du nom de la jeune Isménie.

Aspar inspira à Isménie de voir l'étranger qui avoit rendu un si grand service à la Bactriane; il lui inspira de lui donner une audience éclatante. Il fut résolu que les grands & les peuples seroient assemblés; que là il seroit déclaré général des armées de l'Etat, & que la Reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande salle, & une foule de peuple en occupoit le milieu & l'entrée. La Reine étoit sur son trône, vêtue d'un habit superbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries; elle avoit, selon l'usage de ces solemnités, levé son voile, & l'on voyoit le visage de la beauté même. Arsace parut, & le peuple commença ses acclamations. Arsace, les yeux baissés par respect, resta un moment dans le silence, & adressant la parole à la Reine:

Madame, lui dit-il d'une voix basse & entre-coupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité & me consoler de mes malheurs.....

La Reine ne le laissa pas achever; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut encore la voix d'Arsace. Toute hors d'elle-même, & ne se connoissant plus, elle se précipita de son trône, & se jeta aux genoux d'Arsace.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arsace. Hélas! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme si elle avoit passé tout-à-coup d'une maniere d'aimer, ou qu'elle se trouvât incertaine sur l'impétuosité de l'action qu'elle venoit de faire, elle se releva tout-à-coup, & une rougeur modeste parut sur son visage:

Bactriens, dit-elle, c'est aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'est ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai descendu de mon trône, parce que je n'y étois pas avec lui, & j'atteste les dieux que je n'y remonterai pas sans lui. Je goûte ce plaisir, que la plus belle action de mon regne, c'est par lui qu'elle a été faite, & que c'est pour moi qu'il l'a faite. Grands, peuples, & citoyens, croyez-vous que celui qui regne sur moi, soit digne de régner sur vous? Approuvez-vous mon choix? Elisez-vous Arsace? dites-le-moi, parlez.

A peine les dernieres paroles de la Reine furent-elles entendues, tout le palais retentit des acclamations; on n'entendit plus que le nom d'Arsace & celui d'Isménie.

Pendant tout ce temps, Arsace étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta; il vou-

lut se mouvoir, & il resta sans action. Il ne voyoit pas la Reine; il ne voyoit pas le peuple; à peine entendoit-il les acclamations: la joie le troubloit tellement, que son ame ne put sentir toute sa félicité.

Mais, quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arsace pencha la tête sur la main de la Reine.

Ardasire, vous vivez; vous vivez, ma chere Ardasire! Je mourois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie?

Elle se hâta de lui raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement; on l'avoit rendue à la vie: sa premiere parole avoit été le nom d'Arsace; ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir; elle l'avoit fait chercher; elle l'avoit cherché elle-même. Aspar l'avoit fait enlever, &, après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace & d'Isménie. Il se ressouvenoit de la derniere sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire, & d'aimer le bien de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractere d'Arsace & d'Isménie, il desiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes ames dans toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur attirer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration

que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir les belles passions. Enfin, il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arsace le titre d'étranger, & à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arsace jouissoit d'un bonheur qui lui paroissoit inconcevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue; Ardasire étoit Isménie; Ardasire étoit Reine de Bactriane; Ardasire l'en avoit fait Roi. Il passoit du sentiment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadème qui, bien loin d'être un signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle; il aimoit ce trône, parce qu'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Isménie goûtoit pour la premiere fois le plaisir de voir qu'elle étoit une grande Reine. Avant l'arrivée d'Arsace, elle avoit une grande fortune; mais il lui manquoit un cœur capable de la sentir: au milieu de sa cour, elle se trouvoit seule; dix millions d'hommes étoient à ses pieds, & elle se croyoit abandonnée.

Arsace fit d'abord venir le Prince d'Hircanie. Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, & les fers ont tombé de vos mains: il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aye vaincu, je ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage: je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractere de la Reine étoit la douceur, & sa fierté naturelle disparoissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparoître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hircanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'étoient

toient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre : vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hircanie & la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pas pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, accablé de tant de malheurs & comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne ou de la mauvaise fortune.

J'ai pris les armes contre vous, pour me venger d'un mépris que vous n'aviez pas. Ni vous ni moi ne mériterions que le ciel favorisât mes projets. Je vais retourner dans l'Hircanie, & j'y oublierois bientôt mes malheurs, si je ne comptois parmi mes malheurs celui de vous avoir vûe, & celui de ne plus vous voir.

Votre beauté sera chantée dans tout l'Orient; elle rendra le siècle où vous vivez plus célèbre que tous les autres; &, dans les races futures, les noms d'Arsace & d'Isménie seront les titres les plus flatteurs pour les belles & les amans.

Un événement imprévu demanda la présence d'Arsace dans une province du royaume: il quitta Isménie. Quels tendres adieux! quelles douces larmes! C'étoit moins un sujet de s'affliger, qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du Roi, tout fut par ses soins disposé de maniere que le temps, le lieu, les personnes, chaque événement offroit à Isménie des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, & ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle; tout étoit d'intelligence pour lui rappel-

ler Arsace: elle ne trouvoit point Arsace; mais elle trouvoit son amant.

Arsace écrivoit continuellement à Isménie: elle lisoit:

„ J'ai vu les superbes villes qui conduisent à vos frontieres; j'ai vu des peuples innombrables tomber à mes genoux. Tout me disoit que je régnois dans la Bactriane: je ne voyois point celle qui m'en avoit fait Roi, & je ne l'étois plus.„

Il lui disoit:

„ Si le ciel vouloit m'accorder le breuvage d'immortalité tant cherché dans l'Orient, vous boiriez dans la même coupe, où je n'en approcherois pas mes lèvres; vous seriez immortelle avec moi, ou je mourrois avec vous.„

Il lui mandoit:

„ J'ai donné votre nom à la ville que j'ai fait bâtir; il me semble qu'elle sera habitée par nos sujets les plus heureux.„

Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa personne, il ajoutoit:

„ Je vous dis ces choses sans même chercher à vous plaire; je voudrois calmer mes ennuis; je sens que mon ame s'appaise en vous parlant de vous.„

Enfin elle reçut cette lettre:

„ Je comptois les jours; je ne compte plus que les momens, & ces momens sont plus longs que les jours. Belle Reine, mon cœur est moins tranquille à mesure que j'approche de vous.„

Après le retour d'Arsace, il lui vint des ambassades de toutes parts; il y en eut qui parurent singulieres. Arsace étoit sur un trône qu'on avoit élevé dans la cour du palais. L'ambassadeur des Parthes entra d'abord; il étoit monté

sur un superbe coursier; il ne descendit point à terre, & il parla ainsi:

„ Un tigre d'Hircanie désoloit la contrée; un éléphant l'étouffa sous ses pieds. Un jeune tigre restoit, & il étoit déja aussi cruel que son pere; l'éléphant en délivra encore le pays. Tous les animaux qui craignoient les bêtes féroces, venoient paître autour de lui. Il se plaisoit à voir qu'il étoit leur asyle: & il disoit en lui-même: On dit que le tigre est le roi des animaux; il n'en est que le tyran, & j'en suis le roi. „

L'ambassadeur des Perses parla ainsi:

„ Au commencement du monde la lune fut mariée avec le soleil. Tous les astres du firmament vouloient l'épouser. Elle leur dit: regardez le soleil, & regardez-vous; vous n'avez pas tous ensemble autant de lumiere que lui. „

L'ambassadeur d'Egypte vint ensuite, & dit:

„ Lorsqu'Isis épousa le grand Osiris, ce mariage fut la cause de la prospérité de l'Egypte, & le type de sa fécondité. Telle sera la Bactriane; elle deviendra heureuse par le mariage de ses dieux:

Arsace faisoit mettre sur les murailles de tous ses palais son nom avec celui d'Isménie. On voyoit leurs chiffres par-tout entrelacés; Il étoit défendu de peindre Arsace qu'avec Isménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité, il vouloit paroître les faire seul; il voulut que les graces fussent faites sous son nom & celui d'Isménie.

Je vous aime, lui disoit-il, à cause de votre beauté divine & de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parce que, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand Roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre Roi, quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux; & ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence, & lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour; elles ont cherché la modestie & l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puisqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des Rois, des secours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace & Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes.

Il disoit qu'étant né sujet, il avoit souhaité mille fois de vivre sous un bon prince, & que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Isménie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers; il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de les remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la postérité, & qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau: *Isménie a eu pour époux un Roi chéri des mortels.*

Il disoit qu'il aimoit Aspar son premier Ministre, parce qu'il parloit toujours des sujets, plus rarement du Roi, & jamais de lui-même.

Il a, disoit-il, trois grandes choses, l'esprit juste, le cœur sensible. & l'ame sincere.

Arsace parloit souvent de l'innocence de son administration. Il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parce que le premier crime qu'il commettroit, décideroit de toute sa vie, & que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, disoit-il, un homme sur des soupçons. Je croirois en rester là; non. De nouveaux soupçons me viendroient en foule contre les parens & les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second crime. Ces actions violentes me feroient penser que je serois haï de mes sujets: je commencerois à les craindre. Ce seroit le sujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient elles-mêmes le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une bonne réputation viendroit me saisir; & voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arsace aimoit si fort à conserver les lois & les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parce qu'il avoit souvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, & appelloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts.

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit cou-

ler dans un état que par le canal des lois; que le moyen de faire un bien permanent, c'étoit en faisant le bien de les suivre; que le moyen de faire un mal permanent, c'étoit en faisant le mal de les choquer.

Que les devoirs des princes ne consistoient pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres, que contre leurs propres passions.

Que le desir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux princes; mais que ce desir n'aboutissoit à rien, s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulieres pour y parvenir.

Que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie, plus de desir d'acquérir des lumieres, que de grandes lumieres; plutôt des connoissances pratiques que des connoissances abstraites; plutôt un certain discernement pour connoître les hommes, que la capacité de les former.

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à eux, comme on apprend toute autre chose. Qu'il est très incommode pour les défauts & pour les vices de se cacher toujours. Que la plupart des hommes ont une enveloppe, mais qu'elle tient & serre si peu, qu'il est très difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arsace ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les étrangers; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son royaume, parce que c'étoit le seul moyen de le bien connoître; & là-dessus il disoit qu'un bon prince devoit être secret; mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0250
DFG

Il disoit qu'il sentoit en lui-même qu'il étoit un bon Roi ; qu'il étoit doux, affable, humain ; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets ; que cependant, si, avec ces belles qualités, il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste : que ses sujets auroient eu un bon Roi, & qu'ils auroient peu joui de ce bonheur, & que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône, se trompe, disoit Arsace : on n'y a que le bonheur qu'on y a porté, & souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté. Si donc les lieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'ayent fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arsace savoit donner parce qu'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand Seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand Seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'état ; mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arsace étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres que dans le palais de ses Grands.

C'est-là, disoit-il, que je trouve mes vrais conseillers. Là, je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui tous ensemble pourroient former le mien.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0251
DFG

C'eſt dans ces chaumieres que je vois ces objets triſtes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, & qui me font connoître que je puis devenir un plus grand prince que je ne le ſuis. J'y vois la joie ſuccéder aux larmes ; au lieu que dans mon palais je ne puis guere voir que les larmes ſuccéder à la joie.

On lui dit un jour que, dans quelques réjouiſſances publiques, des farceurs avoient chanté ſes louanges.

Savez-vous bien, dit-il, pourquoi je permets à ces gens-là de me louer ? C'eſt afin de me faire mépriſer la flatterie, & de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un ſi grand pouvoir, qu'il ſera toujours naturel de chercher à me plaire. J'eſpere bien que les dieux ne permettront point que la flatterie me plaiſe jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité ; c'eſt la ſeule choſe du monde que je deſire, parce que c'eſt la ſeule choſe du monde qui puiſſe me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du regne d'Artamène, c'eſt que dans ſa jeuneſſe il avoit conquis quelques petits peuples voiſins, ſitués entre la Médie & la Bactriane. Ils étoient ſes alliés ; il voulut les avoir pour ſujets ; il les eut pour ennemis ; & , comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien aſſujettis ; au contraire, les Médes ſe ſervoient d'eux pour troubler le royaume ; de ſorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque. & que, lorſque Arſace monta ſur le trône, ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Médes les firent révolter. Arſace vola, & les ſoumit. Il fit aſſembler la nation, & parla ainſi :

„ Je sais que vous souffrez impatiemment la „ domination des Bactriens : je n'en suis point „ surpris. Vous aimez vos anciens rois qui „ vous ont comblés de bienfaits. C'est à moi à „ faire en sorte, par ma modération & par ma „ justice, que vous me regardiez comme le „ vrai successeur de ceux que vous avez tant „ aimés. „

Il fit venir les deux chefs les plus dangereux de la révolte, & dit au peuple :

„ Je les fais mener devant vous pour que „ vous les jugiez vous-mêmes. „

Chacun en les condamnant chercha à se justifier.

„ Connoissez, leur dit-il, le bonheur que „ vous avez de vivre sous un Roi qui n'a point „ de passion lorsqu'il punit, & qui n'en met „ que quand il récompense ; qui croit que la „ gloire de vaincre n'est que l'effet du sort, & „ qu'il ne tient que de lui-même celle de par- „ donner.

„ Vous vivrez heureux sous mon empire, & „ vous garderez vos usages & vos lois. Oubliez „ que je vous ai vaincus par les armes, & ne „ le soyez que par mon affection. „

Toute la nation vint rendre graces à Arsace de sa clémence & de la paix. Des vieillards portoient la parole. Le premier parla ainsi :

„ Je crois voir ces grands arbres qui font „ l'ornement de notre contrée. Tu en es la „ tige, & nous en sommes les feuilles ; elles „ couvriront les racines des ardeurs du soleil. „

Le second lui dit :

„ Tu avois à demander aux Dieux que nos „ montagnes s'abaissassent pour qu'elles ne pus- „ sent pas nous défendre contre toi. Demande- „ leur aujourd'hui qu'elles s'élevent jusqu'aux

„ nues, pour qu'elles puissent mieux te défen-
„ dre contre tes ennemis. „

Le troisieme dit ensuite :

„ Regarde le fleuve qui traverse notre con-
„ trée ; là où il est impétueux & rapide, après
„ avoir tout renversé, il se dissipe & se divise
„ au point que les femmes le traversent à pied.
„ Mais si tu le regardes dans les lieux où il est
„ doux & tranquille, il grossit lentement ses
„ eaux, il est respecté des nations, & il ar-
„ rête les armées. „

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fidèles sujets de la Bactriane.

Cependant le Roi de Médie apprit qu'Arsace régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du Roi d'Hircanie.

„ Joignez-vous à moi, lui écrivit-il, pour-
„ suivons une vengeance commune. Le ciel
„ vous destinoit la Reine de Bactriane ; un de
„ mes sujets vous l'a ravie ; venez la conqué-
„ rir. „

Le Roi d'Hircanie lui fit cette réponse :

„ Je serois aujourd'hui en servitude chez les
„ Bactriens, si je n'avois trouvé des ennemis
„ généreux. Je rends graces au ciel de ce qu'il
„ a voulu que mon regne commençât par des
„ malheurs. L'adversité est notre mere ; la pros-
„ périté n'est que notre marâtre. Vous me pro-
„ posez des querelles qui ne sont pas celles des
„ Rois. Laissons jouir le Roi & la Reine de
„ Bactriane du bonheur de se plaire & de
„ s'aimer. „

Fin d'Arsace & d'Isménie.

ÉLOGE
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0255
DFG

EBAUCHÉ

DE

L'ÉLOGE HISTORIQUE

DU

Mal. DE BERWICK,

Par M. le Président de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670; il étoit fils de Jacques, duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la demoiselle Arabella Churchill; & telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux plus grandes monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année suivante en Hongrie; il se trouva au siège de Bude.

Il alla passer l'hiver en Angleterre, & le Roi

le créa duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commission de colonel, pour commander le régiment de cuirassiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz; & à son retour à Vienne, l'Empereur le fit sergent général de bataille.

Ainsi, c'est sous le grand duc de Lorraine que le duc de Berwick commença à se former; & depuis, sa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le gouvernement de Portsmouth & de la province de Southampton. Il avoit déja un régiment d'infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du comte d'Oxford: ainsi, à l'âge de dix-sept ans il se trouva dans cette situation si flatteuse pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la possibilité de faire de grandes choses.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva, & dans ce cercle de malheurs qui environnerent le Roi tout-à-coup, le duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jeté les yeux sur lui pour rassembler l'armée, ce fut une des trahisons des Ministres de lui en envoyer les ordres trop tard, afin qu'un autre pût emmener l'armée au Prince d'Orange. Le hasard lui fit rencontrer quatre régimens qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à son poste. Il n'y eut point de mouvemens qu'il ne se donnât pour sauver Portsmouth, bloqué par mer & par terre, sans autre provision que ce que les ennemis lui fournissoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de

se sauver en France, il fut du nombre des cinq personnes à qui il se confia, & qui le suivirent; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Versailles pour demander un asyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Presque toute l'Irlande ayant resté fidèle au Roi Jacques, ce Prince y passa au mois de Mars 1689; & l'on vit une malheureuse guerre où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre; & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienséance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, assommerent l'Irlande. Il paroît même que les officiers François qu'on y envoya, penserent comme ceux qui les y envoyoient: ils n'eurent que trois choses dans la tête, d'arriver, de se battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux pensé que nous.

Le duc de Berwick s'y distingua dans quelques occasions particulieres, & fut fait Lieutenant-général.

Milord Tirconel ayant passé en France en 1690, laissa le commandement général du royaume au duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & sa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de son siècle à qui le ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boyne avoit abattu les forces Irlandoises; le Roi Guillaume avoit levé le siège de Limerick, & étoit retourné en Angleterre: mais on n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) dé-

(1) Depuis duc de Marborough.

barqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ses progrès moins rapides, rétablir l'armée, dissiper les factions, réunir les esprits des Irlandois. Le duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le duc de Berwick repassa en France, & suivit Louis XIV, comme volontaire, au siège de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, sous M. le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait Lieutenant-général en France l'année suivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris.

Les choses qui se dirent dans le monde, à l'occasion de sa prise, n'ont pu avoir été imaginées que par des gens qui avoient la plus haute opinion de sa fermeté & de son courage. Il continua de servir en Flandre sous M. de Luxembourg, & ensuite sous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé secrétement en Angleterre pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient résolu de rétablir le Roi. Il avoit une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer ces seigneurs à agir contre le bon sens. Il ne réussit pas: il hâta son retour, parce qu'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la personne du Roi Guillaume, & il ne voulut point être mêlé dans cette entreprise. Je me souviens de lui avoir ouï dire qu'un homme l'avoit reconnu sur un certain air de famille, & sur-tout par la longueur de ses doigts; que par bonheur cet homme étoit Jacobite, & lui avoit dit: *Dieu vous bénisse dans toutes vos entreprises!*

entreprises! ce qui l'avoit remis de son embarras.

Le Duc de Berwick perdit sa premiere femme au mois de Juin 1698. Il l'avoit épousée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699 il fit un voyage en Italie, & à son retour il épousa Mademoiselle de Bulkeley, fille de Mde. de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord de Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Espagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick pour complimenter le Pape sur son élection; il lui offrit sa personne pour commander l'armée que la France le pressoit de lever pour maintenir la neutralité en Italie; & la cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des troupes Irlandoises. Le Pape jugea la besogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701 il perdit le Roi son pere, & en 1702 il servit en Flandre sous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers: en 1703, au retour de la campagne, il se fit naturaliser François, du consentement de la cour de Saint-Germain.

En 1704, le Roi l'envoya en Espagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf escadrons qu'il devoit commander, & à son arrivée le Roi d'Espagne le déclara Capitaine général de ses armées; & le fit couvrir.

La cour d'Espagne étoit infestée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasserie, & un des principaux ar-

ticles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner; il n'entra dans aucun; &, s'attachant uniquement au succès des affaires, il ne regarda les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers; il ne pensa ni à Madame des Ursins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi; il ne pensa qu'à la monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Ursins. Le Roi lui écrivit: „ Dites au Roi mon petit-fils, qu'il me „ doit cette complaisance. Servez-vous de tou„ tes les raisons que vous pourrez imaginer „ pour le persuader; mais ne lui dites pas que „ je l'abandonnerai, car il ne le croiroit ja„ mais." Le Roi d'Espagne consentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick sauva l'Espagne; il empêcha l'armée portugaise d'aller à Madrid. Son armée étoit plus foible des deux tiers; les ordres de la cour venoient coup sur coup, de se retirer & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick, qui vit l'Espagne perdue s'il obéissoit, hasarda sans cesse, & disputa tout. L'armée portugaise se retira; M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de cour: & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la cour, est le plus grand service que l'on puisse rendre à la cour: sans quoi toutes les œuvres, pour me servir du langage des Théologiens, ne sont que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc: cette même année il fit le siège de Nice, & la prit

En 1706 il fut fait Maréchal de France, & fut envoyé en Espagne pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit levé le siège de Barcelone, & avoit été obligé de repasser par la France, & de rentrer en Espagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Espagne, la premiere fois qu'il y servit, il l'avoit sauvée; il la sauva encore cette fois-ci. Je passe rapidement sur les choses que l'histoire est chargée de raconter. Je dirai seulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit sauvé à la fin. On peut voir dans les lettres de Madame de Maintenon à la Princesse des Ursins, ce que l'on pensoit pour lors dans les deux cours. On formoit des souhaits, & on n'avoit pas même d'espérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine se retirât à son armée: des conseils timides l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle se retirât à Pampelune; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Castillans se croiroient abandonnées: la Reine se retira donc à Burgos avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid; & le Maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, & rencogna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il

prépara la seconde, plus célèbre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du Royaume de Valence, de l'Arragon, & la prise de Lérida.

Ce fut en cette année 1707 que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xérica, avec la Grandesse de la premiere classe; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la maison de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps Louis XIV lui donne le gouvernement du Limousin, de son propre & pur mouvement, sans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce que je dirai ne peut servir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaise destinée lui fit croire qu'il auroit le temps de passer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya courier sur courier, pour lui dire qu'il seroit bientôt forcé à livrer la bataille: M. le Duc d'Orléans se mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut assez de courtisans qui voulurent persuader à ce Prince que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille sans lui, & de lui en ravir la gloire: mais M. le Duc d'Orléans connoissoit qu'il avoit une justice à rendre, & c'est une chose qu'il savoit très bien faire; il ne se plaignit que de son malheur.

M. le Duc d'Orléans, désespéré, désolé de retourner sans avoir rien fait, propose le siège de Lérida. M. le Maréchal de Berwick, qui n'en

étoit point du tout d'avis, exposa à M. le Duc d'Orléans ses raisons avec force; il proposa même de consulter la cour. Le siège de Lérida fut résolu. Dès ce moment M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obstacles: il savoit que si la prudence est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il eût lui-même résolu ce siège, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal, que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Berwick, d'abord destiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé sur le Rhin pour commander sous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité consistoit surtout à ne point connoître son incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siège de Lille; & pour lors M. le Maréchal de Berwick joignit son armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles sans nombre pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de servir sous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & son ame, si grande d'ailleurs, ne conserva plus qu'un ressentiment vif de l'espèce

d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagé entre des propositions contradictoires, ne savoient prendre d'autre parti que de déférer au sentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Ministre qui n'avoit point d'yeux: il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir souffrir le bien lorsqu'il est fait par des gens que l'on n'aime pas, infestât pendant toute cette campagne, le cœur & l'esprit de M. le Duc de Vendôme: il fallut qu'un Lieutenant-Général eût assez de faveur à la cour pour pouvoir faire à l'armée deux sottises, l'une après l'autre, qui seront mémorables dans tous les temps, sa défaite & sa capitulation: il fallut que le siège de Bruxelles eût été rejetté d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on résolût de garder en même temps l'Escaut & le canal, c'est-à dire, de ne garder rien. Enfin, le procès entre ces deux grands hommes existe; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi. On verra qui des deux manqua de sang-froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché: mais je dirai dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme, avant cette campagne, l'avoit toujours conservé, & il le retrouva depuis.

En 1709 M. le Maréchal de Berwick fut en-

voyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent ni proviſions de guerre & de bouche; il fit ſi bien qu'il en trouva. Je me ſouviens de lui avoir ouï dire que dans ſa détreſſe il enleva une voiture d'argent qui alloit de Lyon au tréſor royal; & il diſoit à M. d'Angervilliers, qui étoit ſon Intendant dans ce temps, que dans la regle, ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Deſmarêts cria: il répondit qu'il falloit faire ſubſiſter une armée qui avoit le Royaume à ſauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défenſe, tel qu'il étoit impoſſible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faiſoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me ſouviens qu'étant en Piémont, les Officiers qui avoient ſervi dans ce temps-là, donnoient cette raiſon, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France; ils faiſoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le ſavois pas.

M. le Maréchal de Berwick: par ce plan de défenſe, ſe trouva en état de n'avoir beſoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons: c'étoit un grand préſent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la ſottiſe à moi de juger de ſa capacité pour la guerre, c'eſt-à-dire, pour une choſe que je ne puis entendre. Cependant s'il m'étoit permis de me haſarder, je dirois que, comme chaque grand homme, outre la capacité générale, a encore un talent particulier dans lequel il excelle, & qui fait ſa vertu diſtinctive; je dirois que le talent particulier de M. le Ma-

réchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentit ses forces à cet égard, Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le premier de Septembre 1715: M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guyenne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est là où je l'ai connu ?

Les tracasseries du Cardinal Albéroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guyenne. Il partagea son temps entre la cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces sur lesquelles il n'ait été prévenu: quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire.... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes ames & le mérite personnel avoient un pays.

Il ne savoit jamais dire de ces choses qu'on appelle de jolies choses. Il étoit surtout exempt de ces fautes sans nombre que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes.... Il prenoit presque toujours son parti de

lui-même

lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance ; il se regardoit, & se connoissoit avec le même bon sens qu'il voyoit toutes les autres choses..... Jamais personne n'a su mieux éviter les excès, ou, si j'ose me servir de ce terme, les pièges des vertus : par exemple, il aimoit les Ecclésiastiques ; il s'accommodoit assez de la modestie de leur état ; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverné, sur-tout s'ils passoient, dans la moindre chose, la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impossible de le voir & de ne pas aimer la vertu ; tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans son ame, sur-tout quand on la comparoit aux passions qui agitoient ses semblables..... J'ai vu de loin dans les livres de Plutarque que c'étoient les grands hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils sont. Je ne connois que sa vie privée : je n'ai point vu le héros, mais l'homme dont le héros est parti.... Il aimoit ses amis : sa maniere étoit de rendre des services sans vous rien dire, c'étoit une main visible qui vous servoit..... Il avoit un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces lois de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la religion, & n'en a si peu parlé.... Il ne disoit jamais de mal de personne ; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïssoit ces disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du Roi son pere lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractere est le plus respectable..... Lors-

qu'il fut nommé Commandant en Guyenne, la réputation de son sérieux nous effraya: mais à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités ayent été plus admirées.....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses, qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune chose frivole: cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandemens, toutes les familles Angloises ou Irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui; & il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son armée, qui avoit tant de justesse dans ses projets, perdît tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers.....

Il n'étoit point du nombre de ceux qui tantôt se plaignent des auteurs de leur disgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentimens de son cœur, après quoi il ne disoit rien....

Jamais rien n'a mieux représenté cet état où l'on sait que se trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me souviens du moment où cette nouvelle arriva: la consternation fut générale. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus; tous les deux une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes: tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter.....

Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets ; & des enfans qui, par leur vertu, font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ses mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'Esprit des Lois sur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses écrits : les grands Capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit.*

Les grands hommes sont plus soumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant son petit tribunal. Les soldats Romains ne faisoient-ils pas de sanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient triompher, même des triomphateurs : mais c'est une belle chose pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites, ne soient uniquement fondées que sur son amour pour ses devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecosse, en 1715, n'est fondée que sur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme sans patrie, & qu'on ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'il étoit François. Devenu François, du consentement de ses premiers maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, & ensuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire son cœur & suivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit pas plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus question de se déterminer sur ce qui étoit le bien convenable, mais sur ce qui étoit le bien né-

ceſſaire : il ſut qu'il ſeroit jugé, il mépriſa les jugemens injuſtes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penſer de ceux qui penſent peu, ne le déterminerent.

Les anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté ſoit de les connoître, mais de choiſir entre deux devoirs. Il ſuivit le devoir le plus fort, comme le deſtin. Ce ſont des matieres qu'on ne traite jamais que lorſqu'on eſt obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus reſpectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la queſtion : elle conſiſte à ſavoir ſi le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'eſt que la patrie n'abandonne jamais : mais cela même n'étoit pas le cas ; il étoit proſcrit par ſa patrie lorſqu'il ſe fit naturaliſer. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par leſquelles l'Europe a parlé, décidoient la queſtion, & lui déclaroient qu'il étoit François, & ſoumis aux lois de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de ſon ſyſtême politique. Quelle contradiction, ſi un Pair du royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de province avoit déſobéi à la défenſe de ſortir du royaume, c'eſt-à-dire, avoit déſobéi réellement pour paroître aux yeux des Anglois ſeuls n'avoir pas déſobéi ; en effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ſes dignités mêmes, dans des circonſtances particulieres ; & on ne pouvoit guere diſtinguer ſa préſence en Ecoſſe, d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de ſon intérêt que cette guerre ſe fît ; qu'il en réſulteroit une guerre qui embraſeroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre ſur lui le poids im-

menſe d'une démarche pareille? On peut dire même que s'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir que le rétabliſſement de la maiſon de Stuart ſur le trône d'Angleterre? On ſait combien il aimoit ſes enfans. Quelles délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis: il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

Fin du huitieme & dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le VIIIe. Volume.

ESSAI *sur le Goût, fragment.* Page 5
Lettres familieres. 82
Vers. 183
Discours pour la rentrée du Parlement. 187
Arsace & Isménie, œuvres posthumes. 204
Eloge du Maréchal de Berwick. 253

Fin de la Table du VIIIe. Volume.

ris, exposa à M. le Duc
vec force; il proposa
our. Le siège de Lérida
nent M. le Duc de Ber-
tacles: il savoit que si
iere de toutes les ver-
rendre, elle n'est que
'on a entrepris. Peut-
me résolu ce siège, il
e lever. M. le Duc d'Or-
avec gloire; & ce qui
rouillé deux hommes
ir ces deux-ci; & je
endu dire au Maréchal,
ur qu'il avoit eue au-
rléans, étoit la cam-

chal de Berwick, d'a-
nder l'armée du Dau-
Rhin pour commander
re. Il avoit fait tomber
nillart, dont l'incapa-
ne point connoître son
gene ayant quitté l'Al-
andre, M. le Maréchal
près la perte de la ba-
ennemis firent le siège
I. le Maréchal de Ber-
à celle de M. de Ven-
les sans nombre pour
M. le Duc de Vendôme
Maréchal de Berwick,
e servir sous lui. De-
vis de M. le Maréchal
oté par M. le Duc de
grande d'ailleurs, ne
timent vif de l'espèce

the scale towards document
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 033
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn863121039/phys_0281
DFG